

LETTRES
SUR DIVERS ENDROITS
DE L'EUROPE, DE L'ASIE, ET DE L'AFRIQUE.



304 gl
LETTERS

SUR DIVERS ENDROITS

DE L'EUROPE, DE L'ASIE, ET DE L'AFRIQUE;

PARCOURUS EN 1788 ET 1789.

PAR

ALEXANDRE BISANI.

LONDRES:

De l'Imprimerie de Dennett Jaques.

And may be had of E. Jeffery, opposite Carleton House,
Pall Mall; T. J. Egerton, Whitehall; J. Walter,
No. 169, Piccadilly; and W. Stewart, No. 194,
Piccadilly.

M.DCC.XCI.



LIST OF SUBSCRIBERS.

DOWAGER Countess of Aylesford, 2 copies.
Lady Maria Finch, 2 copies.
Lady Henrietta Finch, 2 copies.
Hon. Seymour Finch, 2 copies.
Hon. Miss Townshend, 2 copies.
Lady Charlotte Villiers, 2 copies.
Lady Katherine Barnard, 2 copies.
Viscount Lewisham.
Viscountess Lewisham.
Hon. W. Finch.
Hon. Mrs. Finch.
Sir Watts Horton.
Right Hon. Lord Bagot, 2 copies.
Right Hon. Lady Bagot, 2 copies.
Right Rev. Bishop of St. Asaph.
Mrs. Bagot.
Lieut. Bagot, Royal Navy, 2 copies.
Richard Howard, Esq. 2 copies.
Hon. Mrs. Howard, 2 copies.
Captain Howorth, Royal Artillery, 4 copies.
Robert Young, Esq.
Lieut. Young, Royal Navy, 4 copies.
Mrs. Young.

vi LIST OF SUBSCRIBERS.

Lieut. Ekins, *Royal Navy*, 4 copies.
Right Hon. Lord Bulkeley, 4 copies.
Mr. Barnard.
Right Hon. Lady Elizabeth Luttrell, 4 copies.
Major Scott, *Royal Artillery*, 2 copies.
Lieut. Stark, *Royal Navy*, 2 copies.
Miss Starck.
Mrs. Starck
Baroness de Starck.
H. Savile Starck, Esq.
Right Hon. Lord Hawke.
Miss Isham.
Captain Wathen.
Hon. William Paget.
Earl of Uxbridge.
Mr. Bovi.
Mr. Cheesman.
Captain Sutherland, 25th Reg. 2 copies.
Sir Hugh Williams, Bart.
Hugh Roland Williams, Esq.
Mr. Sydney Horton, 4 copies.
Mrs. Lloyd, *Manchester*.
Miss Percival, *ditto*.
Mrs. Horton, 2 copies.
Mr. Polidori.
Sir Brook Bridges.
Lady Bridges.
Lieut. Bridges, *Royal Navy*.
Dowager Duchess of Beaufort, 2 copies.

Hon. Mrs. Finch Hatton.
Mrs. Fielding.
Mrs. Cha. Fielding.
Miss Finch.
Mr. Lascelles.
Miss M. Finch.
Mr. E. Hatton.
Robert Williams, Esq.
Right Rev. Bishop of Kilaloe.
H. E. The Neapolitan Ambassador, Prince of Castel-cicala, *4 copies.*
Mr. Howard.
Philip Francis, Esq. M. P.
David Godfrey, Esq.
Hervey Coombe, Esq.
H. Howorth, Esq.
M. Angelo Taylor, Esq. M. P.
T. H. Broadhead, Esq.
Mrs. Broadhead.
Mr. T. H. Broadhead, Jun.
Miss Bowdler.
Sam. Strode, Esq.
Richard Wyat, Esq.
T. Shore, Esq.
Rev. Mr. Beke.
George Cornish, Esq.
Mr. Andrews.
Mr. Molinari.
Lucius H. Dawson, Esq. *2 copies.*

viii. L I S T O F S U B S C R I B E R S.

Mr. Latilla.
Lady Almerria Carpenter, 4 *copies*.
Mr. J. Todero, *Vicenza*.
Mr. Barrett.
Mr. Barrett, Jun.
F. Bartolozzi, Esq. R. A.
Mr. J. Jenner.
Mr. Jenner.
Mr. Mecci.
Mr. Balcetti.
C. H. Rodes, Esq.
Isaac Rigge, Esq.
John Heathcote, Esq.
Mauritius Lawe, Esq.
Mr. Al. Becher, *Royal Navy*.
Edward Berry, Esq. 3 *copies*.
Mr. Caraccioli.
Right Hon. Lady Amherst.
Lawrence Dundas, Esq.
Right Hon. Lord Herbert, 2 *copies*.
Mr. Garelli.
Mr. Giese.
Major General Ainslie.
G. W. Phipps, Esq.
A. Rogers, Esq.
Mrs. A. Rogers.
M. B. Crew, Esq.
Mr. Rota.

Right Hon. Lord Garlies, *4 copies.*

Mr. Olivier.

Mr. Galli.

Mr. Badini.

Hon. David Leslie.

Right Hon. Lady Saye and Seale.

Mr. J. Valle.

Mr. Artaud.

Mr. Maderna.

Mr. Tresham, R. A.

Miss Seres.

Right Hon. Lord Mulgrave.

Mr. Jefferey, *4 copies.*

Mr. L. Cipriani.

Right Hon. Lord Cole.

Mr. Blake.

Mr. Monzani.

Mr. Vitalba.

Dr. Bates.

Mr. Bono.

Major Balfour.

Hon. Robert Meade, *4 copies.*

Major General Melvil, *2 copies.*

Colonel Lumsdaine, *Royal Reg.*

Major Cockran, *ditto.*

Captain D. Campbell, *ditto.*

Captain J. Campbell, *ditto.*

Captain A. Campbell, *ditto.*

X LIST OF SUBSCRIBERS.

Lieut. A. Campbell, sen. *Royal Reg.*
Lieut. Reeyes, *ditto.*
Lieut. Imrie, *ditto.*
Lieut. Ronaldson, *ditto.*
Ensign Wood, *ditto.*
Dr. Graham, M. D. *ditto.*
Hon. Capt. Chetwynd Stapylton, *Queen's Reg.*
Lieut. Hale, *ditto.*
Lieut. Dawson, *ditto.*
Major Law.
Mrs. Law.
Mr. Novere.

LETTRES

SUR DIVERS ENDROITS

DE L'EUROPE, DE L'ASIE, ET DE L'AFRIQUE.

LETTRÉ I.

De Palerme, le 29 Avril, 1788.

NOUS sommes arrivés ici depuis quatre jours. Quoique je n'y aye pas de connaissances, les attraits de la nouveauté m'en dédommagent en quelque sorte. Qu'il est dur de ne pouvoir pas les partager avec vous !

Cette capitale de la Sicile baignée par la mer Tyrrénienne, est située aux pieds d'une chaîne de montagnes, qui en font un amphithéâtre, et lui fournissent une abondance d'eau fort-claire et fort-saine. Comme le déhors prévient peu par son aspect, lors qu'on la parcourt on ne peut se défendre d'une surprise agréable ; car on trouve une ville grande, belle, et peuplée, qui dans un circuit de six milles contient 100,000 habitans. Deux larges rues, le *Caffero*, et la *Strada Nuova*,

B

de

de plus d'un mille de longueur, se coupant à angles droits, divisent la ville en quatre parties, aux-
quelles répondent les quatre portes principales. Ces
rues, à l'avantage d'être bien pavées et d'avoir des
trottoirs, joignent celui d'être décorées de beaux
bâtimens et d'être bien éclairées pendant la nuit.
Le centre, où elles se coupent, forme un bel octogone, qu'on appelle *Piazza Villena*, dont
chaque côté offre aux yeux une réunion de trois
Ordres, Dorique, Ionique, et Corinthien, detrois
statues, et d'une fontaine. On ne peut jouir d'un
pareil coup d'œil dans toute autre ville de l'Europe.

Les places, les statuës, les obélisques, les fontaines ne sont pas les objets les plus remarquables. Cependant la fontaine du Préteur par la beauté du marbre, le dessin, le grand nombre d'animaux, monstres et statuës, aussi-bien que par une circonference de 515 pieds, et la disposition de la balustrade passe parmi les connoisseurs pour un chef-d'œuvre de l'art. Les Eglises sont enrichies de beaux marbres, et surtout d'albâtre, que la nature qui a tout accordé à cette Ile, semble lui avoir donné avec profusion ; de porphyre, de pierreries, et de vaisselle en or et en argent. Quelques-unes sont d'une excellente architecture ; et dans plusieurs on voit des tableaux des meilleurs Maîtres de l'Italie. Comme ce climat inspire l'indolence et la dévotion, vous ne trouverez pas étonnant qu'il y ait 80 Couvens tant de Religieuses que de Moines,

Moines. Par une suite de la même cause on est très-humain et très-charitable ; c'est pourquoi il y a aussi des monumens publics de l'humanité des habitants, car on y contient sept hôpitaux et un Asyle général pour les pauvres.

Que la campagne est belle ! La nature y a répandu toutes ses richesses, et l'art et l'industrie réunissent tous leurs efforts pour ajouter à ses charmes.

Comment vous parlerai-je de la promenade publique, la *Flora* ? Le nom en dit assez ; mais il ne dit pas tout. C'est un jardin, situé hors de la ville sur les bords de la mer, où l'on sent réaliser une partie des enchantemens de celui d'Armide ; car dès qu'on y entre, toute pensée triste s'évanouit. Ici sont des allées d'orangers qui échalent des parfums délicieux ; là des berceaux où le soleil qui ne penetre jamais, et encore plus la suavité des jasmins invitent à se reposer sous leur ombre, pour ne s'occuper que d'idées riantes et agréables ou bien de cette douce mélancolie, qui est quelque fois le plus grand des plaisirs. Ailleurs on rencontre des fontaines jaillissantes, et des viviers où brillent de beaux poissons dorés que le luxe apporte du nouveau monde. Le bruit des eaux, le chant des oiseaux amoureux, la variété des fleurs dont les zéphirs répandent l'esprit dans toute l'atmosphère, et les Nymphes qui se promènent font

que dans cet endroit l'air odoriférant se respire avec la volupté.

C'est en été sur-tout que les Palermitains fréquentent cette promenade; Lorsque le Soleil en s'éloignant de l'horizon cesse de les bruler, ils s'y rendent en faule, pour jouir de la fraicheur. Là, ils joignent aux murmures des vagues qui vont expiret sur le rivage, le récit qu'ils font de leurs peines aux objets de leurs amours; ils les attendrissent et s'abandonnent ensuite à toutes ces douces et innocentes émotions qu'excite la présence de ce qu'on aime. Bientôt les ombres de la nuit semblent se dissiper pour faire place à la lumiere, qui reparoît dans la Flore sous mille formes différentes. Alors on voit les gens de tout sexe, de tout age et de toute condition se confondre, la joie régner sur tous les visages, les yeux commettre de petites infidélités passageres; et l'on entend succéder aux soupirs l'armonie des clarinets, des hauts-bois, des flutes, des violons, ec.

A peu de distance de la Flore, et hors de la ville aussi, il y a un endroit, qui attire de tems en tems beaucoup de monde. Dans un Couvent de Capucins, on voit au dessous de l'Eglise un milier à peuprès de nos semblables qui paroissent tous contents de leur sort; ce sont des morts, arrangés de bout dans des niches. Quelques-uns, qu'on a déposés là depuis plus de cent ans, sont dans un tel

tel état de conservation, qu' à en juger par la fraîcheur de leur peau et de leur barbe on croiroit qu' ils n'y sont que depuis huit jours. A la vue de pareils objets, il s' élève dans le spectateur une triste émotion qu' il n'est pas le maître d'étouffer. Elle est d'autant plus désagréable, qu' elle mortifie sa vanité en détruisant ces belles chimères de bonheur et ces projets magnifiques, que l'imagination se plaît tant à former. Je l'éprouvai comme les autres ; mais dès qu' elle fut passée, je pus à loisir et de sang froid observer ces spectres. Il y en avoit qui m' inspiroient de la terreur ; d'autres me faisoient rire, et sembloient rire à leur tour. Tous cependant nous donnoient cette leçon ; que, puisque nous ne naissions que pour regarder un instant autour de nous, tomber, et confondre nos cendres avec celles de nos ancêtres ; il faut jouir de la vie, de cette vie dont les parcelles sont si fugitives, et ne pas oublier que la vertu est le premier des devoirs et le plus pur des plaisirs.

LETTRE II.

De Palerme, le 2 Mai, 1788.

HIÈR au soir j'allai au théâtre, et je n'en sortis pas trop édifié. Comme il n'y a pas d'Opera à présent, on va s'amuser à entendre Polichinelle. Il y avoit beaucoup de Dames. Polichinelle débita une infinité de sottises et de sales équivoques. Les Dames rirent plus que les autres ; et moi, je rougis pour elles. Ce qui est surprenant, c'est qu'on permette dans ces sortes de spectacles de blesser leur pudeur, et qu'ensuite l'on trouve mauvais qu'elles commettent des infidélitez. Il est vrai qu'elles y ont naturellement du penchant, car le climat et le soufre de l'Etna agissent puissamment sur elles ; mais on devroit pourtant éloigner toutes ces causes morales qui peuvent contribuer à l'augmenter ; ou ne pas s'en plaindre. Au lieu de cela, on les épie, on les constraint, on les gronde ; et on ose s'étonner qu'elles n'en soient pas meilleures.

Que de maris, à l'exemple des Romains, élévoient ici des temples à *Venus Verticordia* ! Mais d'ailleurs, que de soucis inutiles pour une bagatelle, diroit la Fontaine ! car selon ce Poete,

Quand on le fait, c'est peu de chose ;

Quand on ne le fait pas, ce n'est rien.

C'est

C'est de quoi les Palermitains ne conviendroient peut-être gueres.

Je viens de voir la Bibliothèque publique à l'*Accademia Reale*, nom qu' on donne ici à l'Université. Le fallon en est vaste, et on y voit à fresque toutes les superbes ruines d'Agrigentum, de Segeste, et de Syracuse. Cette bibliothèque contient entr' autres un grand nombre d'auteurs Anglois, de belle édition. Il y a tous les ouvrages de Swift, Bolingbroke, Hume, Addison, Chesterfield, Pope, &c.

En général les Palermitains ont de l'esprit. A l'étude des langues mortes ils joignent celle du François et de l'Anglois, que plusieurs parlent, surtout les Nobles qui ont la fureur de vouloir tout faire à l'Angloise. Ils forment en particulier des Sociétés Littéraires, dont la poësie est le but principal, car ils sont tous naturellement poetes; et vous n'ignorez pas que c'est à la Sicile que l'Italie doit ses premiers effais dans ce genre. Il y a encore aujourd'hui des Théocrite et des Moscus parmi eux. Ils aiment à écrire dans leur langue, qui est l'ancien idiome Sicilien corrompu et gâté par le mélange du Grec, du Latin, du Normand, de l'Arabe, de l'Italien, et du François; et que je trouve très-expressif et très-doux, surtout dans la bouche des femmes. Les Poésies de l'Archevêque *Rau* sont des chefs-d'œuvre. *Il Signor Miele* vient de

de faire revivre Anacréon et Sapho dans ses vers ; il est même quelque fois plus délicat que le premier. Je suis faché que vous ne compreniez pas cette langue, car je vous enverrois ses Saisons et ses Idylles, et je suis sûr que vous m'en sauriez gré.

Il y a beaucoup de personnes qui s'adonnent à l'étude des Antiquitez ; et quelques particuliers ont de belles collections, le pays et la Capitale même leur en fournissant les moyens. En effet je viens d'apprendre que les lances, les boucliers, les casques et les cimiers, aussi bien que les pots de craye et toutes ces bagatelles d'or et d'argent et de marbre onichite qu'on voit dans ces Muséums, ont été trouvés (et l'on en trouve tous les jours) dans des tombeaux Phéniciens et Carthaginois hors de la *Porte Neuve*.

LETTRE III.

De Palerme, Mai, 1788.

COMME les Palermitains aiment fort les étrangers, on m'a tout montré, tout expliqué, et accablé de politesses partout. On leur reproche cependant de l'indifférence et quelque fois de la haine pour leurs compatriotes ; ce qui n'est pas d'aujourd'hui seulement, car l'ancien Génie de Palerme, qu'on garde dans le Palais Sénatorial, représente un Vieillard, qui a un serpent sur la poitrine, avec cette devise, *Alienos nutrit, se ipsum devorat.*

Les Palermitains ont l'esprit vif et pénétrant. Ils sont éloquens, mais de cette éloquence qui se manifeste moins par les mots que par l'action ; pour peu qu'ils s'échauffent, leur ame se peint immédiatement sur le visage, et ils gesticulent plus qu'à l'ordinaire. Ils parlent aussi des mains, des pieds, de la tête, des épaules, des yeux, comme tout le reste des Siciliens. On attribue l'invention du language des yeux au Despotisme et à la Tyrannie ; et on le date du temps du Tyran Gelon. Cependant, comme les femmes le possèdent le mieux, pourquoi ne pas l'attribuer à l'Amour ? Il est si grand maître et si industrieux ! N'est-ce pas lui

C qui

qui en quelques endroits de la Barbarie a inventé le langage des fleurs ?

Pour terminer cette esquisse du caractere des Palermitains, qui est en général celui de tous les Siciliens, ils sont courageux et ont des écoles d'armes par tout ; ils aiment à la fureur les fêtes publiques, et tant qu'elles durent ils se livrent céléblement à la joie qu'on croiroit qu'ils craignent de voir les plaisirs finir pour eux, ou de ne pas vivre assez pour en gouter de nouveaux ; l'amour les rend jaloux et la vengeance aveugles au point de les pousser souvent au meurtre ; ils sont aussi ombrageux, colères, emportés, incapables de feindre, c'est pourquoi ils réussissent toujours mal à la Cour ; et ils ont un tel penchant pour la chicane, qu'ils aiment mieux plaider et perdre que de régler leurs démêlés à l'amiable. Il faut être très-habile pour les bien gouverner, car ils sont très-delicats là-dessus. Le Viceroy Fogliami, il y a à peu près dix ans, leur donna de tels sujets de mécontentement par sa conduite, qu'ils vouloient le massacer ; ce qu'ils auraient effectué, s'il ne se fût sauvé à Messine dans une barque de charbons. Le Prince Caramanica qui les gouverne à présent n'a qu'un inconvenient à craindre de leur part : c'est de se voir obligé à ne plus les quitter.

Les anciens Siciliens avoient élevé des temples à la Voracité et à la Gourmandise : les modernes devroient

devroient en éllever à la Friandise, car il n'y a pas de Nation au monde qui fasse tant d'excès de sucreries, de liqueurs, de glaces, de confitures, de bons-bons, enfin de tout ce qui est doux. Avouons pourtant que leur *Caffata* est excellente ; c'est une espèce de tourte, dont les ingrédients sont de la fleur de lait, du chocolat, des pistaches, des biscuits de Savoie, et du cédrat confit, &c.

Je ne dois pas oublier de vous parler de l'habillement ordinaire des femmes. Sur une jupe noire de soye elles mettent un manteau de la même étoffe et de la même couleur, dont elles lient une partie autour du corps, et en relevant l'autre sur la tête elles s'en couvrent le visage ; de sorte qu'on ne leur voit que les yeux et le nez. Des Dames de la première condition n'ont pas manqué d'adopter cet habillement, qui est si favorable aux larcins de l'Amour. Au reste il est commode et économique tout-à-la fois, surtout en été, où les femmes, à ce qu'on m'a dit, en font à cause de la chaleur leur unique habillement.

LETTRE IV.

D'Agrigentum, Mai, 1788.

J'AI quitté Palerme avec regret ; j'avois commencé à aimer une ville, où la superstition, le plaisir, et l'esprit s' allient si bien ensemble.

En cotoyant cette Ile, qui présente par tout des positions pittoresques, la vue des ruines d'Agrigentum nous arrête. On prend les lunettes d'approche, on regarde, et l'on regarde encore, on se sent ému, on se communique cette emotion, on s'échauffe, on s'enthousiasme, enfin l'on va à terre. Nous traversâmes des vallées riantes où la Nature en action avoit plus de charmes pour nous, parce qu'elle en empruntoit des monumens qui s'offroient à nos regards. A une distance de quatre milles de la mer, on foule déjà aux pieds l'ancienne ville d'Agrigentum. Au milieu de jardins dont les amandiers sont le principal ornement, on voit presqu'en ligne droite quatre temples et les ruines de plusieurs autres. Ils sont situés sur une colline, qui est à deux milles de *Girgenti*. Le temple de Venus n'est pas entier ; mais celui de la Concorde, qui lui a probablement servi de modèle, n'a nullement souffert des atteintes du tems. Il est d'un
Ordre

Ordre Dorique, composé de treize colonnes cannelées sur chacune de ses ailes, et de six de front. Les bases, les chapiteaux, les architraves sont tous entiers ; et l'architecture en est simple et agréable. Le temple de Jupiter Olympien et celui d'Hercule n'offrent que des ruines. Quelques colonnes mutilées qui avoient appartenu à celui-ci ont sept pieds de diamètre. C'est là qu' étoit la fameuse Statue d'Hercule que Verrès vouloit s'approprier, aussi-bien que le celebre tableau de ce Dieu fait par Zeuxis, que le Peintre donna aux Agrigentins, parce que, disoit il, ils n' auroient pas pu le payer. On voit vis-à-vis un tombeau que l'on suppose être celui de Théron premier Tyran d'Agrigentum, à qui Pindare avoit dédié quelques unes de ses Olympiques ; ce qui est une affaire de trois mille ans. Ces trente siècles, ce Pindare, ce Zeuxis, la scélerateſſe de Verrès contre qui l'Orateur Romain fut obligé de déployer toute son éloquence, tout cela nous intéreſſoit tellement à ces ruines, que nous ne fusions que regarder, mesurer, et nous extasier. Il y a encore d'autres ruines ; et ce qu'il y a de remarquable c'est, que toute la pierre de ces édifices est une espèce de concrétion de coquilles marines, d'écailles, d'huîtres &c, tirée de la montagne sur laquelle ils sont situés. Comme nous réfléchissons sur ces singularités, un de nous qui en fut le plus frappé s'écria dans son enthousiasme, que Pomponace n'avoit peut-être pas tort en avançant, que *Se il mondo non è eterno, per Dio Santo è molto vecchio.*

LETTRE V:

De Malte, Mai, 1788.

NOUS n'avons perdu de vue l'Etna qu' en entrant dans ce port : car cette Ile qui est au Sud de la Sicile, n'en est séparée que par un canal de vingt-six lieues. La nature qui a creusé ce port dans le roeher s'est tellement jouée pendant l'opération, qu'elle en a fait plusieurs, dont l'entrée est autant défendue par sa petiteſſe que par deux Chateaux très-forts qui la dominent. Il est entouré de plusieurs villes toutes blanches et bien fortifiées ; car les Bourgs de la *Vallette* tels que *la Floriana* ou *Bourg Villena*, le Bourg *Burmula* qui après la *Vallette* est le plus peuplé et dont les habitans sont très-adonnés au commerce, l'Ile de *S. Michel*, dont le Chateau *S. Elme* est l'un des deux qui défendent l'entrée du port, et la Forteresse *la Cottonera* sont autant de petites villes toutes adjacentes à la *Vallette* comme à la Capitale. On emploie pour les bâtimens de la pierre de taille du pays, qui est extrêmement blanche ; Et comme on pave les rues de la même matiere, elle produit un reflet excessivement pénible pour la vue, surtout en été. Les maisons n'ont pas plus de deux étages, et les toits ressemblent à des plateformes. Les balcons sent presque

presque tous couverts ou à cause de la chaleur ou de la jalouse, ce que je serois porté à croire d'autant plus, que les femmes regardent toujours a travers les grilles ou les vitres, et ne se montrent jamais. Parmi les beaux batimens on peut compter l'Hotel du Grand-Maître, qui contient quelque bon tableau, et l'Eglise de S. Jean. La voute en est de pierre peinte, et le pavé composé de tombes de marbre dont les inscriptions ne sont pas toujours édifiantes. On voit dans la Chapelle du Saint deux lustres en or massif, et une belle Croix avec un S. Sacrement du même métal derrière le Maître-Autel, artistement travaillés par des ouvriers du pays. L'Hopital et l'Apothicairerie méritent quelque attention. La Bibliotheque de la Religion ouverte tous les jours et à tout le monde, renferme beaucoup de livres, une petite statue d'Hercule en marbre qu'on a trouvée dans le pays, et une collection de médailles et de productions naturelles, qu'on n'a formée que depuis peu.

Les habitants sont d'un brun foncé qui montre, que c'est ici le commencement du climat d'Afrique. Ils sont très-industrieux ; et ils parlent Arabe, ou pour mieux dire un jargon où il y a plusieurs mots de cette langue. Les femmes sont la plupart entretenues par l'humanité de vieux Commandeurs, envers qui elles ne sont pas toujours exclusivement reconnoissantes ; Et comme l'Ordre enjoint le célibat, on trouve par tout le Pays de jolies filles dont

dont la vertu n'est pas trop austere : de sorte qu'il est probable que tout ce qui naît ici soit à S. Jean. Leur habillement est curieux. Elles portent une jupe de soye noire très courte, qui laisse voir une belle jambe, un beau pied, et une belle chaussure : article sur lequel elles semblent fort-recherchées. Sur un voile blanc qui leur couvre la tête elles mettent une espèce de mantille noire, moins grande que celle des Palermitaines, qui en tombant sur les épaules penche un peu sur la droite, et cache le front et la moitié de la figure ; de sorte qu'elles ne voyent que d'un œil.

Il n'y a ni vagabonds ni voleurs dans la ville ; et on y fait si peu de bruit que vous croiriez être dans un Couvent. Le commerce consiste en oranges, pour lesquels les Maltois prennent tant de soin qu'ils font venir des terres de la Sicile, à fin de les rendre meilleurs ; en avoine, en cumin, en anis, en coton, que l'on travaille si bien, que les bas et les couvertures sont recherchées par toute l'Europe pour leur bonne qualité ; et en pierre du pays qu'on exporte en grande quantité en Sicile, à Naples, en Barbarie et même dans le Levant. Leurs petits chiens, tant estimés des Anciens, le sont encore. Théophraste dans le chapitre de la *Sotte Vanité* dit, que s'il mourroit un petit chien à un homme vain, il l'enterroit, lui dressant une Epitaphe avec ces mots : *Il étoit de race de Malte.* Cette Ile a soixante milles de circonférence, et contient cent mille habitants ;

bitants ; car outre la Vallette et l'ancienne Ville *Notable* qui en est à deux lieues, elle a aussi cinquante Bourgs ou Villages. Les habitans croyent que les serpens depuis la venue de S. Paul n'ont pas de poison, que la vipere ne peut pas y etre engendrée, et que quand même on y en porteroit elles ne pourroient pas y vivre. On montre surtout les langues de serpens que pétrifia S. Paul, qui n'a jamais été ici comme quelques doctes assurent à leur façon ; ces prétendues langues ne sont que des requins fossiles, des glossopètres. Les Iles principales autour de Malte, et qui dépendent aussi de la Maitrise, sont le Gozo et Comino, où l'on voit des Villages bien fortifiés. L'Ille de Gozo a trente milles de circuit : elle renferme plus de dix mille habitans, et elle est dans un bon état de défense. On y trouve des glossopètres en abondance, et de l'albâtre.

L'Empereur Charles V. donna en 1530 ce territoire, avec les iles qui en font partie, à la Religion de S. Jean à perpétuité, avec tous les endroits jurisdiction et droits dépendans, à condition pour toute reconnaissance de foi et d'hommage envers la Couronne de Sicile de lui payer tous les ans, ainsi qu'à ses Successeurs, le tribut d'un Epervier et d'un Faucon dans les mains du Viceroi ; ce qui se fait encore aujour d'hui.

LETTRE VI.

De Malte, Mai, 1788

LES Freres de cette Religion sont Chevaliers, Aumoniers, et Servans d'Armes. Il n'y a que les deux premiers qui portent la Croix de l'Ordre, car celle des autres n'a que trois pointes. Le nombre des Chevaliers monte à plus de trois mille. Avant d'entrer dans l'Ordre, ils sont obligés de faire les épreuves de Noblesse, qui diffèrent selon les Langues. Ils font vœu de chasteté, d'obéissance, et de pauvreté volontaire. Si la fragilité humaine ne leur permet pas d'observer toujours le premier, en revanche ils se soumettent volontiers au second, et la nécessité souvent les force à garder le dernier. Par un autre statut de l'Ordre, ils doivent persécuter les Payens, les Infidèles et les Mahométans, à l'exemple des Machabées qui ne donnerent pas de quartier aux ennemis du Peuple de Dieu : ce qui n'est peut-être pas très-conformé à la morale douce de l'Evangile. Il n'y a que les Chevaliers de Justice qui puissent devenir Baillis, Grands-Prieurs, et Grands-Maîtres : les Chevaliers de Grace, à l'exception de ces dignités, jouissent de tous les autres honneurs. Les Freres Servans d'Armes sont de deux sortes. Quelques-uns font les mêmes fonctions

tions que les Chevaliers, à la guerre aussi-bien qu'au service de l'Hopital. On destine les autres pour le service de l'Eglise ; et leur emploi est celui de chanter les louanges de Dieu dans l'Eglise Conven-tuelle, et de servir, chacun à son tour, d'Aumoni-
ers sur les Vaisseaux et les Galeres de la Religion. Les Frères d'Obéissance, c'est-à dire les Pretres, sans être obligés de se rendre à Malte comme les autres, font les mêmes vœux, et se dévouent au service de quelqu'Eglise de l'Ordre sous l'autorité de quelque Grand-Prieur ou Commandeur, à qui ils deviennent soumis ; et alors ils jouissent de quel-que privilege. Il y a aussi des Demi-croix, qui avec la permission expresse peuvent porter la Croix d'or à trois pointes.

Comme par un des Statuts le Grand Maître a le pouvoir d'arrêter et de punir les Prieurs et les autres Frères de l'Ordre qui ont failli ou désobéi, ceux-ci lui font continuellement la cour pour gagner ses bonnes grâces ; la forme du Gouvernement étant plutôt Monarchique qu'Aristocratique. Car quoi-que dans les affaires importantes le Grand Maître ne puisse rien arrêter sans le Conseil, il a pourtant deux voix à cause de sa prééminence ; et ces deux voix, aussi-bien que d'autres égards, font toujours pencher la balance de son côté. De plus, il a le droit de frapper monnoye, de faire grâce aux cri-minel, et de pourvoir aux Grands Prieurés, aux charges de Baillis et aux Commanderies : Et les

Chevaliers, quelqu' autorité qu' ils ayent, lui sont subordonnés dans tout ce qui n'est pas contre la Regle et les Statuts de l'Ordre. Il a seize Pages ; et lors qu' il passe dans les rues, les Chevaliers doivent s'arrêter tout court, pour le saluer profondément.

On appelle *Langues* les différentes Nations dont l'Ordre est composé. Il y en a huit ; et ce sont Provence, Auvergne, France, Italie, Arragone, Allemagne, Castille, et Angleterre. Elles ont ici leurs Chefs, qu' on nomme Piliers et Baillis Conventionnels. Le Chef ou Pilier de la Langue de Provence a la charge de Grand Commandeur ; car Raimond du Puy qui forma, vers le commencement du douzième Siècle les Regles de l'Ordre, étoit Provençal. Le Pilier d'Auvergne est Grand Marechal : Celui de France, Grand Hospitalier. Le Pilier d'Italie est Grand Amiral. La Langue d'Arragon a pour Pilier le Grand Conservateur, qu' on nommoit autrefois *Drapier*. L'Allemagne a pour Pilier le Grand Chancelier ; Et la Langue d'Angleterre le *Turcopolier* ou Général d'Infanterie. Le Palais de chaque Langue s'appelle *Auberge*, de ceque les Chevaliers qui en dépendent y vont diner, et d'ordinaire s'y assemblent. Dans les Règlemens relatifs à la nourriture on ordonne aux Chevaliers de ne pas porter des chiens à l'*Auberge*, sous peine d'encourir la *septaine*, qui consiste à jeuner sept jours de suite, pour n'avoir qu' à la

la 4^e et à la 6^e férie du pain et de l'eau pour toute nourriture ; et à se soumettre pendant ces jours à la *discipline*, c'est-à-dire à recevoir des coups de houssine par les mains d'un Prêtre de l'Ordre pendant le Pseaume *Deus misereatur nostri* ec. Et le plus beau de l'affaire c'est qu'on leur impose la même punition, si les jours qu'ils dinent à l'*Auberge* ils emportoient du pain, du vin, ou autre chose : ce qui ne fait bien augurer ni de l'appétit de Messieurs les Chevaliers, ni du repas qu'on leur donne. Aureste on doit croire que l'on ne commet pas de si grands délits : car la punition seroit trop humiliante pour des gens qui ont prouvé je ne fais combien de quartiers.

Vous n'ignorez pas que les Turcs ont essayé plusieurs fois de s'emparer de cette Ile. C'est sur Gozo qu'ils exercent leur première bravoure ; car n'osant attaquer Malte, ils brulerent la Ville de Gozo et en firent prisonniers les habitans, qu'ils mirent aux galeres. Soliman vers le milieu du seizième Siècle envoia de Constantinople une escadre de cinquante voiles, sans compter les petits batimens, avec trente mille hommes sous le commandement d'un Pacha. Un Mustapha, neveu du Grand Seigneur, quoiqu'à l'âge de soixante et dix ans s'y embarqua, à cause de sa grande expérience, pour commander les troupes de terre. Cette flotte s'accrut tellement en chemin, qu'elle avoit près de cent quatre-vingt-dix voiles, avant d'arriver à Malte.

Malte. Les Turcs débarquèrent au Port de *Marsa Sirocco*, dressèrent leurs batteries contre le Chateau S. Elme qu' ils emportèrent au quatrième assaut, et firent 1200 prisonniers, parmi lesquels il y avoit 112 Chevaliers. Ils y perdirent cependant plus de 4000 personnes qui restèrent sur la place, et entr' autres Dragut Roi et Bacha de Tripoli. Ensuite ils allèrent planter le canon contre la Forteresse de S. Michel ; et voyant qu'ils ne pouvoient s'en emparer aisément, ils tachèrent de l'attaquer en même tems par mer et par terre. Un Renégat Grèc fut choisi par l'Amiral, pour l'exécution de cette entreprise. On soutint l'assaut avec tant de vigueur, que les Turcs après avoir perdu cinq Drapeaux et 2500 hommes furent obligés de se retirer. Cependant ils risquèrent un nouvel assaut contre le Bourg S. Michel et la Citadelle lequel couta beaucoup de sang aux deux partis et auroit fini à l'avantage des Turcs, si le brave Grand Maître *la Vallette*, tout vieux qu'il étoit, n'eut ranimé les Chevaliers ; qui piqués d'honneur chargèrent l'ennemi avec une telle intrépidité, qu' ils le chassèrent du même rempart où il venoit de planter son Drapeau. Sur ces entrefaites l'armée navale du Roi d'Espagne débarqua, du côté de l'Ile qu'on appelle *Meleca*, des troupes pour secourir la Ville assiégée. Les Turcs, à cette nouvelle, leverent le siège ; et Mustapha à la tête de 16,000 hommes alla à la rencontre des Chrétiens dans la campagne de *Talmaldil*, où il fut tellement maltraité et dérouté, qu' après avoir

avoit perdu plus de 3000 hommes dans ce seul combat il s'embarqua à la hâte et se sauva. Le siège fut très-sanglant, et l'on affure que plus de 9000 personnes tant Chevaliers que Soldats et habitans y perdirent la vie. Pour mieux defendre l'Ille et la Ville, le Grand Maître dans cette occasion jeta les fondemens d'une nouvelle Ville sur le mont *Sciberras*, qui de son nom fut appellée la *Vallette*. Vers la fin du seizième siècle le Grand Seigneur fit équiper une flotte de quatre vingt-dix voiles, et l'envoya secrètement contre Malte, où elle aborda de nuit près de Marfa Sirocco. Le danger et la surprise n'effrayèrent pas les Chevaliers, qui se conduisirent si bien, qu' après quelques escarmouches, les Turcs furent deroutés et obligés de se rembarquer avec précipitation et de se retirer à Tripoli. Depuis ce tems-là ils n'ont plus paru devant Malte. Ainsi les Chevaliers, ne trouvant plus d'aliment à leur courage, sont restés dans une espèce de léthargie, dont ils ne sortent que pour se disputer des prééminences Nationales ou individuelles. L'antipathie surtout qui regne entre les Chevaliers François et Italiens est la source d'une infinité de querelles, qui finissent souvent par des duels au mépris des peines que l'Ordre décerne contre l'agresseur. Aureste aux travaux de la guerre ils ont substitué les plaisirs du jeu, auquel la plupart se livrent avec telle fureur, que souvent ils se ruinent : supposé qu' ils ayent de quoi se ruiner.

Si l'ondoit se fier aux apparences, cet Ordre que jusqu'ici ont soutenu la pauvreté, la vanité et la superstition, ne durera pas encore long-tems; et l'Ille rentrera peut-être sous la domination du Roi de Naples. Comme le Schisme d'Angleterre força l'Ordre à faire beaucoup d'épargnes, les révolutions qui probablement arriveront dans les mœurs et la politique, en l'obligeant d'en faire toujours de nouvelles, le reduiront dans un si pauvre état, que ne pouvant plus se soutenir il devra enfin expirer. Il est vrai que cela n'est pas démontré; mais je n'en suis pas moins porté à le croire. Il n'est cependant qu'une seule manière dont il pourroit, ce me semble, échapper à cette dissolution. Ce seroit de renouveler dans ce cas, l'offre, jadis faite par les Chevaliers aux Potentats Chretiens, de purger moyennant un médiocre subside les mers, de tous les Pirates de Tripoli, de Tunis, d'Alger, et de Marocco. On regarderoit alors ce Corps comme réellement utile et avantageux; car maintenant avec ses deux frégates et ses galeres il ne fait que végéter; Et on ne plaisanteroit plus, lorsque sa flotte sortiroit du port. Cela seroit d'autant plus utile que les Barbareques, malgré les Consuls qu'on y tient, les présens qu'on leur fait, et cette lâche soumission dont on use envers eux, finissent toujours par nous prendre nos vaisseaux, à nous qui avons même la sottise de leur fournir des armes, nos biens, nos femmes, et nos Compatriotes,

otes, qui renoncent à leur Religion pour venir nous voler à leur tour.

J'espère que ces détails ne vous auront pas trop ennuyé : puisqu' enfin si un Bailli, un Grand Prieur ne présentent rien d'intéressant, il est toujours agréable de considérer que cette Société de Religieux Guerriers s'est rendue autrefois formidable au Turc, qui étoit alors très-puissant, et lui a inspiré plus de terreur que tous les Potentats de l'Europe réunis ; enfin que son Chef est un Monarque qui commande a plus de cent mille Sujets tous contens de son Gouvernement.

LETTRE VIII.

D'Argentière, le 28 Mai, 1788.

MALTE commence déjà à s'éloigner de nous. La voilà qui lutte contre les flots ! Ils l'emportent : Elle est disparue !

Le tems est beau ; un doux zéphir enflé légèrement nos voiles ; le Ciel n'a plus d'autres bornes que la mer ; et nous cherchons cependant à les franchir.

Quel service n'a pas rendu à ses semblables celui dont l'ame intrépide et audacieuse le porta à se confier aux plaines liquides ! Sans doute *Illi robur et æs triplex Circa petitus erat !* Peu de jours se sont écoulés, et nous sommes dans la Mer Egée— On m'appelle pour me montrer Cythère, l'Île où la Déesse de la Volupté prit naissance. O Vénus, puisque la Modestie est à ton côté, nous te rendons hommage ! Reçois donc nos vœux : ils sont si purs qu'ils ne blesseront jamais ta pudeur—On voit Crète et l'Idas : nouvelle source de sensations, qui augmentent à mesure que l'imagination s'échauffe.

Nous sommes près des deux Sporades Melos et Antimelos ; nous les passons, et nous mouillons à *Cimoli.*

Cimoli. Les Grecs modernes l'appellent *Kimoli*, et les Francs *Argentièr*e, à cause des mines d'argent qu' on y avoit découvertes, et dont les Grecs ne parlent point à présent dans la crainte d'être obligés de les exploiter pour leurs Maîtres.

Cette Ile est peu éloignée de Milo, et n'a que dix huit milles de circuit. Le port n'est pas grand, et n'a pas assez de fond pour de gros vaisseaux. Le pays est montueux, pierreux, et presque stérile. On n'y trouve que des eaux de citerne, et même en très-petits quantité. Le peu de vignes et de terres ensemencées produit à peine le nécessaire pour les habitans : de sorte qu'ils mangent le raisin, et sont obligés de tirer leur vin de Milo. On y recueille aussi un peu d'orge et de coton ; Mais la Nature qui ne donne jamais tout, a refusé à cette Ile en arbres ce qu'elle lui a donné en argent. Il y a beaucoup de cette *Terra Cimolia*, à qui les Anciens entre autres qualités attribuoient celle de guérir le rhume. C'est une espèce de craye blanche, grasse et savonneuse, pesante, sans saveur, et friable, dont on se sert aujourd'hui pour blanchir le linge comme on fesoit du tems de Pline. On m'a dit qu'à Smirne on en fait usage dans les bains pour frotter la peau. Le gibier n'est pas abondant, attendu la quantité de chasseurs. Cependant nous y avons trouvé des perdrix et des lièvres ; J'en ai tiré avec mon adresse ordinaire, et vous devinez bien que je les ai manqués. Le Village renferme

tout au plus trois cents ames. Les maisons sont petites et mesquines ; elles ressemblent plutôt à des cahutes ; Et les Eglises et les Chapelles, qui sont en plus grand nombre, sont mieux bâties. Il n'y a pas un Turc ici-mais il y a un Consul François, qui n'oublie jamais d'arborer tous les matins son pavillon.

Nous fumes chez le Chef du Village, où nous suivirent tous les habitans du pays ; ils montroient de l'empressement pour nous voir et pour apprendre des nouvelles. L'habillement, cette curiosité, l'hospitalité, la langue, la figure, tout cela nous rappelloit avec plaisir ces tems heureux de la Grèce, où un Peuple hospitalier et curieux courroit toujours en foule vers le premier étranger. Ce Chef nous fit servir du laitage, qui est tout ce que le pays peut donner ; et il ne voulut rien accepter pour ce qu'il avoit offert. Les ornementz de sa maison, selon le goût et la mode du pays, consistoient en de petits pots de craye dorés, et en tableaux représentant des Saints au visage plat. Sa barbe blanche, son air grave et majestueux, et encore plus un grand age et une vertu exemplaire, lui ont attiré la confiance et l'amour de ses compatriotes. Ils l'écoutoient avec attention, et montroient une grande déférence pour tout ce qu'il disoit. On m'assure que par toute la Grèce la complaisance, la soumission et le respect des jeunes gens pour les vieillards adoucit beaucoup le sort de ces derniers :

ce qui me fait croire que les tableaux des anciens à cet égard sont moins l'ouvrage de l'imagination qu'une fidèle copie de la nature.

Ces gens-ci sont tous matelots, et la plupart excellens Pilotes. Outre leur langue, ils parlent l'Italien, le François et même l'Anglois. Les femmes tricotent des bas de coton, dont elles pourvoient les Iles voisines, et souvent les matelots étrangers. Leur gaieté naturelle, aussi bien que le désir de débiter leurs ouvrages, les rendent si familières avec les étrangers, que plusieurs d'elles vinrent nous prendre par le bras et nous pressèrent d'entrer chez elles. Cette circonstance a donné lieu à quelqu'un de dire, que leur vertu n'est pas à l'épreuve de toute séduction. Cependant je viens d'apprendre qu'elle ne l'est réellement pas, lorsqu'elles peuvent du fruit de leur commerce acheter l'absolution, dont le refus seroit un très-grand malheur pour elles. En général elles ne sont ni laides ni belles : mais elles ont beaucoup d'embonpoint, et des jambes très-grosses ; ce qui est à leurs yeux une beauté, à laquelle elles suppléent en mettant plusieurs paires de bas. Elles s'habillent d'une manière propre et curieuse. Sur une chemise qui se boutonne à la poitrine et descend jusqu'à mi-jambe elles mettent un corset brodé en rouge, qui ferre la gorge sans l'empêcher de se déborder. Elles ajoutent à cet accoutrement une espèce de mouchoir qui flotte par derrière. Elles portent

des

des bas blancs, des bottines avec des mules de marroquin jaune, et des turbans de diverses couleurs.

Tous les enfans du Village nous assiégerent pour avoir des *parà*, monnoye turque de la valeur de treize deniers. Le pays est réellement misérable ; Cependant les grands crimes y sont rares.

Les habitans payent tous les ans au Grand Seigneur cinq piaftrs par tête, ce qui fait a peu près un écu. Les femmes et les Prêtres ne sont pas, dit-on, compris dans cette capitation.

LETTRE VIII.

De Salonique, le 3 Juin, 1788.

CE n'est pas sans émotion que nous parcourons la Mer Egée. Nous nous trovons au milieu des enchantemens de la Fable : Nous ne regardons que pour être charmés, ravis, étonnés. Toute île, tout rocher, cette mer, le ciel même sont des objets qui excitent tout l'intérêt du voyageur. Ils avoient peuplé l'Univers de Dieux, de Heros, de Legislateurs, de Poëtes, d'Orateurs, de Philosophes, d'Artistes et de femmes, dont la beauté fit animer le marbre dans les mains de Phidias et de Praxitèles— et ils contiennent leurs cendres ! On ne peut pas s'empêcher de pousser des soupirs !

Nous cotoyons l'Ionie ; Et déjà la Patrie d'Homere s'offre à nos yeux. Elle attire tous les regards. Je vois sur le rivage de beaux bâtimens, et les Pavillons de toutes les Nations. Une forêt de cyprès, qui dominent la ville, donne à tout le paysage une teinte sombre et majestueuse. Ces maisons de bois me rappellent la Capitale du Royaume de Crèse, qui étoit bâtie de cannes. La peste nous chasse : elle fait ici des ravages.

Le calme et la nuit nous obligent de mouiller à Lesbos, et dans le port de *Métélin* qui s'élève sur les ruines de l'ancienne Mytilène ;

tiléne ; dans ce même port où les Athéniens triomphèrent des Spartiates. Cruelle Sapho, le pauvre Alcée n'étoit pas indigne de ta flamme ! Mais que Phaon l'en a bien vengé ! Nous entendons des heurlemens affreux. Ce sont des Turcs effrayés. Ils ne savent pas quel bâtiment est le nôtre. Ils font des feux sur le chateau pour donner l'allarme, qu'ils ont déjà taché de répandre par leurs cris.

Le ciel est serein : le sommeil fait oublier leurs peines à tous les mortels, excepté à ces misérables, et nous sommes encore sur le pont. Nous nous entretenons encore de cette Ile, dont la présence a pour nous des charmes inexplicables. Elle étoit renommée pour sa fertilité, la beauté de ses femmes, l'excellence de ses vins, sur-tout de ceux de Methymne, et le talent de ses Musiciens ; car le fameux Arion en étoit, ainsi que Terpandre qui mit le premier sept cordes à la lyre. Les villes de cette île étoient au nombre de sept ; Mytilène, Methymne, Troas, Antissa, Pyrra, Arisba, et Eressos à qui Théophraste devoit sa naissance ; ce Théophraste, dont on ne peut oublier ce discours qu'il fit à ses Disciples au lit de la mort : " La vie nous seduit, elle nous promet de grands plaisirs dans la possession de la gloire ; mais a peine com-mence-t-on à vivre, qu'il faut mourir : il n'y a souvent rien de plus stérile que l'amour de la re-putation. Cependant, mes disciples, conten-tez-

" tez-vous : si vous négligez l'estime des hommes,
 " vous vous épargnez de grands travaux : s'ils ne
 " rebutent point votre courage, il peut arriver que
 " la gloire sera votre récompense. Souvenez-
 " vous seulement qu'il y a dans la vie beaucoup
 " de choses inutiles ; et qu'il y en a peu qui mè-
 " nent à une fin solide."

Outre cela nous nous arrêtōs avec plaisir sur l'idée que nous sommes dans le port de cette ville, dont les bâtimens étoient magnifiques, et dont le théâtre fournit au grand Pompée le modèle de celui qu'il construisit à Rome, le quel contenoit commodément quarante mille personnes ; de cette ville où virent le jour Alcée, la dixième Muse, dont nous avons répéte solemnellement la fameuse Ode ; l'Historien Hellanicus, Pittaque, l'un des sept Sages, qui devint le Tyran de sa patrie pour lui rendre la liberté ; où Epicure aussibien qui Aristote enseignèrent pendant quelque tems ; et où Marcellus passa philosophiquement ses jours après la bataille de Pharsale.

Enfin le Soleil se leve et semble céder à l'impatience que nous avions de voir cette Ile. Elle est assez-bien cultivée : la vigne, l'olivier, le fiquier, et le froment y croissent heureusement. Les Mosquées et les maisons de la ville ont étrangement dérangé nos illusions de la veille. Les Turcs se sont remis de leur peur ; mais nous n'allons pas

à terre, car la peste nous chasse d'ici comme elle nous a chassés de Smirne. Cette Ile est à l'ouest de l'Asie Mineure ; et elle a cent cinquante milles de circuit. C'est de ses carrières qu'on tira autrefois le marbre noir.

Nous venons de mouiller à Tenedos, *statio male fida carinis*, vis-à-vis du royaume de Priam. Le mont Ida avec ses sommets multipliés, ses superbes pins, ses bois et ses eaux nous offre l'original de ce tableau que l'immortel Homère a si bien copié il y a trois mille ans. Troye n'est plus ; mais nous trouvons dans Virgile et Homère cette ville fameuse, et la flotte et le camp de toute la Grèce conjurée. On voit des ruines magnifiques de marbre. Ce sont les débris, à ce qu'on nous apprend, d'un Gymnase de la seconde Troye, une des dix-huit villes qui portoient le nom d'Alexandre. Elles sont d'autant plus vénérables qu'elles sont isolées au milieu d'une campagne remplie de bois sacrés que le Ximois arrose, et qui vont finir sur le sommet de l'Ida. Le même fléau qui nous a repoussés de Smirne et de Lesbos nous empêche de débarquer ici. Nous aurions voulu toucher cette terre où a coulé le sang de tant de Héros ! Patience !

L'Ile de Tenedos, qui n'a pas changé de nom et que la retraite de la flotte Grecque a immortalisée, continue d'être habitée par des Grecs qui la cultivent avec soin. Le muscat de cette Ile est excellent ;

excellent ; et il est recherché dans tout le Levant. Le village est bâti sur d'anciennes ruines, autant qu'on peut le voir depuis le vaisseau, et n'a rien de remarquable. C'est une de ces îles que la Flotte Persane subjuga d'une manière bien étrange, s'il faut s'en tenir au père de l'histoire. Hérodote dit que les habitans de Chio, Lesbos, deux îles assez vastes, et de Tenedos, furent pris par les Barbares dans une espèce de filet ; Car ceux-ci se prenant tous par la main et formant une ligne du nord au sud en poussèrent les habitans devant eux. Ce qu'il y a de plus beau c'est que l'Historien a près avoir parlé de la conquête des villes Ioniques du Continent par la même flotte ajoute très-sérieusement qu'on n'essaya pas d'en prendre les habitans de la même manière ; car cela, dit il, étoit impossible. Rien de plus aisé, à la vérité, dans l'autre cas !

En réfléchissant sur l'ancienneté de la peste dans l'Orient, je ne peux oublier celle qui attaqua Troye pendant le siège. Elle commença par les mulots et les chiens, et finit par les hommes. Le Poëte l'attribue à la colère divine, aussi-bien que le Chantre Juif les playes de l'Egypte qui produisirent les mêmes effets. Des Commentateurs ont avancé que la Providence avoit ainsi disposé les choses, pour donner le tems aux hommes de voir leurs erreurs, et de s'en repentir. Quel dommage que ces Mefieurs n'ayent pas vécu alors ! Les hommes auraient été avertis, et les anes épargnés.

Lemnos vient de nous recevoir dans son sein. Cette Ile, que les Grecs modernes appellent *Stalimene* du nom de son ancienne Capitale, forme presqu'un quarré de 21 milles. Les Grecs y cultivent la vigne, le bled, ec. On y trouve de cette *Terra Lemnia*, dont les Anciens ont tant parlé que j'en parlerai aussi pour vous dire, que c'est un remede à tous maux, à ce que notre Pilote veut nous faire accroire ; d'où je conclus qu'elle n'est bonne à rien. Au reste, nous ne l'avons pas vue ; car nous ne sommes pas allés à terre. Homère nous apprend qu'on porta du vin de cette Ile au siège de Troye ; Et je ne suis pas surpris de ce que Junon envoya chercher ici le Dieu du Sommeil. C'est ici que le pauvre Vulcain a été précipité du Ciel ; mais le fait est qu'il y a beaucoup de feux souterrains. Pline parle d'un fameux labyrinthe de cette Ile, dont il avoit vu les restes ; tandis qu'on n'en voyoit plus, dit-il, de celui de Crète. Les cent-cinquante colonnes de la bâtisse, faites avec la roue du lapidaire ; étoient suspendues à une machine particulière, et pouvoient être tournées par un enfant. Nous avons resté une heure ici ; et nous allons continuer notre course.

Voilà le Strymon ; et voilà Stagire. Heureux pays, ton Aristote jouira d'une immortalité aussi durable que son élève Aléxandre !

Mais pourquoi le mont Athos cache-t-il son front dans les nues ? C'est, je viens d'en apprendre

dre la raison, pour ne pas être obligé de rougir toujours à la vue de l'Ignorance qui le foule impunément aux pieds. Elle y a choisi sa demeure dans les vingt quatre Couvens des *Caloyers*. Ce sont des Moines de S. Basile, qui ne font pas trop d'honneur à leur Instituteur. Ces fainéans sont au nombre de six cents ; et les Couvens ont de l'artillerie pour se défendre des bandits. On dit qu'ils ont des manuscrits très-anciens et très-rares ; et on ajoute qu'ils ne les lisent pas, ce qui est dans l'ordre. Xerxès, dit Hérodote, avoit percé l'isthme de ce Promontoire.

Nous voyons de près Olympe qui sépare la Macédoine de la Thessalie, et dont la vallée est l'ancienne Tempe qu'on appelle toujours du même nom,) Offa, et Pélion. Un Poète se feroit extasié à cette vue, aussi-bien qu'à celle des autres objets qui nous ont enchantés jusqu'ici ; Car nous qui ne le sommes pas, nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment d'admiration. Quelques-uns d'entre nous sont même devenus poètes ; Et pourroit-on ne pas le devenir, en respirant cet air qui nourrit les Muses et qui alluma la verve des plus grands Génies de la Grèce ?

Nous avons passé du golphe Syngiticus au golphe Thermaïcus et mouillé dans la baie de Thermes, Theffalonica ou Salonique dans le pays des Myrmidons.

LETTRE IX:

De Salonique, le 15 Juin, 1788.

GRACES aux Dieux, il n'y a pas de peste ici. Les Turcs étant dans leur mois sacré du *Ramazan*, c'est-à-dire dans leur Carême, les Minerets de plus de quarante Mosquées présentent tous les soirs une illumination magnifique. Comme c'est pendant la lune de Ramazan que Mahomet reçut l'Alcoran du Ciel, il consacra ce mois au jeûne qui pour cette raison est ainsi nommé. Ce Carême est beaucoup plus rigoureux que le nôtre : les Turcs ne pouvant rien manger de toute la journée, et encore moins boire ou fumer. C'est pourquoi ceux qui n'ont rien à faire dorment pour ne pas s'altérer, ou baillent gravement sur le sopha d'une boutique et tuent le tems en tournant continuellement les grains d'un chapelet et en regardant les passans. Dès que le soleil a disparu de l'horison, les *Muezzins* ou Crieurs des Mosquées annoncent qu'il est tems de prier et de dîner aux Musulmans, qui le savent déjà avant eux. Ils font alors leurs ablutions et leurs prières avec tout l'empressement possible pour courir ensuite à leur pipe et à leur café.

Il ne faut pas oublier de vous dire que les *Mine-rets* sont des tours en forme d'aiguilles qui, à la galerie faite au tiers de la hauteur, diminuent et finissent en campanille revetue de plomb, dont la pointe est terminée par un croissant doré. Les Crieurs entrent dans cette galerie par une porte orientée vers la Mecque. Ils mettent alors les mains sur les oreilles, comme s'ils vouloient se les boucher, et se tournant vers les quatre points du monde ils répètent, presqu'en chantant, trois fois ces mots : *Dieu est grand. Dieu est Dieu ; il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son Prophète. Venez aux bonnes œuvres, accourez à la prière, ec.* Ils font cette prière cinq fois par jour. Il y en a beaucoup qui se rendent à la Mosquée ; mais la plupart prient chez eux ou par-tout où ils se trouvent.

J'ai dîné aujourd'hui avec un Turc. On avoit fermé les portes un peu avant le coucher du soleil ; et j'attendois sur l'échelle notre bateau pour m'en aller à bord. Le Médecin du bâtiment étoit avec moi ; Et comme nous nous ennuions, nous entrâmes dans un Caffé Turc, qui est sur le rivage, où nous fûmes bien aises de ne trouver personne que le maître. Les Muezzins ayant crié, le Cafetier s'approche d'une fontaine voisine, se met à genoux, leve les yeux au ciel et puis les baïsse, se courbe plusieurs fois vers la terre qu'il me parut baisser, se lave les mains, les pieds, les bras, la tête,

le

le cou, les oreilles, le nez, et les narines d'un air de dévotion et de recueillement qui nous surprit. Ses ablutions et sa prière achevée il étend une natte hors de la porte du Café, et y plaçant un grand plat de cuivre étamé de deux pieds de diamètre, qui contenoit cinq à six assiettes de mets différens, il s'asseoit avec son domestique les jambes croisées. Comme nous le regardions par curiosité, il crut que le besoin de la faim se fesoit sentir à notre estomac aussi fortement qu'au sien. Il nous invita donc à dîner avec lui par signes, en ajoutant en Italien : *Mangiare, Mangiare.* Cette invitation est un acte d'hospitalité auquel les Turcs ne manquent jamais ; et nous l'acceptâmes. Les plats consistoient en cotelettes de mouton, en andouillettes remplies d'épicerie que le Turc me parut aimer beaucoup ; car il me fit remarquer que cela étoit *bono* ; en poisson, et en *Pilau*, c'est-à-dire en ris sec bouilli avec du gras de mouton. Nous mangeâmes avec nos doigts, car les Turcs en général ne connoissent ni cuiller ni fourchette. Quant au *Pilau*, il fallut nous en passer, n'ayant pas assez d'adresse et d'inclination pour imiter nos hôtes, qui l'avaloient par boulets arrondis dans leurs mains. Le pain étoit une espèce de gâteau d'assez bon goût ; et les Turcs n'en mangent pas d'autre, ou du moins lui donnent la préférence sur toute autre sorte de pain. Comme ici l'on ne boit qu'après le repas fini, les deux Musulmans se levèrent peur aller boire à la fontaine et se laver, et nous nous rendîmes à bord.

Vous

Vous savez que les fous font fortune dans les Pays Mahométans, ou du moins qu'ils y font bien à leur aise, sans être obligés de travailler pour vivre. Dans un coin de ce Café il y a une Negresse sur une vieille natte, toute nue, à quelque partie près ; elle est âgée et laide à faire peur, mais elle ne le fait pas ; elle avale de tout, même du tabac : ce qui montre qu'elle a vraiment perdu cette raison que les Dieux, dit un ancien, nous donnerent dans un accès de fureur. Cependant elle n'a pas de soucis, et a peu de besoins que même l'on prévient ; car la piété des Vrais-Croyans la nourrit depuis dix ans. J'ai vu un autre fou s'amuser dans les rues à donner des coups de canne à des Janissaires. Ce respect des Musulmans pour les fous va souvent jusqu'à l'adoration. Je vous raconterai à cette occasion un exemple rapporté dans la Bibliothèque Orientale d'Herbelot. Un Kalif de Bagdad ayant entendu qu'il y avoit un fou qui se disoit être Dieu, il le fit venir devant lui pour éprouver si c'étoit véritablement un fol ou un imposteur. C'est pourquoi il lui dit : On me présente ces jours passés un homme qui fesoit le fou et qui vouloit passer pour un Prophète Envoyé de Dieu : Je le fis mettre en prison, on lui fit son procès, il fut condamné, et on lui coupa le cou. Le fou répondit : Vous avez fait en cette occasion ce que devoit faire un de mes fidèles Serviteurs : cette action m'est fort agréable, car je n'avois pas accordé le don de Prophétie à ce misérable, et il

n'avoit reçu aucun ordre ou mission de ma part. Le Kalif pensa l'adorer : car on croit que ces gens sont agités de l'esprit de Dieu. Au reste cette croyance est ancienne, et on la trouve parmi les Peuples polis, du moins jusqu'à un certain degré, aussi bien que parmi les Sauvages. Seroit-ce parce qu'on croit que la perte de la raison est un bonheur que les Dieux n'accordent qu'à leurs favoris : Ou croiroit-on que ces gens ressemblent à ces Dieux mêmes, qui selon la théologie des Anciens n'étoient pas les plus sages du monde ?

LETTRE X.

De Salonique, Juin, 1788.

CETTE ville est située dans le fond de son golphe, d'ont elle est baignée, et se termine sur le penchant d'une montagne. Elle est flanquée de trois chateaux vieux et délabrés, du côté de la mer, et de deux autres dans sa partie supérieure. Sa circonférence, qui est de cinq à six milles, est entourée d'une assez bonne muraille. Les maisons sont en bois peint en rouge que le noir termine près du toit, où sur le bout d'un coin l'on voit quelque verset de l'Alcoran ou bien quelque morceau de poësie en caractères dorés. Elles sont décorées de terrasses; et les cours renferment souvent des cyprès, que les Turcs aiment beaucoup, car ils sont d'une humeur mélancholique. La plupart des rues sont couvertes en bois à cause du soleil: ce qui n'ajoute pas à leur salubrité, l'air n'y trouvant qu'une circulation difficile. Les autres fourmillent de moineaux, de colombes, de corneilles, de corbeaux, de cicognes, aussi-bien que de chats et de chiens. On n'ose maltraiter ces animaux et encore moins les tuer; car les Turcs en puniroient les meurtriers comme les Egyptiens, malgré qu'ils n'en fassent pas des Dieux. Les boutiques sont fermées

à petits verroux : car gracie à la vertu du pale, il n'y a pas de voleurs ici. Les environs du pays sont bien cultivés ; et on y trouve des perdrix, des lièvres, des faisans, des hérifsons et une grande quantité de tortues.

On compte ici quatre-vingt mille corps, ou ames si vous aimez mieux ; Les Juifs, qui y ont plusieurs Synagogues sont au nombre de vingt-trois mille, les Grecs et les Francs de vingt mille, et les Turcs complètent le reste. Les Grecs et les Latins y ont leurs Eglises, où ils prient tout autant qu'ils veulent sans craindre d'être molestés. Les rues des Juifs sentent l'Israélitisme : les Juives sont sales, mais l'on en voit de belles, de propres et de bien mises surtout le samedi. En passant de la Juiverie, les enfans venoient en foule nous demander des parà, et c'étoient les mères elles-memes qui nous les envoyoient ; apparemment pour leur donner de bonne-heure du goût pour le bien d'autrui. Aureste les Juifs ne sont pas traités le mieux du monde. Si un Turc a besoin de quelqu'un d'entr'eux il ne manque pas de l'honorer du titre de maquereau ou de cocu, ou de quelqu'autre epithète aussi agréable. Il est vrai qu'ils ne se soucient pas beaucoup d'être méprisés, même maltraités, pourvu qu'on les paye. Ils vendent la plupart des vivres, chose dont ils s'acquittent d'une manière assez intelligente ; et par-dessus cela ils sont bateliers, porteurs, usuriers, fripiers, ec.

Le Pays est gouverné, quant au criminel, par un *Mollab* nom qui désigne un *Cadi* ou juge d'un rang supérieur. Un *Pacha*, titre qu'on donne seulement aux Visirs et aux Gouverneurs, a soin de la Police ; et le *Mouffelin* en est chargé à son absence. On achete ces charges par de l'argent, ou bien les obtient-on par la faveur. Cependant, à proprement parler, le Gouvernement est dans les mains des Janissaires. Ils sont ici de petits Despotes. Il y en a qui étant ivres ont tué, pour le seul plaisir de tuer, ou d'essayer leur poudre, un Juif ou un Grec. D'autres le font de sang froid et par trahison.

Le commerce consiste en coton, en laine, que les Francs puis revendent ici au triple en étoffes ; en cordouans, en tapis, en tabac à fumer dont on se sert dans tout le Levant, &c.

Les Cimetières sont hors de la ville, près du rivage. Chaque mort a deux petits piliers de pierre aux deux bouts de la fosse ; ou de marbre si ce sont des gens de distinction, et alors sur l'un d'eux on voit sculpté le turban propre au rang du défunt avec une inscription. A côté de quelques-uns de ces piliers étoient plantés de jeunes cyprès. Je vis auprès de ces cimetières une fontaine, où dans une espece de niche on avoit mis une coupe de bois pour la commodité de ceux qui veulent se désaltérer.

Dans

Dans la partie supérieure de la ville sont les tombeaux des victimes de la peste. Tandis que nous nous y promenions livrés à de tristes et inutiles réflexions sur les calamités innombrables qui affligen l'espèce humaine, des enfans Turcs s'amusaient à nous jeter des pierres avec une fronde, à quoi ils ajoutoient les compliments dont d'ordinaire ils accueillent les Francs, en nous appellant *Gbiaour* c'est-à-dire Infidèles. Ils auroient continué leur amusement, auquel nous ne prenions pas beaucoup de plaisir, à la descente d'une vallée, où ils ne nous auroient jamais manqués, si un vénérable vieillard (qui pour notre bonheur avoit été *destiné* à passer par là dans ce moment) ne les en eût détournés.

En rentrant dans la ville nous rencontrâmes une jolie Turque de quinze à seize ans. Ses yeux, la seule chose que nous puissions voir, étoient les plus beaux yeux du monde. Quand nous fumes près d'elle, un d'entre nous poussa l'imprudence jusqu'à lui faire des signes : ce qui est ici le moyen le plus sûr de se faire assassiner. L'enfant qui l'accompagnoit perdit alors toute contenance ; il nous regarda fièrement, quoique de la fierté d'un enfant, nous menaça en portant la main à son petit poignard, et nous dit quelque chose en sa langue que nous ne comprimes pas. Mais comme nous n'étions pas bien-aisés qu'il survint d'autres Turcs pour nous en faire l'explication, nous enfilâmes une rue différente.

Un Franc a tué un Turc, et vient de se refugier sur notre bord. Ils dînoient ensemble, et avoient beaucoup d'amitié l'un pour l'autre, non-obstant la différence de leur religion. Le Franc ayant pris le pistolet de l'autre le laissa tomber par maladresse, et la balle dépêcha sur le chapsion compagnon. Le pauvre diable en est tombé malade, et peut-être en mourra.

LETTRE XI.

De Salonique, Juin, 1788.

LES premiers jours que nous arrivâmes ici il fit très-froid : la chaleur à présent est insupportable. Les fiévres putrides qui regnent dans le pays pendant cette saison de l'année ont déjà commencé à paroître. Quelques-uns de nos matelots en sont attaqués, ce qui nous déterminera à partir bientôt.

Il y a dans ce port deux Frégates Angloises. Les Turcs, que le carême et la guerre rendent un peu durs et soupçonneux, en murmurent. Il ne venoit pas de vaisseaux de guerre ici depuis long tems, disent-ils : Il en vint deux François le mois passé : Il y en a maintenant deux Anglois : Tout cela en tems de guerre ne fait pas bien augurer. En effet quelques-uns d'entr'eux en sont si mécontents que je vis hier un Turc, à l'aspeet de deux Officiers qui passerent près de sa boutique tirer son sabre en l'air, comme s'il avoit voulu couper la tête de ces Infideles. Il est vrai qu'il fit cela lors qu'il étoit sûr de sa bravoure, c'est-à-dire après qu'ils étoient passés.

Cette Ville, où Ciceron fut exilé à l'instigation du concussionaire Verrès, contient encore quelques restes

restes d'antiquité sacrée et profane. Dans la Mosquée de S. Sophie on voit une chaire de verd antique sur laquelle S. Paul, selon la tradition porte, prechoit les Thessaloniciens. Les Turcs ont en grande vénération ce monument, d'où un homme enseignoit une Religion qui n'est pas celle des Vrais-Croyans. Cette Mosquée, anciennement Eglise Grèque, est assez bien bâtie : Mais celle de S. Dimitri vaut mieux, car on y voit de belles colonnes de granite et de verd antique. A quelque distance on rencontre un Amphithéâtre à demi-enterré, orné de bas-reliefs. Ailleurs on voit le portique d'un ancien temple : quoique les colonnes et les figures en soient mutilées, quelques-unes de celles-ci ont du mérite, une Léda surtout. On trouve dans plusieurs rues des chapiteaux, des colonnes, des pierres de marbre avec des inscriptions grècques, &c. que les Turcs ont employées dans la construction et l'embellissement de leurs fontaines.

J'avois été voir des Caloyers, pour apprendre s'il y a réellement des manuscrits au mont Athos, et de quelle antiquité ils sont. Hélas ! les pauvres diables sont si ignorans qu'ils savent à peine le grec vulgaire, et si gueux qu'ils sont obligés de travailler et de labourer pour vivre. Les *Derviches* ou Moines Turcs qui se rencontrent toujours avec les Derviches Grecs pour présenter à l'étranger de quoi rire ne sont pas si misérables. J'en ai vu deux se promener ensemble qui par l'habit ressemblaient

bloient assez à des Cordeliers. Le plus âgé portoit un grand bonnet, le plus jeune en avoit un petit et court; et comme il montroit plus de folie, on le croyoit plus inspiré et on le respectoit davantage,

Depuis que nous sommes ici, il est venu tous les jours des Turcs voir notre batiment; car enfin le Carême ne leur défend pas de satisfaire le sens de la vue. Ils ne cessaient pas d'approuver tout et de dire leur chapelet, qui est une manière très-curieuse de tuer dévotement le tems. Les petits-maîtres d'entr' eux ont des chapelets dont les grains sont faits de pierres transparentes; ils les portent attachés à de petites chaînes d'argent suspendues à la ceinture. Ils ont des montres d'or, et leurs sabres sont enrichis d'un pommeau et d'un fourreau couverts d'argent artistement travaillé. Des Paysannes Grecques curieusement habillées sont aussi venues nous visiter. Sur une robe de laine d'un fond blanc, entrecoupé par diverses couleurs éclatantes, elles avoient une espèce de casaque sans manches de la même étoffe, qui couvroit en partie la gorge dont le reste étoit imparfaitement caché par des colliers de monnoye turque mêlée à des médailles antiques. Leurs cheveux entrelacés par des fleurs tomboient librement sur les épaules. Elles formèrent une danse circulaire plaçant le joueur de luth au milieu du cercle; et celui-ci, contrefesant leurs pas en pinçant son instrument, chantoit différents couplets, qu'elles répétoient après lui,

Il y a ici les Consuls de France, d'Angleterre, de Venise, de Raguse et de Naples. Ce sont les Anglois et les François qui y font le plus grand commerce. Quant à Naples, il ne vient jamais ici de ses bâtimens,

Les amusemens des Francs se réduisent à la pêche, à la chasse et au billard. Il est vrai qu'en hiver et principalement pendant le Carnaval ils se donnent des bals : mais toujours avec la gêne qui inspirent la féroceité des Turcs et le despotisme des Janissaires. Aussi la plûpart ne sont-ils retenus ici que par l'espoir de retourner un jour dans leur pays, avec une fortune assez considérable pour y vivre à leur aise.

Je finirai par vous dire avec Strabon que les Theffaliens, les peuples de ce pays, furent les premiers à se servir de robes longues pour se mettre à l'abri du froid, comme ceux qui étoient au nord de la Grèce ; et qu' ensuite cet usage fut adopté par tous les autres Grecs et même par des Peuples qui vivant sous un climat très-chaud auroient dû se passer de tout habillement.

LETTRE XII.

De Sciato, le 23 Juin, 1788.

NOUS sommes venus mouiller à l'est de cette île dans un très-beau port. Le village ne date son origine que de quatre ans, aussi est-il très-petit : il ne contient que deux cens âmes. Parmi ce que j'ai vu de jeunes femmes il y en a qui ont la physionomie animée et les traits doux et réguliers. À notre approche, elles ont toutes disparu, non obstant qu'elles étoient sûres de ne pas encourir le sort d'Helène. Les habitans sont d'un caractère affable ; ils n'ont qu'une Eglise, un *Papas* ou Prêtre, une messe de tems en tems ; et ils n'ont pas un Turc parmi eux. Le *Papas* fait lire couramment, et c'est beaucoup de doctrine dans le pays. Il les confesse et les communie et quelquefois les excommunie ; mais il ne les prêche jamais, et il fait bien : car, ne sachant pas mieux prêcher que tous ses Confrères, il finiroit par les ennuyer sans leur rien apprendre. Derrière le Sanctuaire de l'Eglise on lit sur un piedestal une inscription ancienne.

Qui le croiroit ? Les Beaux-Arts sont cultivés dans cet endroit. Il y a un Peintre, et il est inutile d'ajouter que ce n'est pas un Apelles. Les denrées de première nécessité viennent de Salonique ou de Smirne ;

Smirne ; Elles n'y sont pas même en abondance : cependant on y trouve beaucoup de tabac et d'eau de vie. Les arbres fruitiers sont rares. On y moissonne pourtant du blé ; Et il y a aussi du vin qu'on garde dans des tonneaux enduits de résine comme dans l'île voisine *Scopelo* où il est en abondance. De cette manière il se conserve bien, mais il y prend un goût très-désagréable. On y fait aussi du miel qui sent fortement le thym et qu'on vend à bon marché. Le gibier est rare ; on n'y rencontre que quelques pigeons ou quelques perdrix ; et nous n'avons pas été assez heureux pour en tuer. Nous en fumes néanmoins dédommagés par l'affabilité d'un Berger, qui nous fit présent d'un seau de lait sans vouloir rien accepter de nous. A notre retour de la chasse nous allâmes nous reposer à la Taverne, où nous n'eumes pour tout dîner qu'un gros agneau rôti à un gros pieu que comme les Héros d'Homère nous apprêtâmes nous mêmes. Pendant le repas, qui pour être simple n'en étoit pas moins délicieux, des paysans nous apportèrent des médailles en cuivre, la plupart des îles voisines *Peparethos*, *Scopelo* ec^c; et quelques-unes de *Chalcis* et *Istria* anciennes villes de l'Eubée ec. Aurore y a ici une personne chargée d'acheter toutes les médailles pour les envoyer à Salonique au Consul de France qui en a une belle collection.

Un Grec soidisant Medecin vint hier à notre bord ; il loua tout, il flatta tout le monde ; il dit
de

de moi à son compagnon que j'étois un ange, et il le dit d'un air sérieux. C'est qu'il vouloit un livre François, car il venoit d'en apprendre la langue : il l'eut non obstant que sa flatterie nous avoit tous révoltés. Juvénal se présenta à mon esprit : il me sembloit voir de ces gens qu'il avoit peints de son tems :

— Adulandi gens prudentissima, laudat
Sermone*m* indocti, faciem deformis amiici.

Les coteaux de cette Ile sont revetus de charodon bénit, de centaurée, de thym, de sauge et de calamenthe, qui au coucher de soleil rendent l'air très-odoriférant, et les nuits tout-a-fait voluptueuses.

Aujourd'hui il a soufflé un vent du sud-est si chaud que nous avons pensé être étouffés. On nous a dit qu'il cause des fievres putrides; c'est pourquoi nous allons partir.

LETTRE XIII.

De Zea, le 28 Juin, 1788.

CETTE Ile a vingt lieues de circonference, et un beau port à l'abri de tous les vents. C'est la Patrie de Simonide, le Poëte Philosophe, dont Pindare fut l'élève ; et du Philosophe Péripatéticien Ariston. Le Village est situé sur une hauteur à trois milles de la mer ; peut-être dans le même lieu où étoit *Cartea* une des deux villes anciennes de l'Ile. L'autre ville *Corissia* étoit probablement sur le chemin qui mène au village ; et le ruisseau qui coule le long de ce chemin étoit sans doute l'*Eliffe* qui l'arrosoit. C'est ici que Nestor à son retour de la guerre de Troye batit le temple de Pallas *Nedusia*. Strabon en rapportant cela, liv. x, parle aussi d'une loi de cette Ile, qui portoit qu'on dût empoisonner tous ceux qui passeroient l'âge de soixante ans. Il cite ces vers de Ménandre, par lesquels on voit qu'il la trouvoit bonne : *Quelle belle loi, o Phanie, que celle des Cées ! Otez la vie à ceux qui ne peuvent plus en jouir !* Il se peut que le spleen eût gagné les Magistrats de cette Ile.

Le village ne contient que des Grecs gouvernés par eux-mêmes. Le nombre des habitans se monte à cinq mille. Il y a quarante Papas, et sept à huit

huit couvens de Moines. Les crimes y sont rares ; encore ne se reduisent-ils qu'à de petits larcins. On y travaille de la laine et on y fait de la toile, autant qu'il en faut pour l'usage des habitans. L'eau du village est très-diurétique et passe pour la meilleure de toutes les Iles. On y trouve du vin rouge en abondance et à très-bon marché. Il y en a qui à la couleur et au goût pourroit passer pour du Bourgogne ; et quelques Marchands, dit-on, le vendent sous ce nom à Constantinople. Cependant ce vin est si délicat qu'il ne se conserve pas long-tems : au bout de trois mois il est déjà gâté. On expose au soleil pendant huit à dix jours le raisin dont on se sert pour faire cette qualité de vin : Quant au vin ordinaire on prend moins de précaution, et on ne laisse sécher le raisin que trois ou quatre jours. On exporte de cette Ile beaucoup d'orge, de soye, de *valonée* ou noix de galle, et de vin. Le gibier y est abondant : nous avons tué une grande quantité de perdrix sans chiens,

Il y a dans le Village un Vice-Consul d'Angle-terre qui l'est aussi de toutes les Nations. Il vint à bord avec ses filles ; une d'elles montroit de l'esprit, c'est-à dire parloit plus que ses sœurs, qui avoient de la déference pour elle par ce qu'elle avoit voyagé. Elle fesoit sonner si haut cet avantage, qu'on poussa la curiosité jusqu'à lui demander où elle avoit été. On ne put pas s'empêcher de rire, lors qu'elle répondit sérieusement qu'elle avoit fait un long voyage, qu'elle avoit été à Athenes.

Quant

Quant aux medailles, on n' en trouve ici qu' après de grosses pluies; mais comme elles sont toutes assurées pour l'Ambassadeur Anglois à Constantinople nous n'en avons pu acheter.

Dans la vallée qu' il faut traverser pour monter au Village, il y a de côté et d'autre des jardins que les Grecs cultivent de leur mieux. Nous entrames dans un de ces jardins avec notre Pilote. Tandis qu' il falloit mesurer nos pas, pour ne point foulter aux pieds les productions dont tout le terrain étoit couvert, nous devions nous baïsser afin de ne pas endommager les fleurs et les fruits naissans. Les pommes, les poires, les prunes, les mûres, les abricots, et les citrons précoces qui répandoient dans les airs une odeur délicieuse, sembloient ne croître que sur le même arbre. Nous goutames de tous ces fruits : nous trouvâmes surtout excellentes des mures noires d'une grosseur prodigieuse. Le Jardinier, dont la bonne grace rendoit la vieillesse plus respectable, non content d'avoir laissé son jardin à notre disposition, nous fit cadeau d'un panier plein des meilleurs fruits qu' il avoit cueillis et nous pria de l'emporter à bord. C'est avec beaucoup de peine que nous parvinmes à lui faire accepter un peu d'argent en retour. Il nous présenta ses deux filles. Elles n'étoient parées que de la beauté et de l'innocence ; car leur simple robe ne leur couvroit pas tout à fait le sein, et laissoit voir la nudité de leurs jambes. Une charmante

pudeer colora leurs joues, lorsqu' elles virent tous les regards fixés sur elles, et les embellit davantage, Le pere nous assura que malgré sa pauvreté il fesoit plus de cas de ces deux trésors que de toutes les richesses du monde. Il bénissoit le Ciel de les lui avoir données, et ne lui demandoit que la grace de rendre les derniers soupirs dans leurs bras. L'aspect de cette aimable famille nous fit entrevoir des charmes dans la vie champêtre, qui peut-être est la seule où l'on puisse jouir de ces plaisirs purs inconnus à l'ambition. Qu'il fut doux de nous rappeller en ce moment le discours du Vieillard à Erminie !

Nous allons partir, car le port a cet inconvenient qu' on ne peut pas en sortir par les vents du nord ; l'an passé un batiment y fut retenu pendant deux mois,

LETTRE XIV.

D'Athènes, le 4 Juillet, 1788:

NOUS avons débarqué à *Porto Rafti* l'ancien Port *Panormum*; et nous sommes venus ici par terre. Depuis *Zea* nous n'avons rien vu d'intéressant que l'*Île Longue*, qui en est à peu de distance. Cette île, où Paris gouta les premiers fruits de sa conquête, est maintenant aride et déserte. Il y a près de *Porto Rafti* un petit Village dont les habitans sont très pauvres. Les Papas même se ressentent de cette misère commune; car, pour vivre, ils sont obligés de travailler comme les derniers de leurs Paroissiens. Un d'eux qui nous loua des ânes, nous suivit à pied depuis le port jusqu' au village. Il vouloit apparemment se dédommager sur nous des avanies des Turcs, nous ayant demandé beaucoup plus qu'il ne falloit pour le louage de ses montures. Ce qui obligea le Consul Anglois d'Athènes qui venoit avec nous, de lui dire : Comment, n'avez vous pas honte de faire de telles demandes? Ce sont des Turcs qu'il vous faut—Ce pauvre diable, tout Papas qu'il est, reçut il y a un mois cent coups de bâton sous la plante des pieds. Quelques uns de ses Compatriotes l'accusèrent d'avoir vendu des vivres à un Vaisseau de guerre Russe qu'on vit un soir pendant quelques momens

dans le Port. Ce n'étoit à la vérité qu' une Fré-gate Françoise ; il ne le fut ou ne put pas le prouver, et il dut subir la punition.

Nous ne rencontrâmes en route rien de remarquable, qu' un superbe Lion de marbre couché sur ses pattes, que l'Aga veut donner à tout le monde, et qu' enfin quelqu' un prendra. Les Campagnes sont presque dépeuplées, et n'offrent aux regards que des ronces et des épines. On ne trouve dans toute cette étendue que deux ou trois petits villages. Ce n'est qu' aux environs d'Athènes qu' on reconnoit la main de l'agriculteur : Cette Terre produit comme autrefois des oliviers qui n'ont rien perdu de leur renommée. Les olives nommées *Colymbades* par les Anciens qui les appretoient dans la saumure et s'en servoient pour exciter l'appetit, n'ont pas changé de nom parmi les Grecs modernes, qui les appretent de même, et semblent avoir conservé leur qualité. Ces olives sont fort recherchées dans tout le Levant.

LETTRE XV:

D' Athènes, Juillet, 1788.

DEPUIS que je suis ici, mes idées sont dans une fluctuation continue qu'on peut mieux sentir qu'exprimer. La seule pensée d'être dans Athènes est un centre où se réunissent tant de sensations agréables, que l'excès du plaisir dans certains instants me fait croire que je rêve. Comment ! je respire donc le même air qu'ont respiré Solon, Démosthènes, Periclès, Socrate ! Cette idée me donne une nouvelle existence : et l'imagination en est frappé à un tel point, que, prenant l'effor, elle franchit sur les aîles du tems les siècles qui me séparent de ces hommes célèbres pour me rapprocher d'eux. Je me promène avec eux, avec le Peuple . . . et tout m'offre de quoi m'étonner. Douce illusion, pourquoi ne puis-je pas jouir long-tems de toi ! Hélas, tu as déjà disparu ! Ces ruines n'annoncent que trop qu' Athènes n'est plus. Le sang froid revient : je regarde, je recule à trois mille ans, et je demeure surpris, interdit, confondu. Je foule donc aux pieds les cendres sacrées de tant d'illustres Athéniens ! O Ciel, pourquoi les Grands Hommes doivent-ils payer à la nature le même tribut que ceux qui sont à charge à la terre ! C'est

ici

ici que la Volupté et la Raison parloient par la bouche du vertueux Epicure. Là Platon, l'aimable Platon, enseignoit la philosophie et l'humanité : Cruel Sylla, pourquoi priver la postérité des bois sacrés de l'Académie ! Ici Aristote discutoit en se promenant les questions les plus profondes de la Métaphysique et de la Morale. L'Aréopage étoit là ; l'Odeum ici-Ce Temple entier est le temple de Thésée. Il paroit qu'on l'ait élevé hier-Ces superbes ruines appartiennent au Temple de Minerva, à l'Acropolis, au Pantheon !

Cet endroit cependant feroit encore intéressant indépendamment de ses ruines. Ce théâtre des exploits de la Nation la plus illustre de l'Antiquité, dont le génie éclaira celui de Rome et n'en fut jamais égalé, où l'heroïsme, les Sciences et les Arts furent portés au plus haut degré de perfection dont l'esprit humain soit capable . . . présente à l'imagination des scènes toujours nouvelles et charmantes. Mon cœur en est pénétré : il palpite. A tant de ravissemens succede une douce mélancolie : J'aime à m'y abandonner, et je finis.

LETTRE XVI.

D' Athènes, Juillet, 1788.

JE vous écris de la maison du Consul d'Angleterre qui est Grec et dont toute la famille est aimable. Quel dommage que nous ignorions le Grec ! Nous souffrons de ne pas pouvoir répondre aux politesses dont ses charmantes sœurs nous accablent. Ces Demoiselles ne permettent pas aux domestiques de partager leurs soins ; elles nous servent à table, et s'empressent toujours à prévenir nos désirs. Si elles nous voyent reposer sur le sopha, elles poussent la complaisance jusqu'à nous donner de l'air et à chasser les mouches avec un gros éventail de plumes ; et elles en font autant lorsque nous dinons. La plus jeune surtout semble ne s'occuper que de la pensée de nous rendre agréable notre séjour ; Elle est la ménagère, et sert jusqu'à nos gens. Ce n'est que dans la Postérité de ce Peuple si renommé anciennement pour son hospitalité qu'on en peut trouver une semblable.

On nous donne à déjeuner entre autres choses du lait aigre et caillé, qui est très-bon avec du sucre. Les Turcs en mangent beaucoup et l'appellent *Caimac*.

Aujourd'

Aujourd'hui c'est le Pâque des Musulmans, le **Bayram**: On l'a annoncé de bonne-heure par des coups de canon. Les Janissaires ont assourdi tout le monde par leur bruyante musique. Ils sont venus chez le Consul lui en témoigner leur joie, pour avoir de quoi l'augmenter. J'ai encore dans les oreilles le son de leurs graves timballes et de leurs perçans clarinets.

Nous avons été chez l'Aga ou Commandant de la Forteresse. Il étoit dans son *Harem*: ou du moins il nous l'envoya dire pour que nous fussions un peu de ce qu'on appelle antichambre; et il parut après dix minutes. C'est un bel homme, qui a même l'air très-doux et très-noble pour un domestique: il étoit au service de l'Amiral Turc, du Capitaine Pacha. Il nous reçut fort honnetement, nous donna du café et de la confiture, que nous goutâmes tous dans la même cuiller, et il fit ensuite servir quelques Seigneurs Turcs, et un Fou qu'il garde pour son amusement: usage autrefois très-en vogue parmi nous et auquel nos Rois n'ont renoncé que depuis peu. Ce Fou, agé, et pâle comme les gens de son métier, fut prié de contrefaire un Philosophe; Il trembla, devint sérieux, puis tout-à-coup il rit et fit mille contorsions: l'Aga riait, ou pour mieux dire sourioit. On nous offrit des pipes, que nous n'acceptâmes pas; Quant à l'Aga, il se mit à fumer sérieusement avec une pipe d'une construction singulière appellée *Houkab*, dont

dont on se sert beaucoup dans le Levant. Cette pipe est faite de fil d'archal couvert de cuir peint, et a environ cinq pieds de longueur. Elle est terminée par une machine de laiton à deux tuyaux, l'un courbe qui se joint à son extrémité, et l'autre perpendiculaire, qu'on remplit de tabac. Cependant ces deux tuyaux vont finir en un, qu'on place dans une carafe de cristal pas tout-à-fait remplie d'eau. La fumée en passant par l'eau y cause du bouillonement, s'élève en forme de nuages, se rafraîchit, et devient agréable et délicieuse surtout lorsqu'on se sert d'eau de rose, comme font plusieurs. L'Aga pour nous divertir nous fit donner un concert formé par une cymbale, une flute, une mandore, et un maudit violon à trois cordes, qu'accompagnoit une voix encore plus discordante que tous ces instrumens ensemble. Les Turcs s'extasièrent, et nous nous ennuyâmes : car au pathétique près tout nous sembloit monotone et désagréable : peut-être parce que nous n'en sentions pas les nuances et que d'ailleurs cette musique n'étoit pas dans le goût de la nôtre. Au reste un François établi ici qui aime tout ce qui est Turc ne se lassoit pas de la vanter, en disant qu'elle est grave, noble, majestueuse et propre à inspirer du courage ; qu'enfin c'est de la Musique Orientale, ce que je ne lui conteste pas. Nous avons demandé à l'Aga la permission de voir la Citadelle, c'est-à-dire les illustres monumens qu'elle renferme. Il nous a priés de laisser passer ces trois jours du Bayram, de

peur que les Turcs qui vont s'y promenier ne nous fassent des insultes. En effet ce Bayram les a tellement métamorphosés, qu'on a de la peine à les reconnoître. Ils ont quitté leur gravité : on les voit courir dans les rues amis et ennemis ensemble, jaser, rire, s'amuser, &c.

Dépuis notre arrivée ici les Parens du Consul sont toujours à dîner avec nous : car la société des étrangers est une espèce de fête dont les momens leur font trop précieux pour ne pas les mettre à profit. Les entretiens sont agréables : on cause, on plaisante, et on rit des plaisanteries, malgré qu'elles perdent de leur agrément en passant par la bouche d'un Interprète. Ces aimables personnes ne nous quittent pas même la nuit. Un sopha sur lequel on prépare des lits, sert pour les hommes ; Les femmes couchent sur un sopha semblable, dans une autre chambre. Ces sophas sont placés sur une estrade, et occupent ordinairement les trois quarts de la chambre ; ils sont pour la plupart environnés de balustrades. On les couvre en été de toile rayée qu'on apporte de Russie ou d'autre pays, et en hiver de damas ou de velours cramoisi avec des franges d'or. On s'y assied à la Turque, en laissant auparavant les pantoufles au bas de l'estrade,

Le Consul m'amena chez le *Despote* c'est-à-dire l'Archevêque. Il respiroit nonchalamment le frais dans un Belveder au fond de son jardin ; quoique dévot,

dévot, il nous reçut très-civilement. Des Diacres, qui se tenoient debout tandis que tout le monde étoit assis, à un signé du Despote, dont ils sont les domestiques, nous servirent de la confiture et du café. Monseigneur cependant occupoit la place la plus élevée du Sopha, de sorte que nous nous trouvions tous à sa gauche.

Les principaux d'entre les Grecs ne sont pas contents du Cadi : Il y a toujours des animosités entre eux et lui : c'est peut-être cet ancien esprit de liberté qui circule encore dans leurs veines. Le Cadi voudroit les opprimer impunément ; et ils s'y opposent de toutes leurs forces. Cependant ils lui font la cour et ne laissent pas de le détester ; aussi les paye-t-il de retour.

LETTRE XVII.

D'Athenes, Juillet, 1788.

NOUS avons employé cette journée à voir les superbes ruines d'Athènes. Voici ce que nous avons remarqué dans l'*Acropolis* ou la Citadelle. Les *Propylées* ou Vestibule, qui sont magnifiques, Periclès les fit bâtir dans la 85^e. Olympiade, pour embellir l'entrée de la Citadelle. Ils furent achevés en cinq ans, et coûtèrent deux mille douze talens à construire. Pausanias parle avec admiration et de la blancheur éclatante du marbre qu' on y a employé, et de la grandeur de ses pièces dont quelques-unes ont jusqu'à 22 pieds de longueur. L'Ordre de ce vestibule est Dorique. Il y a cinq portes, qui ont de hauteur le double de leur largeur. La plus grande a douze pieds sept pouces de large; les deux inférieures huit pieds, huit pouces; et les deux plus petites quatre pieds, quatre pouces.

Quand on a passé les Propylées, le *Parthenon* où le Tempe de la Vierge s'offre principalement aux regards. Periclès le fit éléver à Minerve par les deux célèbres Architectes Callicrate et Ictine. La beauté du marbre et la grandeur majestueuse du bâtiment fixent d'abord toute l'attention. Il est

est d'ordre Dorique ; a la forme d'un parallélogramme, s'étend de l'Orient à l'Occident, et a 221 pieds de long sur 94 de large. Les colonnes qui l'entourent extérieurement sont sans bases ; elles ont cinq pieds et huit pouces de diamètre, et trente deux pieds de hauteur : Il y en avoit quarante six dans le circuit de ce bâtiment. Sur la frise autour de la *celle* on apperçoit encore des restes de bas-reliefs considérables. Ceux des *Métopes* représentant le combat des Athéniens contre les Centaures sont pour la plupart bien conservés. La statue de Minerve qui embellissoit l'intérieur du Temple passoit pour un chef d'œuvre de l'Art. Elle étoit d'ivoire, et d'or dont les seuls ornemens pesoient plus de 40 talens. Mais l'art surpassoit la richesse des matériaux ; car Phydias en fefant cette Statue s'étoit surpassé lui-même.

On voit ensuite deux Temples, qui ne sont séparés que par un mur mitoyen. On croit que ce sont le Temple de Neptune Erectée ; et celui de Minerve *Poliade* ou Protectrice de la Ville, qui, entr' autres raretés, renfermoit un siège pliant de Dédale, la lampe inextinguible, et un reste précieux de l'enfance de la Sculpture, une statue de bois que Cécrops y plaça et qu'on y voyoit encore du temps de Pausanias. Le fameux olivier qui croissoit dans ce Temple ayant été brûlé par les Médes lorsqu' ils prirent Athènes, repoussa, dit-on, miraculeusement le même jour à la hauteur de deux coudées.

écoutées. Un Voyageur ayant, avec la permission de l'Aga, fait creuser dans le Temple d'Erectés pour découvrir ce puit dont l'eau salée s'agitoit par le vent du midi, selon Pausanias, comme les vagues de la mer, et dans le roc duquel Neptune fit sculpter son trident; on y a déterré deux belles colonnes de verd antique, que tout le monde foule aux pieds et que personne ne releve.

Le *Pandrosée* est un bâtiment petit mais singulier; l'entablement en est soutenu par des *Canéphores*, qui sont toutes mutilées. On peut présumer d'après un passage de Pausanias que ce monument ait été élevé par les Athéniens en l'honneur de ces Vierges, qui demeuroient près du Temple de Minerve Poliade au culte de laquelle elles étoient consacrées. Ces Vierges étoient appellées *Canéphores*, c'est-à-dire porteuses de corbeilles, par une circonstance qui les leur fesoit employer pendant la fête de la Déesse. Les filles de Cécrops briguerent aussi cet honneur; mais elles furent assez imprudentes pour désobéir à un commandement de la Déesse, à l'exception de Pandrose qui lui resta fidelle. Les Athéniens lui éleverent un Temple près de celui de Minerve Poliade; mais on ne peut pas le deviner.

Au pied de la Citadelle on voit de superbes ruines de marbre qu'on suppose avoir appartenu au Théâtre de Bacchus, où l'on jouoit les Comédies et les

les Tragédies. Le théâtre étoit décoré des statues d'Eschyle, d'Euripide, de Sophocle, et de Mérandre : il subsistoit, selon Mr. le Roi, du tems de Philippe de Macédoine.

Sur la colline qui est au sud-ouest de la Citadelle, se trouve un monument en marbre d'un Philopappus Consul Romain. On appelloit cette colline *le Musée* du Poète Musée disciple d'Orphée qui y alloit réciter ses vers ; Et elle devoit d'autant plus n'avoir pas d'autre nom, qu'elle contenoit aussi le sépulcre de ce Poète, selon le rapport de Pausanias.

De-là nous fumes voir le Temple de Thésée, qui est maintenant à quelque distance de la ville; quoiqu' autrefois il fût au milieu. Il est presqu' entier, de la même Architecture que celui de Minerve, et bâti du même marbre. Les bas-reliefs de la frise et des métopes representent la bataille des Centaures et des Lapithes, et les principales actions de Thésée ; et sont pour la plupart assez bien conservés. Vous vous attendrez à trouver dans l'intérieur ce tableau representant, selon Pausanias, un combat de Centaures et de Lapithes où Thésée tue un Centaure. Oui, il y a des tableaux, mais grotesques. On a barbouillés ces murs sacrés de quelques S—ts que je ne daignai pas seulement regarder. Je m'arretai pourtant à quelques caractères tracés sur le mur. Hélas ! C'étoient des noms de ces coureurs de pays, qui cherchent en vain une immortalité qui les fuit.

Au

Au sud-est de l'Actropolis il y a 17 colonnes cannelées d'ordre Corinthien, qui ont 6 pieds de diamètre et 60 de hauteur. Elles appartennoient au Pantheon qu'Adrien fit bâtir, et qui en avoit 120 de marbre Phrygien. Les Loges étoient embellies du même marbre. Il y avoit des chambres ornées de tableaux et de statues, avec des lambris en albâtre et en or. Le Temple contenoit la Bibliothèque, et le Gymnase d'Adrien où l'on voyoit cent colonnes de marbre Afriquain.

L'*Ilissus* qui baigne ordinairement les pieds du Musée est à sec. Nous n'y vimes ni le Lycée ni le Temple des Muses Ilissiades, qui étoient sur ses bords. Mais nous fumes charmés d'y retrouver la fontaine *Callirboé* qui a sa source dans le lit de ce fleuve, et qui garde encore son nom. Sur la rive opposée nous foulames aux pieds le *Stadium*, le lieu où l'on célébroit les Jeux *Panathénées* c'est-à-dire, les courses et les jeux publics de toute l'Attique.

LETTRE XVIII.

D'Athènes, Juillet, 1788.

IL y a près de l'Hospice des Capucins François un petit batiment de marbre à six colonnes cannelées d'ordre Corinthien, dont la construction est très-singulière ; car il est fait en forme de guérite, et le couvert, taillé en écailles, est terminé par un ornement assez bizarre. On l'appelle *to Fanari tou Demosthinis*, ou la Lanterne de Démosthène : on croit que c'est là que l'Orateur se renferma pendant quelque tems, pour mieux étudier l'art difficile et divin de subjuguer les esprits. Mais les bas-reliefs de la frise représentant quelques actions d'Hercule, donnent lieu de croire que ce monument n'appartenait qu'à ce Heros. Eh bien ce Monument est tout-à-coté de cet Hospice ! Le hazard réunit souvent les choses les plus contradictoires, et c'est tout ce qu'on en peut dire.

Un autre batiment curieux est la Tour des Vento : elle est de marbre et d'une figure octogone. Andronicus Cyrrhestes qui la bâtit, selon Vitruve nous apprend, y grava sur chacune de ses faces la figure d'un vent du côté qu'il souffloit. Ces figures ont de grandes ailes, et n'ont pas les joues enflées. Il y avoit sur cette tour une petite pyramide surmontée d'un Triton de bronze, qui montroit avec

une baguette le vent qui souffloit ; l'ayant l'Artiste disposé de manière qu'il tournoit augré du vent, Sur chaque coté étoit tracé un cadran, dont il reste encore des lignes. Ce batiment est devenu l'asyle de quelques Derviches.

Prés du *Bazar* ou Marché, on voit les débris du fameux Temple de Jupiter Olympien qui avoit un demi-mille de circonference. Les colonnes sont grandes et belles ; elles sont cannelées et d'ordre Corinthien. C'est près de ce Temple qu'étoient le tombeau de Déucalion, et ce trou par où s'écoulèrent les eaux du Déluge ; on y jettoit tous les ans un gateau consacré, en mémoire de ce terrible événement.

Un peu plus loin on trouve le frontispice d'un Temple, dédié à Rome et à Auguste, avec des colonnes Doriques cannelées, &c. &c. Je ne finirois jamais si je voulois vous parler de tout ce qu'il y a de remarquable ici ; Car outre ces principaux monumens on voit les restes de plusieurs Temples, et partout on rencontre des colonnes, des chapiteaux, des cippes, des inscriptions, et des bas-reliefs que les Grecs ordinairement placent au-dessus de leurs portes. Mr. le Roi vous en parlera au long, et d'une manière satisfaisante. Nous l'avons toujours avec nous, de même que Spon, et Pausanias qui nous paroit plus interessant qu'eux ; car, en nous transportant dans l'Antiquité, il nous met en état d'en reconnoître les monumens par la position de leurs restes, tandis que les autres n'ont fait que nous priver du plaisir de deviner.

Les

Les Ports d'Athènes ne sont plus ce qu'ils étoient autrefois. *Phalère* qui a presque trois milles de tour, n'a pas de bons fonds; et les Vaisseaux sont obligés de se tenir un peu au large. *Munichia* est maintenant abandonné pour n'avoir pas de fond. Il est à un mille et demi du port Phalère, et à deux milles du *Pirée*: mais par terre la distance est moindre. On voit près de ces ports des ruines, qu'on ne peut bien débrouiller. L'entrée du Pirée est tellement étroite, que deux frégates n'y pourroient pas passer de front. Au reste il a bons fonds, et il est à l'abri de tous les vents. Il pouvoit contenir, selon Strabon, 400 Vaisseaux; et, selon Pline, 1000: nombre dont ces Ecrivains auroient bien rabattu, s'ils eussent vu la grandeur de nos batimens. Nous cherchâmes la Ville du Pirée, ses beaux Portiques, le tombeau de Themistocle: nous ne trouvâmes rien. Ces longues murailles qui joignoient Athènes au Pirée et au Phalere ne laissent aucune trace de leur existence. Les terrés que traverse le chemin du Port, qu'on appelloit autrefois *la rue du Pirée*, au lieu des superbes bâtimens qui les embellissoient, n'offrent aujourd'hui au regard du voyageur que des oliviers, des vignes, et des bleds.

La chaleur est si grande et m'a tellement fatigué, que je ne pourrai pas accompagner Mr. F— à Eléusis. Malgré tout cela, je me plais infiniment à Athènes; et le seul inconvénient que je trouve à ce climat toujours pur et serein, c'est d'inspirer le regret d'en sortir.

LETTRE XIX.

D'Athènes.

CETTE Ville avoit autrefois 22 milles Romains de circonférence, et treize portes. Il est probable que l'Arc dit d'Adrien étoit la porte par où l'on entroit dans cette partie de la ville que cet Empereur rebatit. On y lit sur le portail : *C'est ici la Ville d'Adrien, et non pas celle de Thésée*; Et du côté de la Ville : *C'est ici Athènes, qui étoit la Ville de Thésée*. La situation locale jointe à la magnificence des édifices, presque tous bâtis de marbre, en devoient rendre le coup d'œil singulièrement intéressant, du coté surtout de la mer et de l'entrée du Pirée. Dans un pays plat que l'Iliissus et l'Eridan fécondoient, il s'élève entre deux éminences, le *Musée* et le *Mont Anchesme*, un rocher, sur le sommet duquel Cécrops avoit fondé la ville *Cécropia* qu'on changea en Citadelle dans les tems heureux d'Athènes. Les plus beaux monumens de l'Art embellissoient l'Acropolis, parmi lesquels brilloit le *Temple de Minerve*, qui s'élavançant superbement au-dessus des autres étoit vu, comme à présent, de tous les chemins qui menoient à la ville. Et l'on ne voyoit de tout coté que Temples, Theatres, Gymnases, Portiques, &c. qui contenoient

un nombre innombrable de statues; car même du temps de Pline il en restoit trois mille.

Les Monts Parnès et Pentelicus fameux l'un pour ses sangliers et ses ours, et l'autre pour ses Carrières d'où l'on tira le marbre pour les Temples d'Athènes, sont situés à plus de deux lieues de la Ville, le premier au Nord, et l'autre à l'Est. Le mont Hymette, qui en est à une petite lieue au Sud-Est, renfermoit autrefois des mines d'argent. Son miel étoit fort renommé; et un ancien Géographe observe que le meilleur se trouvoit près de ces mines. Nous en avons achété: il a la couleur de l'or; On dit qu'il se garde long-tems sans altérer, et qu'il est fort recherché à Constantinople. Ce Mont étoit aussi fameux pour ses Carrières de marbre statuaire, son *silphium* et son thym.

Cecropia nous a fait naître naturellement l'envie de savoir pourquoi les Anciens batiffoient les villes sur les endroits les plus élevés. Il me semble que Platon et Thucydide ont touché cette question là. Au reste il est probable que le souvenir récent de quelque déluge a donné lieu à cet usage; Et que lors que le tems effaça l'idée et les craintes des révolutions arrivées dans le globe, et que la population augmenta, les hommes descendirent dans la plaine. Néanmoins il peut se faire qu'ils ayent choisi les lieux élevés pour mieux se défendre des ennemis en cas d'assaut, comme il arrive parmi les Sauvages. C'est peut-être aussi en vertu du premier

finier motif qu'on batit d'abord les Temples sur les plus hautes Montagnes ; Quoique d'ailleurs, selon la remarque d'un Ancien, ils ont bien pu le faire dans le dessein de se rapprocher des Dieux, afin que leurs prières fussent mieux entendues.

La population d'Athènes a subi de grands changemens. Lors que l'Egyptien Cécrops passa dans l'Attique (ce qui arriva dix siècles avant l'Ere vulgaire) et qu'il fonda Cecropia, les habitans n'étoient qu'au nombre de 20,000. Le besoin d'augmenter les forces de cette ville naissante, aussi bien que de pourvoir à sa sûreté, fit que l'on accorda le droit de Bourgeoisie à tous ceux qui alloient s'y établir. Dans la suite cette nécessité n'existant plus, on cessa d'accorder ce droit : de sorte que sous Pericles les habitans Citoyens étoient moins nombreux que sous Cécrops ; Dans le gouvernement de Demetrius de Phalère, il y en avoit mille de plus. Il y avoit pourtant 10000 Etrangers, et 400,000 Esclaves. Ceux-ci cultivoient les terres, amusoient le peuple, étoient employés aux services les plus vils, &c. Athènes ne contient aujourd'hui que 12000 habitans y compris les Turcs, dont le nombre est très-petit. Ce sont les Grecs qui cultivent les terres, qui travaillent, qui payent le tribut aux Turcs, qui amusent ces Turcs, et qui en sont maltraités.

Les revolutions arrivées dans le gouvernement de ce Peuple ne sont importantes que, parce qu'elles

Elles nous montrent l'influence que chacune d'elles a eue sur le caractère des Athéniens, aussi-bien que l'heureuse époque où ils ont été grands dans tous les genres. Vous qui lisez l'Histoire, vous n'ignorez pas qu'Athènes fut d'abord gouvernée par des Rois, puis par le Peuple, ensuite par les 400, puis par les 30 Tyrans, ensuite par le Peuple encore, et qu'enfin elle tomba au pouvoir des Romains ; Et vous n'ignorez pas non plus que ce Peuple ne devint l'étonnement de l'Univers que lorsqu'il vécut sous un gouvernement républicain. Des gens qui aiment à déclamer ont calomnié Periclès : D'autres qui ne savent que répéter ont avancé à leur tour les mêmes calomnies. Periclès, disent-ils, n'a encouragé les Beaux-Arts que pour ruiner la République. Mais les Athéniens avoient déjà du goût pour le Beau ; et Periclès n'a fait en cela que favoriser tout-à-la fois le goût des autres, et suivre le sien propre. Quel crime trouve-t-on à cela ? Ce sont des choses qui se forment et se développent d'elles-mêmes, tel que le diamant dans les entrailles de la terre. D'ailleurs, si l'encouragement des Beaux-Arts a rien de commun avec la ruine d'un pays, je le laisse à décider à ceux qui en savent plus que moi. Outre cela, ils ont peint les Athéniens comme des gens corrompus, parce qu'ils étoient fort adonnés au luxe, et qu'ils avoient un grand nombre de Fêtes, et de Courtisanes. Mais c'est précisément à ces Courtisanes que les Grecs devoient les chefs-d'œuvre de leurs Peintres et Sculpteurs ; et les Philosophes et les Beaux-Esprits la douceur de leurs

leurs mœurs et l'aisance de leurs manières. On sait bien qu'Aspasie façonna Socrate, et que Périclès en fit sa maîtresse séduit par son grand esprit. Le divin Platon aimait Archeanassa de Colophone, pour qui il fit même des vers. Et le Tragique Sophocle, tout Tragique qu'il étoit, devint amoureux, à sa vieillesse, de la Courtisane Théoride. Leontium conversoit publiquement avec Epicure dans ses jardins. Laïs étoit tout-à-la fois l'amie du Philosophe Aristippe, de l'Orateur Démosthène, et du Cynique Diogène. Elle étoit si bien proportionnée que les Peintres la prenoient pour modèle, quand ils vouloient peindre une belle gorge. C'est Phrénès qui fournit à Apelle le modèle de Venus sortant des eaux, lorsque pendant les *Céréales* et les *Neptunales* elle se rendoit à la mer, où devant tous les Grecs elle dénouoit ses cheveux d'or et sa robe de pourpre. Praxitèles ne fit la celebre Venus de Gnide que dans le tems de ses liaisons avec cette Courtisane. Il avoit une telle estime pour elle, qu'il lui donna le choix d'un superbe Cupidon (dont l'inscription étoit une curieuse déclaration de l'attachement du Sculpteur pour cette femme) ou d'un Satyre : Elle choisit le premier, et le transporta à Thespis sa Patrie. Deux circonstances regardant Phrénès font voir, que l'infamie n'étoit pas attachée à ce métier auquel le fort condamne une malheureuse partie du beau sexe ; et que ces femmes accumuloient des richesses immenses et presqu'ineroyables. L'une est, que dans Delphes on avoit élevé

Élevé à Phrites une statue d'or, faite par Praxitèle, sur une colonne de marbre Penthélique. Elle étoit placée entre Archidamus Roi de Sparte et Philippe d'Aminte, avec l'inscription : *Phrinès de Thespis.* Ce qui fit dire au Philosophe Cynique Cratès : *Voilà le fruit de l'intempérance des Grecs.* L'autre circonstance est, que Phrinès auroit voulu refaire les murs de Thébes, pourvû qu'on y eût mis cette inscription : *Phrinès a rebâti ces murs qu'Alexandre auroit détruits.* Au reste on regardoit si favorablement ces femmes, qu'on en écrivoit la vie et les bons-mots : car l'esprit fesoit partie de leur profession. Aristophane de Byzance en auroit compté plus de 130 dans Athènes ; Apollodore et Gorgias en avoient porté le nombre plus loin ; Et Athénée y ajoute celles qu'ils ont omises, avec quelques-unes de leurs reparties. C'est peut-être à cause de leur beauté qu'on usoit d'indulgence envers elles ; car les Grecs fesoient un tel cas de la beauté, que l'anecdote suivante vient assez à propos pour ne pas l'omettre. On auroit proposé en mariage à Archidamus Roi de Sparte deux femmes, dont l'une étoit belle mais pauvre, l'autre laide mais riche. Comme l'amour de l'argent est aussi ancien que le monde, Archidamus s'avisa de fixer son choix sur la laide. Cette conduite fut blâmée par les Ephores, qui condamnerent le Roi à une amende, *parce qu'il avoit mieux aimé leur donner des Roitelets que des Rois.*

Quant au luxe qu'on reproche aux Athéniens, comme la cause de leur corruption et de leur ruine,

je ne saurois qu'en dire. Ce qui est certain c'est que ces reproches sont très-anciens ; car il y a eu toujours des gens de mauvaise humeur qui se dégoutoient de tout, parce qu'ils ne pouvoient plus jouir de rien. Un Ancien y répond de la sorte dans Athénée : *Il n'appartient qu'aux hommes libres de s'adonner à la volupté et aux délices, car par ces moyens-là l'esprit se delasse et s'étend. Ce n'est qu'aux misérables et aux esclaves à travailler : leur ame par-là se retrécit davantage.* Le luxe étoit grand dans Athènes ; et ceux qui s'y abandonnoient étoient les mêmes qui avoient vaincu à la bataille de Marathone, et qui avoient défait les armées innombrables de l'Asie.

Mais comme on ne parle jamais de la corruption de l'Athénien sans réhausser le caractère du Spartiate, qu'on lui oppose toujours, il n'est pas hors de propos d'examiner lequel des deux Peuples l'emportoit sur l'autre par ses bonnes qualités. Le Spartiate méprisoit les richesses, étoit tempérant et frugal par habitude, aimoit la gloire et la patrie, obéissoit aux loix, avoit un courâge héroïque ; Mais il fesoit périr les enfans malfaits ou délicats, persuadé qu'ils ne pouvoient pas devenir de bons soldats : comme s'ils n'avoient pu être utiles par leurs conseils ou autrement ; il en usoit barbarement envers ses esclaves ; il ne connoissoit ni la pudeur ni la tendresse filiale, &c. L'Athénien ne se refusoit aucun plaisir ; il apportoit la même attention

tention à un Festin ou à la Comédie qu'aux Mystères et à l'Assemblée; il étoit doux, humain, hospitalier, généreux, spirituel, industrieux, aimable, et courageux: car-enfin, pour ne rappeller qu'une occasion, ce fut ce Peuple qui délivra toute la Grèce de l'esclavage de Xerxès. Il avoit ses vices, car dans ce monde il faut que le bien s'allie partout avec le mal; mais je trouve ses vices toujours préférables non seulement à ceux des Spartiates, mais même à leur vertu, qui en d'autres termes n'étoit que brutalité. Si-vous avez des doutes là-dessus, vous n'avez qu'à consulter Thucydide où l'on fait un portrait très-avantageux des Athéniens, qui est d'autant moins partial qu'il est tracé par un rival, par un Lacédémonien.

LETTRE XX.

D'Astères.

CE qui m'a toujours frappe en lisant l'histoire, c'est la facilité avec laquelle l'opinion sur l'origine de l'homme a gagné tant de crédit parmi les Anciens et le Vulgaire surtout. Ils croyoient généralement que les hommes, aussi-bien que les plantes, avoient été produits par une étrange force prolifique du fertile uterus d'une mère commune, la Terre, dont ils s'appelloient les Enfans. Cependant, comme tout est sujet au changement, cette opinion fit place ensuite à d'autres aussi bien démontrées, car on les a crues également. Les Athéniens, fous de la folie universelle, se disoient contemporains du Soleil, et sortis du sein de la terre qu'ils habittoient. C'est pourquoi ils portoient dans les premiers tems, selon Thucydide, des sauterelles d'or sur leurs cheveux, dans la croyance que la terre engendroit ces animaux.

La Religion des Athéniens et des Grecs en général étoit aussi quelque chose de singulier. Ce Peuple ingénieux, dont l'imagination ne pouvoit se renfermer dans les bornes de la nature, avoit tout divinisé, et multiplié par-là les brillans fantômes de la Mythologie. Sans cet heureux égarement

ment de l'esprit humain, les Grecs auroient peut-être négligé les Beaux-Arts, et nous en aurions souffert; car si nous avons atteint à quelque perfection dans ce genre, c'est sans doute aux Grecs que nous en sommes redevables. Mais ce que je trouve encore d'excellent dans le Polytheïsme et qui devroit nous le faire envisager avec plus d'indulgence c'est, qu'en même tems qu'il flattoit l'imagination, sans effrayer le cœur, il inspireoit une extrême tolérance. Les Athéniens avoient du tems d'Hésiode plus de trente mille Dieux; ils n'en étoient pourtant pas plus satisfaits; puisque non contens d'avoir placé au nombre de leurs Dieux tous les Dieux de toutes les Nations, ils élevèrent même un Temple aux Dieux Inconnus qu'on voyoit près du port Phalère. S. Paul vouloit établir dans Athènes la Religion Chrétienne; on l'y auroit tolérée, pourvu qu'elle eût été auparavant admise et approuvée par l'Aréopage. C'est pourquoi il fut cité devant le Conseil, pour y exposer sa doctrine. Quoiqu'il n'en vint pas tout-à-fait à bout il fit des Proselytés, malgré les froides plai-santeries des Philosophes. Je ne fais pas cependant pourquoi il débûta de la sorte: *Atbéniens, vous avez élevé un Temple au Dieu Inconnu: C'est ce Dieu que je viens vous annoncer.* Le Temple étoit dédié aux Dieux: ce qui fait perdre le charme de sa figure.

La vraie Religion n'a pu étouffer dans les Grecs modernes ce gout dominant pour la Superstition, qui

qui distinguoit si fort leurs Ancêtres. Il est vrai que, comme tout a dégénéré chez eux, ils n'ont rien à opposer aux Saturnales, aux Céréales, et à toutes les autres fêtes où l'esprit ne jouissoit pas moins que le cœur. Cependant, à la tolérance près, ils ont assez de choses et de pratiques superstitieuses qui ressemblent aux anciennes. Mais ce qui est proprement à eux c'est, qu' ils ont plusieurs Carèmes ; qu' ils se confessent souvent et donnent des parâs pour l'absolution ; et qu' ils damnent tous ceux qui ne sont pas de leur Religion, les Latins surtout et le Pape qu' ils excommunient solennellement une fois par an. Aux Temples de Thésée et de Minerve ils ont fait succéder ceux de S. George, et de Panagia, qu' ils respectent fort et ne grondent pas moins, lorsqu' elle ne leur accorde pas ce qu' ils lui avoient demandé. C'est pendant leurs fêtes que l'on voit revivre parmi eux les Bacchanales ; car alors les prières, les chants, les danses, et les festins sont toute leur occupation ; C'est pourquoi ils payent le Turc pour se réjouir sans gêne ; ce tribut leur pesant peut-être beaucoup plus que la perte de leur liberté.

Ils croient aux Revenans, et les Prêtres qui n'y croient pas, les laissent dans cette croyance qui n'est pas nuisible à leurs intérêts. Ce qu' ils pratiquent à la mort de quelqu' un est trop curieux et singulier pour l'omettre. Ils lavent le corps avant de l'ensevelir. Si c'est une jeune fille, on la pare de couronnes de fleurs, et on l'habille de ses plus beaux

beaux habits. On loue des pleureuses, pour réciter les louanges du mort. Quant aux parentes, elles ne cessent de pleurer : elles déchirent leurs vêtemens, s'arrachent les cheveux, et vont jusqu'à se refuser la nourriture et le sommeil pour quelques jours. La cérémonie finit par un repas, que le plus proche parent est obligé de donner. Cet usage est ancien, comme vous le verrez par le passage suivant de Lucien, qui touche ce sujet avec un enjouement qui fait disparaître l'inutile tristesse.

“ On met une pièce d'argent en la bouche de ceux
 “ qui meurent, pour payer le batelier : sans con-
 “ fidérer si c'est une monnoye qui ait cours dans
 “ le pays ; joint qu'on feroit mieux, à mon avis,
 “ de ne rien donner afin qu'on fût contraint de les
 “ renvoyer ici. Après cette cérémonie on lavé le
 “ corps du défunt, comme s'il n'y avoit point
 “ d'eau là bas, ou qu'il dût assister à quelque festin en arrivant ; Car outre cela on le parfume,
 “ on le couronne de fleurs, on l'habille de ses plus
 “ beaux habits : soit qu'on ait peur qu'il meure de
 “ froid en chemin, ou qu'en ne le traite pas felon
 “ sa condition. Tout cela est accompagné de
 “ plaintes et de regrets, de larmes et de sanglots,
 “ pour répondre à un maître de cérémonie qui pres-
 “ fide à l'action, et qui rapporte d'un ton lugubre
 “ les anciennes calamités, pour faire pleurer si l'on
 “ n'en avoit point d'envie. Les uns donc s'arrachent les cheveux, les autres se frappent l'estomac ou s'égratignent le visage. Il y en a qui déchirent leurs habits, et qui mettent de la pouf-
 “ fière

" sièrè sur leurs têtes, ou qui se couchent par terre
 " et se heurtent contre les murailles ; si bien que
 " le mort est le plus heureux de toute la bande ;
 " Car tandis que ses amis et ses parens se tourmen-
 " tent, il est placé en quelque lieu éminent, lavé,
 " nettoyé, parfumé, et couronné, comme s'il
 " vouloit aller en compagnie. Ensuite son pere
 " ou sa mere, s'il en a, sortent de la troupe et le
 " viennent embrasser, avec des lamentations si ri-
 " dicules que cela seroit capable de le faire crever
 " de rire, s'il avoit quelque sentiment." Vous
 lirez le reste au chapitre du Deuil.

A notre retour au vaisseau nous rencontrâmes à
 moitié chemin un respectable Vieillard, qui fumoit
 et respiroit le frais sous un arbre. Nous crumes
 que c'étoit le Berger d'un troupeau voisin : point
 du tout : c'étoit le frère de l'Aga, et de plus il
 étoit Chef d'un petit Village près duquel nous ve-
 nions de passer. La chaleur et l'appétit nous ob-
 ligèrent de faire halte. Malgré que nous avions
 nos provissons, le Consul nous fit regaler d'un seau
 de lait. Le repas fut excellent ; le Vieillard ne
 voulut pas en être, et il refusa même du vin que
 nous lui offrimes, quoiqu' on nous eût dit qu'il n'
 étoit pas ennemi de cette liqueur. L'espèce de
 selle et d'étriers en usage dans ce pays est telle-
 ment incommode et m'avoit fatigué au point, qu'
 à mon arrivée à Porto-Rafti je me trouvai dans
 l'impossibilité d'accompagner quelques-uns de nos
 Messieurs à Marathone.

LETTRE XXI.

De Symrne, Août 1788.

IL n'y a plus de peste ici, car la S. Jean est passée : Comme c'est le tems des grandes chaleurs, cette espèce de fievre putride perd alors toute sa force et se dissipe. Les Grecs ont oublié que cette contagion exerçoit ses plus cruels ravages sur eux, il n'y a pour ainsi dire qu'un moment : qu'elle a arraché de leurs bras leurs tendres amis et leurs parens ; et que leur vie n'étoit partagée qu'entre le désespoir causé par ces pertes et la crainte continue de subir le même sort. Ils sont gais, ils chantent, ils dansent, ils jouent : ils ne pensent qu'à jouir de la vie, et ils font bien. L'air retentit le soir des sons de leur voix qu'ils marient à des instrumens, de sorte qu'on croiroit qu'ils passent leurs jours au milieu des fêtes et des réjouissances.

Cette ville est située à l'extrémité du golphe, au pied d'une colline. La plus grande partie est bâtie sur la montagne, comme du tems de Strabon, et l'autre dans la plaine sur les bords de la mer. Selon ce Géographe, c'étoit autrefois la plus belle ville de l'Asie Mineure ; elle l'est encore aujourd'hui. Les maisons sont, comme dans toute la Turquie,

N

en bois

en bois peint de différentes couleurs, et n'ont ordinairement qu'un étage. Celles des Francs situées tout le long du port sont assez jolies. Elles ont des *Kiosk* ou Belveder délicieux où ils s'assemblent tous les jours au coucher du soleil pour respirer le frais. Ils y passent des momens voluptueux : Quant à moi, je m'y extasie. Abandonné à une douce reverie, les objets présens et passés se réunissent à l'envi pour enchanter mon imagination. Ces maisons ainsi construites ; ces pavillons de toutes les Nations ; l'habillement de ces Demoiselles, leur démarche, leur voix, leur figure, leur langue même que je suis fâché d'ignorer ; ce climat si pur et si serein ; ces lointains qui unissent la terre et les cieux ; mais plus encore le *Meles*, ce petit ruisseau au bout de la rue des Francs sur les bords duquel naquit le Prince des Poëtes, ce Peintre de la Nature qui nous ravit encore par ses tableaux immortels : Tout cela a pour moi des charmes inexprimables.

Les Arméniens et les Juifs occupent le quartier du milieu ; et les Turcs, dont les maisons sont ombragées de tems en tems par de hauts cyprès, habitent la partie supérieure de la ville. Le vieux Chateau qui la domine, ouvrage des Génois, a sur la porte une inscription grecque qu'on ne peut pas lire. On y voit enclavée dans la muraille une tête colossale mutilée, qu'on croit celle de l'Amazone Smyrne : c'est de quoi je ne réponds pas.

A peu

A peu de distance du Pays il y a des restes d'anciens murs, qu' on appelle *le Bain de Diane.*

Les *Bésesteins* sont de vastes Edifices quarrés bâtis en pierres de taille, et qui ont pour plancher des voutes de briques. On les a construits pour préserver les marchandises du feu, ou du pillage en cas de révolte. Ils renferment une grande quantité de Magasins et de Boutiques, où l'on trouve des étoffes d'or et d'argent, de mouffeline, de soye, de coton, de poil de chevre; des tapis, des fourrures, et même des pierreries. Chaque *Besestein* contient des marchandises d'un même genre; On en ferme les portes avant le coucher du Soleil; et on ne les ouvre jamais pendant le Bayram. Ces bâtimens méritent d'être vus aussi-bien que les *Bazars* ou Marchés, moins à cause de la variété infinie des marchandises que de la grande diversité de monde qu' on y rencontre. Le Juif, le Turc, le Grec, l'Arménien, le Catholique, le Protestant s'y rendent, pour se tromper à la vérité les uns les autres, mais avec une tolérance d'autant plus surprenante que leurs Religions ne sont pas faites pour l'inspirer.

Les rues sont très-sales et très étroites. Il y en a où l'on peut de la fenêtre d'une maison passer aisément dans la maison opposée. Celle des Francs est assez large; Mais il y en a une dans le quartier Turc qui est beaucoup plus large. On évalue le nombre

nombre des habitans à cent trente mille. Il y a vingt-six mille Grecs, sept à huit mille Arméniens, dix mille Juifs, quatre ou cinq mille Francs ; les Turcs complètent le reste. Les premiers sont tous *Rayas* ou tributaires du Grand Seigneur, et ils dépendent de son tribunal. Les Francs, comme dans toute la Turquie, ne reconnoissent que leurs Consuls. Le Pays est gouverné par un Cadi, qui a sous ses ordres le Mouffelin ou Lieutenant de Police et le Chef des Janissaries. Le Cadi est un Juge qui décide tous les points de Droit et de Religion ; mais quand ces points sont douteux on en appelle au Muphty. On donne ces charges-là à l'argent ou à la faveur, et rarement au mérite ; c'est pourquoi il arrive souvent que le Cadi et le Mouffelin au lieu de gouverner le pays qui leur a été confié ne pensent qu'à le ruiner. Voici ce qu'on lit à ce propos dans la Bibliothèque Orientale d'Herbelot : " Un Docteur ayant été fait Cadi " d'une ville y alla prendre possession de sa charge, " et logea d'abord chez celui qui devoit être son " Lieutenant, le Mouffelin. Cet homme lui fit " tout le bon accueil qu'il put pendant qu'il fut " son hôte, et le traita comme un subalterne fait " celui duquel il dépend : Mais comme il ne sa- " voit pas encore son nom, il le lui demanda fort " civilement. Le Cadi lui répondit : J'ai passé " pour un homme terrible dans les lieux où j'ai " déjà fait la charge de Cadi ; c'est pourquoi on " me connoit sous le nom d'*Azrael* Cadi. (*Azrael* " est

" est le nom de l'Ange de la mort, lequel selon
 " la tradition des Orientaux sépare les ames d'avec
 " les corps.) Le Lieutenant entendant ce nom si
 " terrible lui dit : Et moi on m' appelle ici
 " *Scheitân*, le Diable; et c'est une merveille com-
 " ment nos deux noms s'accordent si bien : Nous
 " sommes ici dans une ville dont le peuple est fort
 " méchant, car il n'a aucune crainte de Dieu :
 " Nous travaillerons donc tous deux de concert,
 " vous à leur arracher l'ame du corps (c'est-à-dire,
 " les piller par avarice), et moi à leur faire renier
 " leur foi et les desespérer (les tourmenter par des
 " vexations extraordinaires) ; autrement nous n'en
 " viendrions jamais à bout." Au reste la Judica-
 ture Turque est sujette aux mêmes inconveniens
 que la nôtre; tant les hommes sont les mêmes
 partout. Je vous en citerai un exemple, tiré du
 même Auteur. " Khedher Bey surnommé Fadhel
 " al Roum étant en conversation avec ses amis,
 " comme on s'entretenoit des difficultés qui se
 " rencontroient dans l'exercice de la Judicature,
 " un de la compagnie dit : A mon avis, la plus
 " grande difficulté qui s'y rencontre, c'est quand
 " une des deux parties est riche et que l'autre est
 " pauvre. Khedher Bey répondit : Je n'en trouve
 " point alors; car il est clair que le riche gagnera
 " sa cause et que le pauvre la perdra: mais la
 " grande difficulté est quand les deux parties sont
 " également riches et puissantes. Si vous avez,
 " étant pauvre, un procès avec un homme riche
 " et

“ et puissant, gardez-vous bien d'aller trouver le
 “ Cadi, car il ne manquera jamais de vous con-
 “ damner. Mon conseil est que vous vous défi-
 “ stiez entièrement de votre poursuite, ou que vous
 “ vous jettiez aux pieds de votre partie, car vous
 “ obtiendrez plus de justice d'elle que du Cadi.”

Les Mosquées et les Synagogues sont en grand nombre. Les Grecs ont plusieurs Eglises; les Arméniens n'en ont qu'une; et les Latins ont deux Couvens, un de Capucins, l'autre de Recollets. Il y a un Eveque Grec, un Arménien, et un Latin. Les Anglois n'y ont ni Evêché ni Archévêché; mais ils y ont un Hôpital pour les Marins. La rue des Francs est remplie de boutiques; Les Cafés sont à l'Européenne, et l'on y trouve tout ce qu'on peut désirer. L'agrément qu'il y a c'est qu'on y entend parler l'Italien, le François, l'Hollandois, l'Allemand, l'Anglois, l'Illirique &c; et qu'on y rencontre toujours des gens de toutes ces Nations. Mais ce qui est singulier c'est de voir dans le même lieu des Recollets, des Capucins, des Caloyers, des Papas et des Santons Turcs, qui par la variété de leur accoutrement, de leurs opinions et de leur caractère présentent aux yeux et à l'esprit un contraste aussi frappant que bizarre. Ce n'est qu'ici que l'on peut jouir d'un pareil spectacle.

Symrne est l'entrepôt du commerce de l'Asie Mineure. Le négoce des Anglois, des Hollandois,

et

et des François y est très-florissant. Ceux là y envoient beaucoup de draps; et les François outre cela y portent de la cochenille, de l'indigo, des vins, des liqueurs, des confitures, du poivre, de la cannelle, du girofle, des foyes, des satins, de quincailleries &c. L'Italie envoie des soieries; Venise des faies, du papier et des verreries. Smyrne donne en retour à toutes ces Nations les toisons des chevres d'Angora, dont quelques-unes ont jusqu'à onze pouces de longueur; des étoffes de cette laine, des soies de Perse, des éponges, des tapis, de l'opium, de l'aloès, de l'encens, des cuirs de vache, du coton, filé ou brut, des raisins, des figues, &c. Raguse et Venise y ont des Consuls, aussi bien que les François, les Anglois et les Hollandois, car ils y ont tous un commerce. Naples n'y a pas de commerce, mais il y a un Consul aussi.

Le golphe est rempli de bas fonds du côté de l'Iolie et de l'Eolie, surtout vers la partie dominée par le Chateau qui est à plus de deux lieues de la Ville, et qui n'est guères en état d'en défendre le passage aux vaisseaux que ces bas-fonds obligent de s'en rapprocher. C'est devant ce Chateau que mouillent les vaisseaux de guerre Vénitiens, car depuis la dernière guerre de la République avec les Turcs ils ne peuvent plus entrer dans la baie. La baye est grande. Il y a à présent environ deux cents bâtimens, qui les jours de fête ne manquent jamais de déployer leurs pavillons. Quelquefois même

même ils font retentir tout le pays du bruit de leur artillerie. Cette baie abonde de poisssons ; et on y voit une grande quantité d'oiseaux, surtout de Pélicans.

Tous les jours à midi il souffle du golphe un vent, qu'on appelle *Imbatto*. La mer s'agit alors par degrés, jusqu'à produire de grosses vagues. Les habitans du pays prétendent que ce vent rafraîchit l'air et le rend plus sain.

Pline parle d'une terre ou craye ressemblante à de la ceruse qu'on trouva ici dans le champ d'un Théodore, dont elle prit le nom ; Il dit qu'on s'en servoit pour peindre les vaisseaux.

LETTRE XXII.

De Smyrne, Septembre, 1788.

IL y a ici des Recrues qui vont partir pour Constantinople, aussitôt qu'il y en aura un nombre suffisant. Les Francs, les Juifs, les Arméniens, les Grecs, les Turcs même n'ouvrent plus leurs boutiques. Ils y entroient, voloient, demandoient, exigoient par force de l'argent ; et il falloit leur tout accorder, sans quoi on courroit plusieurs dangers, même celui de la vie. Comme en tems de guerre on n'exécute personne ici, cette sorte de gens peuvent tout oser impunément. Cependant quoique les boutiques soyent fermées, ils ne laissent pas de jouer des tours. Un d'eux s'appercevant qu'un Arménien avoit une jolie montre d'or, l'approche ; lui demande quelle heure il est ; et lui arrache la montre, en promettant de la lui rendre moyennant trente pia斯特s dont il avoit, disoit-il, grand besoin. Le bon homme tira sa bourse, lui compta l'argent, et la Recrue se sauva avec l'argent et la montre ; ce qui pensa faire mourir l'Arménien.

Un Marchand Italien qui autrefois a maltraité un Turc, n'ose plus paroître depuis que celui-ci
O s'est

s'est enrôlé. Le Turc lui avoit promis d'en tirer vengeance ; il lui tient sa parole ; il dit que son tour est venu, et qu'il veut le tuer. Le Marchand tremble ; il s'est caché ; il lui a fait offrir de l'argent ; mais le Musulman n'entend pas raison. Il veut, dit-il, pour tenir en respect les autres Infidèles, en tuer un qui a osé offenser un vrai-Croyant : Et il connoit mal ses intérêts, car dans peu il sera forcé de partir ; et alors point de vengeance, point d'argent.

Les environs de cette ville sont charmants. Les Villages, les maisons de Campagne des Francs, des Grecs, et des Turcs ; les vignes, les cyprès, et les jardins en font un séjour délicieux. Ce sont les Grecs qui cultivent les jardins : ce qui ne leur coûte pas beaucoup de peine, car ils n'ont qu'à remuer la terre, et elle produit tout ce qu'ils veulent. On y trouve d'excellents raisins et de bonnes figues, le seul fruit qu'on puisse manger dans sa maturité ; car il n'en est pas de même des pêches, des abricots, et des poires de la meilleure qualité. En voici la raison : Lorsque le Turc entre dans les jardins, il prend les meilleurs fruits sans les payer, ou bien il ne les paye qu'au dessous de leur valeur. Les Grecs tant pour éviter cet inconvénient, que les coups de bâton qu'ils s'attireroient en cas de refus, les cueillent et les vendent avant qu'ils soient faits. Il est dur pour ces gens d'avoir à faire avec les Turcs.

Hier

Hier dans l'après-dînée il y eut un tremblement de terre. Le ciel s'obscurcit tout-à-coup, et il plut à verse pendant plus de deux heures. Un instant après l'orage se calma, et cessa de troubler l'esprit des Grecs, que ces événements font toujours trembler et recourir à *Panagia*,

LETTRE XXIII.

De Smyrne.

LES Turcs ont célébré il y a quelques jours la fête du *Kutcbuk* ou Petit *Bayram*, qui arrive huit semaines après celle du *Euiuk* ou Grand *Bayram*; les deux seules grandes fêtes qu'ils ayent pendant toute l'année. Ils ont sacrifié beaucoup de moutons, dont la plupart avoient les cornes dorées; usage très-ancien dans l'Orient.

J'ai vu ici pour la première fois des chameaux. Cet animal, dont la figure contrarie nos idées de proportion, est cependant très utile à l'homme. Vous n'ignorez pas qu'il porte des fardeaux considérables; qu'on le charge à genoux, qu'il se lève aussitôt qu'il se sent suffisamment chargé; et qu'il résiste long temps à la faim et à la soif, pouvant bien marcher deux jours de suite sans manger ni boire. Ce qui est pourtant encore plus singulier c'est qu'il fait trouver l'eau sous terre et la sent avant d'y parvenir. Un célèbre Historien de l'Antiquité semble attribuer la même qualité à d'autres animaux; car il dit que des anes sauvages trouvèrent par ce moyen de l'eau; et il ajoute que quelqu'un profita de cette découverte et s'en fit un mérité. On en a toujours imposé dans le monde.

Il est arrivé aujourd'hui un trait qui me confirme de plus en plus dans la mauvaise idée que je commence à avoir des Turcs. Un d'eux se promenoit avec des enfants sur le rivage, où des matelots Anglois remplissoient d'eau leurs barriques. Il vit que ces enfants jettoient de tems en tems des pierres contre ces gens-là ; et loin de leur défendre cet amusement, il les encourageoit : ce qui lui valut un coup de poing de la part d'un matelot qui le renversa par terre. Comme il y a toujours beaucoup de monde sur le quai, le matelot perdit bien-tôt de vue cet homme et s'en alla rejoindre ses camarades. Un des Gardes-Marine Anglois ignorant ce qui venoit de se passer, les suivoit d'un pas lent. Le Turc en colère court à lui le pistolet à la main ; car en tems de guerre tout le monde porte ici des armes, ce qui est défendu en tems de paix. Il est sur le point de faire feu ; un Marchand François établi dans le pays se faisit de lui et lui dit en turc : Pourquoi voulez-vous tuer cet homme ? Le Turc ne répond pas ; le Garde-Marine s'apperçoit alors du danger et s'échappe sans penser seulement à remercier le Marchand ; et celui-ci reste aux prises avec l'autre qui vouloit s'en dédommager sur lui. Le Turc voyant qu'il avoit à faire à un homme vigoureux et qu'il ne pouvoit se dégager de ses mains, se mit à crier : Accourez, Vrais-Croyans, accourez fidèles Serviteurs de Mahomet ; venez voir quelle insulte veut faire un Infidelle à un de vos Frères. Le peuple tombe sur le

le pauvre Franc ; et alloit exercer sur lui toute sa férocité religieuse, lorsqu' un Vieillard respectable et de quelque distinction perce la foule, en disant : Laisse canaille cet honnête Marchand, qui n'a commis d'autre crime que celui d'avoir empêché cet homme de tuer un innocent ; car j'ai été témoin du fait. On s'arrête ; le Seigneur pérore pour le Chrétien, et après avoir reproché à l'autre sa lâcheté, pousse l'honnêteté jusqu' à accompagner le Marchand chez-lui.

Je viens d'apprendre que ce Seigneur est un de ceux à qui ses grandes richesses font redouter le cordon. Il y en a plusieurs qui sont dans le même cas ; mais ils trouvent toujours des moyens pour écarter d'eux les fatales émissaires.

LETTRE XXIV.

De Smyrne.

LE Levant est le pays des Empiriques ; car tout étranger qui s'annonce pour médecin, est toujours bien reçu. Il a alors le droit de tuer impunément, et d'être récompensé avec beaucoup de libéralité. Il y avoit ici ou du moins il devoit y avoir beaucoup de ces charlatans autrefois ; car lorsque les Turcs voyent un Franc, ils le croient Médecin, ou Capitaine Marchand. A présent un Italien et un François l'emportent sur leurs rivaux ; à cause qu'ils ont tous deux l'air fier et beaucoup d'embonpoint, et qu'ils parlent autant que peuvent parler des charlatans doués de ces qualités. Ces deux Messieurs qui dans leur pays favoient à peine écorcher quelque pauvre diable que la misère obligeoit à se faire raser d'eux, se donnent ici des airs d'importance ; et l'or coule par torrents dans leur poche. Ils ont raison : ainsi va le monde, ou dupe ou fripon. L'un ne vaut pas l'autre : et ils ont assez d'esprit pour le voir, et de méchanceté pour l'adopter et agir en conséquence. Les Grecs n'étudient rien ; ils font mieux ; ils chantent, ils prient, ils dansent : et cela désennuye. C'est pourquoi il y en a très peu qui étudient la Médecine, et il n'y a pas un habile Médecin.

Smyrne

Smyrne est un beau pays pour un étranger, que l'instruction ou le plaisir y amène ; la Ville et la Campagne lui offrant des sociétés brillantes dans lesquelles il trouve toute sorte d'amusements. Il y a tous les soirs des *avant-soupers* chez les Consuls et les Négocians, où l'on jouit des agréments de la société et des charmes de la danse et du chant. Les Dames à la qualité de bonnes mères joignent celle de fidèles épouses : Vous croiriez voir en elles les mêmes femmes qu'Homère a décrites. Leur principale occupation est la broderie, où elles excellent. La plupart des Demoiselles jouent du forte-piano, ou de la guitare, et plusieurs savent dessiner. Outre leur langue naturelle, elles parlent le François ; et quelques-unes même sont versées dans les langues Angloise et Italienne. Madame B—, qui a beaucoup voyagé, connaît fort bien l'Italien et l'Anglois. Il est difficile de juger si son esprit l'emporte sur sa sensibilité. Métaстase l'ayant connue à Vienne, trouvoit des charmes dans sa conversation et avoit pour elle beaucoup d'estime. Ce Poète lui a fait cadeau de ses ouvrages pour lesquels elle est si passionnée, qu'elle en a appris par cœur les meilleurs morceaux. Cependant ses talents ne lui ont point inspiré cette vanité et cet air de suffisance insupportable dans la plupart des femmes qui se mêlent de Littérature. Que vous dirai-je de ses Sœurs ? Elles ont de la beauté et de l'esprit, deux puissans talismans qui ne manquent jamais de produire le charme : Auffi ne peut-

on

on les fréquenter sans en devenir amoureux. Les Demoiselles W—— sont toutes aimables : Les Graces et la Modestie semblent se plaire parmi elles, plus que partout ailleurs. Une Demoiselle (Mademoiselle Am——) dont le nom exprime le sentiment qu'elle inspire a, sans être belle, un je ne sais quoi qui intéresse plus que la beauté même. Sa paleur, le tendre éclat de ses beaux yeux et l'air un peu mélancolique n'annoncent que trop sa sensibilité. Il faut ne l'avoir jamais vue, pour ne pas l'aimer. Et qui ne seroit pas épris de la vivacité de Mademoiselle B—— ?

L'habillement pittoresque des Grèques relève leur beauté. Cependant elles se ferment le sein d'une manière qui ne l'empêche pas de se déborder : Ce qui me rappelle ces deux vers de Dante :

Vedeanfi le lor poppe a dondoloni,
Uscir del sen che parean ventri vani.

Elles ont en général beaucoup de gorge ; et je suis surpris que parmi les choses dont elles ont hérité de leurs Ancêtres elles ayent perdu le secret de l'empêcher de grossir. Dioscoride, l. 5, dit qu'on se servoit pour cela d'une pierre de l'île de Naxos, qu'on appliquoit sur le sein après l'avoir pulvérisée. Elles ont conservé le fard, la peinture des sourcils, la teinture, le collier, les bijoux, &c. et la ceinture brodée, la *zona*, qu'elles lient souvent avec une boucle étincelante de pierreries. Leurs robes d'hiver sont très-dispendieuses : elles sont d'un drap d'or doublé d'hermines ou d'autres fourrures.

aussi chères, et coutent quelquesfois jusqu'à 300 piaffres. C'est pousser le luxe bien loin ; mais il faut aussi convenir que la mode n'oblige pas à changer souvent. Au contraire on aime si peu à y toucher, que les femmes de Chio aiment mieux porter un lourd fardeau et paroître bossues que d'avoir un air leste et dégagé en changeant leur ancienne manière de s'habiller : tant cet attachement tient de la superstition. Quant à la coëffure, elle n'est pas uniforme. Les unes ont une partie de leurs cheveux tressée et pendante le long des joues, tandis que l'autre flotte negligemment sur les épaules ; Les autres se plaisent à les nouer et à les orner de fleurs, de pierreries, et de plumes de héron. Lors qu'elles sortent, elles se couvrent d'un voile blanc à frange d'or. Ordinairement elles sont suivies par leurs esclaves ou leurs servantes ; et les Turcs se font un devoir de respecter leur pudeur. Les jeunes filles, qui restent toujours à la maison occupées à broder ou à regarder les passans à travers les jaloufies, ne sortent que les jours de fête, et même de bonne heure afin qu'on ne les voye pas : et c'est ce que j'ai remarqué à Athènes. Ici cependant il y en a qui ne poussent pas la rigueur si loin.

Un coutume répandue dans tout le Levant et que quelques-uns trouvent fort-bonne et fort-commode, c'est celle des mariages limités. Les Turcs aussi bien que les Chrétiens par une promesse écrite et autorisée par le Cadi, s'obligent envers la femme qu'ils prennent de la garder pendant un tel temps, moyennant une telle somme d'argent stipulée entr'eux.

LETTRE XXV.

Des Dardanèles, le 25 Octobre, 1788.

NOTRE départ de Smyrne nous a couté des larmes. La crainte de ne plus revoir cette ville nous l'a rendu plus aimable ; et nous nous tournons encore vers elle. Adieu Cloris ; adieu Sylvie ; adieu peut-être pour toujours !

Nous revoyons Tenedos et Troye, avec cette émotion qu' excite l'éloquence du sombre silence qui y regne. Ce Cap *Janiffaire* sur la Phrygie est l'ancien promontoire *Sigeum*, Arsenal et Port des Achées. On y voit quelque chose de semblable à un tombeau. Ne seroit-ce pas celui d'Hector, ou bien celui de Patrocle et d'Antilocus ? C'est peut-être celui d'Achille ; et quelqu'un me dit justement qu'on l'a découvert dernièrement par les soins de Mr. de Ch——. Paffé ce Cap on apperçoit un gros Chateau sur une rivière ; et cette rivière est le Scamandre que les Anciens nommoient *Xantus*, qui prend sa source dans le Mont Ida et qui se réunissant dans une vallée avec le *Ximoïs* vient se décharger dans l'Hellespont : cette mer où se noya la malheureuse Helle lors qu'elle vouloit passer en Colchide avec son frère *Phryxus* pour y porter la

la toison d'or. Le Chersonese de Thrace nous présente aussi sur le Cap Grec ou *Promontorium Maisusia* un Village et un Chateau, que Mahomet IV. fit batir vis à vis de l'autre, pour défendre l'entrée du Détrroit de Gallipoli laquelle a une lieue et un tiers de large. Nous y entrons, et nous passons en dépit des coups de canon qu' on nous a tirés du Chateau d'Europe sur le seul soupçon que notre vaissieu pourroit bien être Ruffe: A mesure que nous avançons, le canal se retrécit; et quoi que nous soyons à 30 lieues du Mont Athos, nous n'avons pas encore perdu de vue son sommet couvert de neige— C'est là peut-être qu' étoit situé Dardane, qui a probablement donné le nom aux Dardanelles; car le Cap qui forme un cratère devoit être le *Promontorium Rheteum* où Ajax avoit son tombeau.— Nous nous approchons des deux Chateaux des Dardanelles et des Villages, et nous venons de mouiller dans la Troade à Abide, que les Turcs appellent *Aidos*.

Il est nuit; et un fanal que nous appercevons au haut d'une tour nous rappelle le signal d'Hero. Ce qui augmente l'illusion c'est le bruit de la mer, qui par ses murmures semble pleurer les amours et la mort de Leandre. Nous allons lire le Poëme de Musée sur ce sujet. Il est doux de s'entretenir sur les lieux, des Héros que les Poëtes ont chantés.

LETTRE XXVI.

Des Dardanelles, le 29 Octobre, 1788.

J'AI été diner avec un de mes amis chez le Consul d'Angleterre, qui est Juif. Dans ce Village il n'y a que des Turcs et des Juifs ; et c'est par l'en-tremise de ces derniers que les Francs font leurs affaires ici, et en général dans tout le Levant. Ils font ici les Consuls, ou du moins les Vice-Consuls et les Drogmans de toutes les Nations. Le Consul nous présenta à sa fille, qui est en même tems la femme de son neveu. Elle marchoit nu-pieds, et portoit un gros collier de sequins turcs qui lui descendoit sur la gorge. Sans beauté comme sans esprit ni graces, elle sourioit de tems en tems ; et ces souris nous donnerent lieu de croire qu' elle avoit une ame, ce dont nous doutames à son premier abord. Comme le coin du sofa est ici la place de distinction, on obligea mon ami à s'y asseoir, et il ne s'en trouva pas mieux à son aise. On nous servit du rosoli dans un très-petit verre ; et ensuite sur un escabeau, qui avoit un pied de hauteur, on plaça un grand plat de cuivre étamé. On nous donna des couverts et une serviette ; Quant aux Juifs, ils s'en passèrent comme à leur ordinaire : Et ce qui m'a paru singulier c'est qu' on avoit mis une

une nappe sous l'escabeau. Le diner fut frugal; il finit par le *Pilaü*, que le Consul et les enfants mangèrent avec des cuillers de bois dans le même plat comme ils avoient fait pendant tout le repas. Ces jeunes gens étoient assis sur l'estrade par respect pour leur père. La mère et la fille fesoient les honneurs de la maison et nous servoient même à table. Au dessert on servit un très-grand nombre de très-petites assiettes contenant des raisins secs sans pepin qu'on apporte de Smyrne, de la confiture de prunes sauvages et de graines de sauge qu'on trouve dans les Iles de l'Archipel; des pistaches d' Aleppo qui sont très-recherchées; des pois gris mieux rissolés que ceux de Sicile, car ici on les trempe avant de les mettre dans la poêle percée, &c. Quoique nous n'eussions que de l'excellent vieux vin des Dardanelles, les Juifs s'abstinent d'en boire. Le repas fini, la Demoiselle nous versa de l'eau sur les mains, et ensuite nous servit du café. Ces Juifs n'eussent autrefois osé toucher un plat, où un étranger auroit mangé. Aujourd'hui ils se mêlent avec les gens de toutes les Religions, sans en conserver moins la même superstition: C'est qu'ils trouvent leur compte à être socia-bles.

Les Juifs ont un quartier séparé. La maison du Consul est proprement meublée; les sophas sont couverts de damas à franges d'or. Les glaces des fenêtres sont colorées; et c'est Venise qui les fournit

nit à tout le Levant. Il y a dans quelques chambres des grilles, par où l'on voit tout ce qui se passe dans la grande salle. J'ai demandé si on les avoit faites dans ce dessein, et on m'a répondu que non : Ce que j'ai peine à croire, en considérant la méfiance naturelle de ce peuple.

Nous traversâmes hier la plaine d'Abide, où Xerxès avoit fait ranger son armée en bataille pour jouir du plaisir de la voir défiler. Il en pleura après, tout Roi qu'il étoit. Du haut d'un superbe bâtiment de pierre blanche il voyoit le Continent couvert de ses soldats, et l'Héllespont de ses vaisseaux. Ce coup d'œil l'étonna, le ravit, et lui fit verser des larmes. Ce qui lui attira ce reproche de la part de son oncle Artaban : Vos actions, Seigneur, ne sont pas uniformes, car dans le même moment vous venez de passer d'un excès de joie à un excès de douleur. A quoi Xerxès répondit : En réfléchissant à la brièveté de la vie humaine, je n'ai pu résister à la pitié, car de tant d'hommes que je vois il n'en restera pas un dans cent ans d'ici. Mais, reprit Artaban, est-ce que nous ne sommes pas exposés pendant notre vie à des choses plus dignes de pitié ? Y a-t-il un homme entre ceux-ci et tous les autres, qui dans cette courte carrière de la vie n'aimeroit mieux mourir que de vivre ? Les disgraces et les maladies continues, dont personne n'est exempt, troublent tellement nos plus beaux jours que la vie quoique réellement courte semble

semble d'une longueur effrayante : et la mort est le seul soulagement que les malheureux mortels puissent désirer. Mais les Dieux jaloux ont répandu dans la vie une certaine douceur, afin d'en imposer au genre humain. Xerxès, comme tous ceux de son espèce dans qui les réflexions humaines ne durent que tant qu' ils y croient leur vanité intéressée, dit alors : Puisque la condition des hommes est telle que vous venez de me la décrire, n'en parlons plus ; mais loin de nous toute réflexion melancholique, et ne pensons qu' aux brillans succès que nous avons en vue, &c. Et d'autres impertinences que vous pourrez lire dans Hérodote, l. 7, d'où ce passage est extrait.

Il y a beaucoup de gibier sur les montagnes : nous avons rencontré presqu' à chaque pas des lievres et des perdrix. Les Turcs sont de pieux Gymnosophistes : ils font grâce à ces animaux, mais ils n'épargneroient pas un Chrétien, s'ils pouvoient le tuer impunément.

Comme la Fregate a obtenu du Grand Seigneur la permission d'aller à Constantinople, on a dû montrer le *Firman* aux Commandans des deux Chateaux. Nous allames d'abord avec le Consul chez le *Mollab* pour le faire signer. Cet homme nous pria naïvement de lui apprendre, si le faiseur de ces belles coupes de cristal double, qu' on apportoit autrefois d'Angleterre à Constantinople, étoit mort ;

car

car on n'y en voyoit plus, disoit-il, depuis long tems. Il finit par nous demander une lunette d'approche, et une tasse de porcelaine ou de cristal; A quoi le Lieutenant répondit, que dans une tempeste toutes ces sortes de choses avoient été cassées. En sortant, le Juif nous dit que nous nous étions assis trop près du Mollah, et que cela n'étoit pas bien. Il avoit raison, lui à qui l'on fesoit même trop d'honneur de le souffrir sur l'estrade. Nous résolumes néanmoins de n'en pas faire autant chez les Commandans, mais de nous asseoir vis-à-vis du maître de la maison. Abraham nous voyant si dociles, respira et nous en fut gré.

Le Commandant du Chateau d'Asie est un vieillard qui combat tellement contre la surdité, l'aveuglement, la maladie et la mort, que le Juif eut bien de la peine de lui faire entendre le but de notre visite. Il prit le Firman, appliqua ses lunettes sur son gros nez, et essaya cinq ou six fois de le lire. Le pauvre diable n'en put venir à bout, soit qu'il ne vît goutte, ou qu'il n'eût jamais appris à lire, ou qu'il l'eût oublié. Pendant tout ce tems le Juif se moquoit de lui; mais prévoyant qu'il ne pourroit s'en tirer, il prit le parti de le lui lire en présence d'un de ses domestiques. On parla de la salve que les Chateaux feroient à la frégate à son passage. Le Commandant, qui n'ouvroit pas la bouche sans donner lieu à des réflexions sur la mort, répondit tout en tremblant qu'il s'accompliroit

pliroit bien de son devoir, pourvû que l'on fit un beau présent. Le Juif arrangea tout cela de son mieux, et il faut croire qu'il ne s'oublia pas. Tout étant ainsi conclus, nous nous rembarquames pour aller chez le Commandant du Chateau d'Europe à *Sextus*, qui étoit la ville la plus considérable du Chersonèse et qui n'est à présent qu'un très-chétif Village. Non obstant qu'il n'y ait que deux milles d'un Chateau à l'autre, nous eumes bien de la peine à y arriver; car comme le canal se rétrécit beaucoup dans cet endroit il arrive que le courant y est très-rapide. Ce Commandant est un bel homme, et il est plus savant que l'autre; car en recevant le Firman il le donna sans façons à un de ses domestiques, avouant franchement qu'il n'avoit jamais appris à lire. Il auroit voulu qu'on lui fit cadeau d'une pièce de drap; cependant il fut charmé d'apprendre qu'il toucheroit une bonne somme de piastrés, et promit de bien s'acquitter de son devoir. Il nous demanda (car ces gens-là demandent toujours) un couteau, un canif et des ciseaux. Il faut avouer que la Place est imprenable sous de tels Commandans, qui aiment si peu l'argent et ont une si grande honte à le confesser. Nous vimes plusieurs esclaves Chrétiens travailler dans le Chateau. Ce sont des soldats de l'Empereur, que les Turcs ont faits prisonniers de guerre. Au commencement qu'ils étoient ici, on les laissoit se promener et travailler librement; mais l'évasion de trois ou quatre a rendu les autres suspects, et a été cause qu'on les a mis aux fers.

En

En revenant au Village d'Asie, je débarquai au Chateau avec le Consul qui fut bien réprimandé par un des Officiers; pour y avoir fait entret un Franc en tems de guerre. Les gros canons sont en bronze, et semblent formés de deux pièces jointes en semble par une vis. Ils sont tous à fleur d'eau, sur de vieux et de mauvais affûts. Ils ont presqu' un pied et demi d'ouverture; et on les charge avec des boulets de granit qui pèsent, à ce qu' on m'a assuré, plus de cent livres. On y voit aussi des coulevrines, qui portent soixante livres de balle. Au reste la madresse des Turcs, la difficulté de manier ces canons, le tems nécessaire pour les charger rendent, ce me semble, presqu' inutile cette monstrueuse artillerie; car elle ne pourroit faire qu' une seule décharge. De sorte que si l'ennemi veut sacrifier une partie de la flotte au premier feu et que le vent l'aide contre les courans, il n'en aura plus rien à craindre. Si vous ajoutez à cela la position des Chateaux qui semblent situés pour s'entre-détruire plutôt que pour défendre le passage, vous verrez que rien ne seroit plus facile. Vous pouvez compter là dessus d'autant plus que ce que je viens de vous dire, est tout ce qu' en disent les Connoisseurs de Fortification et les Non-Connoisseurs, ce qui est une marque de vérité.

Je me rendis ensuite chez le Consul, pour arrêter quelque petit compte. Il s'agissoit de savoir quelle somme on lui devoit. Il fit son compte, il
le

le fit encore, et il croyoit ne s'être pas trompé à son avantage ; C'est pourquoi il le recommença avec plus d'ardeur qu' auparavant. Sa femme, son frere, ses enfans voyant que la somme étoit incertaine commencerent de leur côté à calculer aussi. Ils étoient tous distraits. On leur parloit, et ils ne répondroient pas ; car leur ame attachée à la perte d'un parà ne voyoit ni n'entendoit rien. Enfin la somme fut vérifiée. Nous payames, nous fimes des cadeaux : et la joie éclata sur leurs visages.

Je vis sur une grande plaine des Seigneurs Turcs s'amuser à la *Gérida*. C'est un jeu qu'ils aiment fort, et que je n'avois pas eu le loisir de voir à Smyrne. Ils étoient à cheval, et divisés en deux partis. Armés tous d'un bâton de deux pieds de longueur, ils se le lançoient ; puis ils le ramassoient en courant, avec une vitesse qui n'est pas moins étonnante que l'adresse à se jettter brusquement sur l'encolure du cheval pour éviter le bâton de l'ennemi, qui fait toujours semblant d'en vouloir à un pour en frapper un autre. Parmi les spectateurs que ce jeu avoit attirés, il y avoit des Derviches habillés de feutre blanc avec de longues tuniques et des capuchons : Ils portoient au cou de gros talismans d'ambre, qu'ils regardent comme des préservatifs non seulement contre l'ensorcellement, mais aussi contre le couteau et les balles : Et, par précaution apparemment, ils portoient à la ceinture un poignard et des pistolets.

LETTRE XXVII.

De Constantinople, le 15 Novembre, 1788.

UN furieux vent du nord, qui a duré quelques jours, ayant enfin cessé, la Frégate a passé ce même détroit que Xerxès traversa, il y a trois mille ans, sur un pont de sept cens batimens avec une armée de je ne sais combien de millions, (car Hérodote me manque), pour aller conquérir la Grèce, qu'il ne conquit point. Les Turcs longtems après passèrent ce même détroit, mais avec plus de succès ; car ils pénétrèrent jusqu' au-delà du Danube et subjuguèrent tout le Pays. Les deux Chateaux nous saluèrent à balle ; et les boulets, en formant des ricochets qui remplirent l'Hellespont d'écume, effleurèrent la Frégate et allèrent tomber près des Villages. Les deux rivages fourmilloient de monde, et la Frégate rendit le salut lorsqu' elle se trouva entre les deux chateaux.

L'Hellespont, Xerxès, Léandre, et Héro ! Quel grand contraste de sensations n'excitent pas ces noms ! Et que le sort de Léandre est digne d'envie ! Xerxès, ta grandeur n'est que fumée : car dévoré par l'ambition, tu ne jouis de rien. Mais Léandre est aimé : et sa passion fait le bonheur de

sa vie. Ces idées se présentent si naturellement pendant ce passage, que tous tant que nous sommes nous avons éprouvé dans ce moment, que l'amour l'emporte sur l'ambition.

On voit à droite auprès d'Abyde, un beau jardin où des cyprès entourent une jolie maison de campagne qui appartient au Capitaine-Pacha. A gauche on découvre, à plus loin que Sextus, un gros village Grec qu'on appelle *Mayta*, l'ancien *Madytos*. Bientôt on apperçoit la Propontide au nord, sur l'embouchure de laquelle est Gallipoli. C'est la première ville d'Europe que les Turcs prirent sous Amurat I. Il y a vis-à-vis Lampsaque dans la Misie Mineure, autrefois si renommé pour le vin que Xerxès le donna pour cette raison à Thémistocle. On l'appelloit Priape, car ce Dieu y étoit adoré. C'est la patrie de Metrodore compagnon d'Epicure, qui y avoit aussi vécu long-tems. Nous découvrons l'Ile de Marmara, qui donne son nom à la mer appellée autrefois Propontide. C'est l'Ile de Cyrique, ou le *Proconnessus*; elle étoit jadis jointe au continent par le moyen de deux ponts. Mais Byzance s'offre déjà à nos regards.

Il m'est impossible de vous rendre l'impression qu'excite la vue de Constantinople. Comme il est bâti sur sept collines qui s'élevant par degrés vont finir

finir insensiblement sur les bords du Bosphore, on croit voir une ville qui a eu un commencement et qui n'a point de fin. De superbes Mosquées enrichies d'un grand nombre de dômes et de hauts Minerets, parmi lesquelles brille S. Sophie qui à servi de modèle à toutes, dominent les maisons dont la couleur rouge, blanche, et noire est agréablement brisée par le verd des cyprès qui semblent sortir du centre des batimens : Ajoutez à ce tableau les sept Tours, et le Sérail dont les coupoles et la Pyramide du *Divan* couvertes de plomb sont surmontées de boules et de croissants dorés, et éclatent davantage au milieu des arbres élevés qui les entourent. Le Sérail paroit se joindre à l'Asie et se prolonger sur le terrain où est maintenant *Sectari*, mais qu' occupoit autrefois *Cryzopolis*, la Ville d'Or.

L'effet de ce site est si frappant que les yeux ne peuvent s'y fixer long temps sans en être éblouis ; de sorte qu'on est obligé de les porter sur les campagnes voisines, que la nature semble avoir formées exprès pour les reposer,

LETTRE XXVII.

De Constantinople, le 16 Novembre, 1783.

LA nuit et le calme nous ont surpris devant les Sept Tours, non sans quelque plaisir de notre part ; car le Soleil avant de quitter l'horizon avoit telle-ment doré Constantinople, que nous avions perdu la vue à force de le regarder. La lune cependant vint rendre la lumière à la terre ; le ciel n'étoit obscurci d'aucun nuage ; le profond silence de la nature n'étoit interrompu que par de légers zéphirs qui agitoient doucement nos voiles, et par les dauphins qui sautoient autour du batiment. Tout nous invitoit à jouir de cette seconde vue de Constantinople, qui sembloit avoir repris une couleur argentée. Nous ne pouvions nous lasser de promener nos regards sur cette superbe ville ; nous les fixions tantôt sur le Sérail, avec une secrète et douce émotion mêlée de jalousie et de pitié ; tantôt avec quelque intérêt sur les Sept Tours ; et tantôt avec une pieuse vénération sur les Mosquées que nous prénions toutes pour des S. Sophie. Il fallut enfin nous abandonner au repos : le sommeil vint prêter ses enchantements à toutes ces scènes : Et nous nous éveillâmes dans le port de Constantinople.

Quelle

Quelle surprise ! Quel étonnement ! Nous trouvons dans un lac, sans savoir de quelle manière nous y sommes entrés ; Et les bornes de ce lac sont l'Asie et l'Europe ! Quel magnifique coup d'œil ! Constantiople, Pera, et Scutari sont placés sur ses bords : des villages, des jardins, et de jolies maisons de campagne en embellissent les espaces intermédiaires. On a de la peine à sortir de cette charmante illusion : car de l'endroit où nous avons mouillé on ne voit pas l'entrée du port. Une quantité prodigieuse de bateaux, la plupart vernis et dorés, couvrent les eaux. Ils sont remplis de gens des deux sexes, dont l'habillement oriental ne peut qu' avoir des agréments aux yeux de l'étranger ; ils fendent la mer avec une rapidité étonnante, et s'empressent à l'envi de se dévancer. Les bateaux des *Bostangi* ajoutent à cela une sorte de variété, qui rend le tableau plus piquant : les robes et la forme singulière du bonnet de ces gens étant d'une écarlate fort-vive, et fort-éclatante.

J'ai été à terre : quel désagréable contraste ! Les rues sont étroites, sales, et remplies de chiens et de chats. Les Turcs ne sont pas, aussi féroces qu' on me les avoit représentés, malgré la guerre qui souvent les rend peu propres à l'exercice de l'hospitalité.

Les Ambassadeurs et les Envoyés sont très-portés pour les Voyageurs. Il y en deux sur-tout

R qui

qui montrent à leur égard plus de partialité que les autres. Ce sont Sir R— A— Ambassadeur d'Angleterre, et Mr. le Comte de L— Envoyé de Naples. L'un est fort instruit dans la connoissance du caractere des Turcs, et n'a rien négligé pour se faire aimer d'eux : aussi y a-t-il réussi. C'est pourquoi sa conversation vous met plus au fait des mœurs Turques, que la lecture de tous ceux qui en ont écrit. Ce Personnage est aimable, gai, et magnifique dans ses manieres. Il a fait une très-belle collection de médailles rares. Le Comte de L— n'est pas moins aimable et laissera un aussi profond souvenir dans l'esprit de ceux qui ont eu le plaisir de le connoître ; l'age rendant plus intéressant un homme qui aux graces de la société joint aussi les dons si rares d'instruire et de plaire. Mad. la Comtesse est digne de lui, ayant tout l'esprit de son sexe et tout le bon sens d'un philosophe. Le jeune Comte qui à la connoissance des premières langues de l'Europe joint celle des langues orientales et une étude profonde de la Politique, est doué d'un caractere liant et modeste. Il a écrit en Francois un Voyage qu'il fit en Crimée, lorsque l'Impératrice y étoit ; et quoiqu'il n'en auroit pas dû priver le public alors, il est en état de réparer ce tort si sa modestie le lui permet.

Il n'y a ici que quatre Ambassadeurs. Celui de France est considéré comme le premier : Ensuite vient l'Ambassadeur d'Angleterre ; puis le *Baïlo* de

de Venise ; et le dernier est celui d'Hollande. Les autres n'ont que le titre d'Envoyés ; tels sont ceux d'Espagne, de Suede, de Prusse, et de Naples. Il y a aussi un Agent de Pologne, et un Consul de Raguse. Il n'y a que les Ambassadeurs qui puissent être admis à l'audience du Grand Seigneur : encore ne le sont-ils qu'une fois, à leur arrivée. Les autres ne voyent que le Grand Vizir, ou le Kaïmakan qui est son Lieutenant, et Gouverneur de Constantinople.

Le nouvel Envoyé de Prusse devant aller à l'audience du Kaïmakan, nous a permis de l'accompagner. Voici comment la fonction s'est passée. Les Janissaires de l'Envoyé, en habit de cérémonie précedoient deux à deux les *Ciocadar* ou *Estaffiers* d'honneur qui venoient dans le même ordre, suivis par des domestiques en livrées galonnées. L'Envoyé étoit vêtu de brocat d'or, dans une chaise portée par six *Ciocadar* ; et il avoit à sa suite les *Drogmans*, les *Chanceliers*, les gens de sa Nation, d'autres étrangers, et enfin ses pages. On descendit de la sorte à *Top-banâ* faux-bourg de Pera et Galata sur le Canal, ainsi appellé à cause de la Fonderie des Canons, batiment embelli de plusieurs dômes et situè à cent pas de la mer. Il y a dans ce faux-bourg de superbes Mosquées et de belles fontaines ; et une grande quantité de canons en bronze rangés sur le rivage. J'en remarquai un qui avoit 21 pied de long et un de calibre ; et un autre d'où il sort

Onze boulets à la fois par onze bouches différentes.
Le *Top-gi-Basci*, Gouverneur de Pera, est le Commandant de Top-hanà.

Pour reprendre le fil de la narration je vous dirai, que l'Envoyé s'embarqua avec ses Drogmans et ses Chanceliers dans un joli bateau tout doré, accompagné d'une multitude de barques. Lors qu' on aborda à Constantinople, les Janissaires et les domestiques reprirent le même ordre qu' auparavant ; pour nous, l'on nous avoit préparé des chevaux que nous trouvâmes tout harnachés sur le rivage : C'est la Porte qui fait cette dépense en de pareilles occasions et qui fixe le jour de l'Audience, à laquelle on est obligé de se rendre même par le plus mauvais tems. Les Turcs se moquoient de nous ; et il y en avoit qui nous damnoient de toute leur ame. Quand nous fumes arrivés dans la Cour du Palais du Kaïmakan, ceux qui étoient chargés du soin des chevaux se présentèrent pour nous aider à descendre, ce qui se passa sans la moindre confusion, et nous demandèrent ensuite des parâs. Nous montâmes par un escalier magnifique tout couvert de tapis, dans une Salle vaste, dont le plancher étoit en bois ciselé et doré, et où l'on ne voyoit que de beaux tapis et des sôphas de damas en or. Le Drogman parut pour dire à l'Envoyé, qu' il ne pourroit voir dans le moment le Kaïmakan, car il étoit à la prière : prétexte ordinaire à la vanité des Turcs, qui se plaisent à se faire attendre de

de ceux qui leur rendent visite. Après dix minutes d'antichambre on nous fit entrer dans une salle plus grande, et meublée avec plus d'élégance que la première. Elle étoit remplie de Turcs qui, à l'arrivée du Kaïmakan, se rangerent pour le laisser passer au milieu d'eux, prononçant à haute voix et à plusieurs reprises des paroles que nous ne comprimes pas. A ce bruit succeda un profond silence. Le Kaïmakan s'assit sur un tabouret dans un coin de la chambre, nous tournant le dos. Son Drogue-man et l'Envoyé se placèrent dans le même coin vis-à-vis de lui, et nous restames tous de bout. Celui-là lut les Lettres de Crânce que le Ministre présenta, et les expliqua au Kaïmakan; et après bien des complimentis de coté et d'autre, on leur offrit du café qu' on eut soin de faire servir par plusieurs domestiques, afin de bannir toute espèce de distinction. Quand tout fut fini, l'Envoyé rentra chez-lui avec le même cortège,

LETTRE XXIX.

De Constantinople, le 30 Novembre, 1788.

A Smyrne il est permis dans les Vaisseaux de sonner les heures tant que l'on veut. Il n'en est pas de même ici, car tout doit se taire devant le Despotisme. Notre cloche sonna pendant les premiers jours ; à présent elle ne sonne plus. Cet acte est contraire à la Religion Mahométane ; et vous savez qu'on est très-religieux ce pays-ci, car enfin le nom même de la Ville le fait entendre à tout le monde : *Istanbul*,* le Siege de la Vraie Foi. On dit cependant que cela troubloit le repos du Grand Seigneur et de ses femmes, dont le nombre se monte, dit-on, à plus de cinq cens ; et comme une d'elles est malade, on a imposé silence même au siffre et aux flageolets.

La flotte Turque, composée de quarante six voiles, vient d'arriver de la Mer Noire. Ce n'est que le tiers de ce qui étoit parti. Le bruit court que le Capitaine Pacha sera disgracié : et cela se-roit dans l'ordre, dumoins dans l'ordre Turc. Cependant on veut faire accroire que le reste de la Flotte est à la Mer Noire : imposture et politique par-tout !

J'ai

* Nom que les Turcs donnent à Constantinople.

J'ai fait en bateau le tour du Port, pour voir de près les Vaisseaux Turcs. Le port, dont l'entrée n'a que sept cents pas de large, est immense, et si profond, que les gros vaisseaux y sont en sûreté même le long du quai. Il n'a jamais besoin d'être nettoyé ; car les courans, qui viennent de la Mer Noire, heurtant sur le Cap du Bosphore en sont repoussés par ceux qui entrent par la Pointe du Sé-rail : et refluant alors à droite, ils jettent la vase vers les Eaux-douces, qui s'unissent en revenant avec ces courants et entraînent celle qui pourroit s'amasser sur la côte. La riviere des Eaux-douces, l'ancien *Barbyses*, est au bout du port : et on a marqué les endroits où la vase commence, par des pieux enfoncés dans l'eau.

Ce n'est pas sans agrément que l'on parcourt le port. Les deux cotés offrent de tems en tems au regard de charmantes perspectives, et de beaux batimens qui semblent flotter sur la mer. Avant d'arriver au *Tersanà* ou Arsenal, on voit un vaste Edifice solidement bati et singulierement peint : c'est l'Hopital des Marins. La Maison de plaisance du Capitaine Pacha, qui est à peu de distance de ce batiment, est assez belle. A la fin de l'Arsenal se trouve une superbe maison du Grand Seigneur élégamment dorée. Les glaces en sont colorées : et l'on voit sur les grilles des paysages assez bien peints : Le silence mélancolique qui regnoit dans cette maison, la difficulté de l'accès, l'air

l'air voluptueux qu' on y respire, tout cela nous fit former des projets que nous ne serons jamais assez heureux pour réaliser. Nous vimes aussi les petites Galères et les Chaloupes du Grand Seigneur. Elles étoient dans des remises près de l'Arsenal. Elles sont enrichies de dais magnifiques, et l'or y est prodigué avec beaucoup de goût.

Le port est continuellement couvert de bateaux, qui portent des gens de toutes les Religions et de tous les Pays. Les Turcs se font une nécessité d'y aller tous les jours ; et les Grecs, les Arméniens, les Juifs, et les Francs y vont souvent, surtout pendant leurs fêtes. Les femmes Turques n'y manquent jamais, pas même lors qu'il fait mauvais tems. Elles y vont avec leurs esclaves ou seules, si elles n'en ont pas ; car leurs maris ne daignent jamais les accompagner. On dit qu'il y en a beaucoup qui abusent de cette liberté, pour aller chercher des aventures ; et comme la maniere dont elles se couvrent les rend méconnoissables, il est arrivé plusieurs fois que le batelier a porté lui-même sa femme dans les bras de son galant.

Il n'y a actuellement dans le port que seize Vaisseaux de ligne. Deux sont bien construits, car ils ont été faits sous la direction de M. le R— que la France vient de rappeller. Les autres sont construits à la maniere Turque, pesants, et surchargés. La poupe d'une Frégate de 28 est aussi

aussi grande que celle d'un de nos Vaisseaux de 50. Je vous laisse deviner la hauteur de celles des Vaisseaux de ligne. Les galeries sont ornées de ciselures et d'Arabesques, en partie peintes et en parties dorées. Les épérons sont décorés d'un lion doré, avec une couronne sur la tête. Quant aux brulots, les Connoisseurs les trouvent assez bien construits. L'Arsenal, bati par Mahomet II. contient une prodigieuse quantité de bois; et on voit sur les chantiers des vaisseaux de différente grandeur.

Les Marins et les Janissaires en viennent tous les jours aux coups de couteau à la honte de la prédestination. Ceux-ci disent avoir fait du moins des exploits: par exemple, brûlé des villages, emporté du butin, et des esclaves et coupé la tête à ceux qu'ils n'ont pu assujettir (en preuve de quoi ils portent un petit plumet d'argent faux sur le turban s'ils n'en ont tué qu'un, deux s'ils en ont tué deux) &c. Tandis que les Marins ne peuvent opposer à tout cela que les vaisseaux que les Russes leur ont brûlés.

Je ne sais que dire de la guerre des Turcs. Le nombre et la prédestination pourront bien la prolonger encore quelque tems; mais ces avantages ne sont pas infinis, et les Turcs n'en ont pas d'autres. Ils n'ont de discipline ni sur terre ni sur mer; ou du moins celle qu'ils observent n'en mérite pas le nom. Et ils s'exposent aux boulets avec la même ardeur que l'ennemi cherche à les éviter.

Leur manœuvre est très-compliquée. Les batteries de leurs Vaisseaux sont si bien en ordre, que vous voyez un canon de 24 à côté d'un de 12; et ils ne sont pas renommés pour bien manier les affûts. Outre cela, leur superstition même conjure contre eux; car une de leurs prophéties porte que Constantinople retombera un jour au pouvoir de ses premiers Maîtres, des Infidèles. S'ils recevoient un grand échec, il pourroit arriver que cette prophétie se réalisât. D'ailleurs les Grecs favorisent en secret les Russes, parce qu'ils sont de la même Religion et qu'ils espèrent par leur moyen de secouer le joug de leurs Despotes. De plus le Turc est épuisé, les impositions augmentent, les extorsions et les avanies se multiplient, la peste vient périodiquement tous les ans et suit presque toujours la guerre, les troupes ne sont pas payées, &c. circonstances qui certainement tourneroient à l'avantage des Russes, si les Puissances de l'Europe ne mettoient des entraves à leur ambition. Mais une entreprise vraiment généreuse, qui intéresserait l'humanité et qui assureroit la gloire de tous les Potentats qui coopéreroient, feroit de concourir avec l'Impératrice à chasser le Turc de l'Europe, de rendre la liberté aux Grecs, et de leur laisser jusqu'au droit de se gouverner eux-mêmes. Alors nous verrions ce Peuple sortir de la léthargie, dans laquelle il est plongé depuis tant de siècles, et se montrer digne de ses Ancêtres. Au reste la corruption moderne est si grande que, quoiqu'on doive

doive espérer que ce projet se réalise, il y a beaucoup à craindre qu'il n'ait jamais lieu ; parce que les autres Nations, craignant puérilement de perdre du côté du commerce, ne permettroient pas qu'il se formât un Peuple qui les surpasseroit bientôt en tout, comme il surpassa autrefois tous les Peuples de l'Univers.

La guerre a rendu les Turcs plus religieux : car la superstition fait toujours bien ses affaires dans les calamités publiques. Le Gouvernement a défendu d'ouvrir les tavernes, qu'il toléroit auparavant. Ces cabarets étoient tenus par des Grecs, qui pour les mieux achalander y fesoient souvent danser des garçons. Il est vrai qu'on ne leur permettoit pas de vendre du vin aux Vrais Croyans : mais on sait bien que dans les tavernes on ne trouve pas de l'eau. D'ailleurs, les Turcs peuvent boire de l'eau de vie ; car, disent-ils, Mahomet n'a défendu que le vin : et en éludant ainsi la loi, ils tranquillisent leur conscience. Il y en a cependant plusieurs qui boivent du vin. Il faut convenir qu'il y a des Pécheurs et des Incrédules dans toutes les Religions.

Un Turc qui avoit été en Angleterre avec le dernier Ambassadeur de Tripoli et qui parle couramment l'Anglois, car il jure souvent dans cette langue, est venu diner à notre bord. Vous voici une partie de notre conversation. Pourquoi buvez-vous du vin ? C'est que je ne puis m'en empêcher.

D'ailleurs

D'ailleurs il est juste que je m'enivre avec du vin, puisque les autres s'enivrent avec de l'opium que je n'aime pas—Si vous ne mangez pas du porc en public, vous en mangerez en secret. Dieu, qui est par-tout, ne me verroit-il pas?—Etes-vous faché que vos enfans soyent morts? Je ne favois qu'y faire. Dieu me les avoit donnés, il les a re-pris—Pourquoi n'avez-vous qu'une femme, puisqu'il vous est permis d'en avoir quatre? C'est qu'une me suffit, et que d'ailleurs je ne suis pas assez riche pour en entretenir plusieurs; car il n'en est pas ici comme chez vous, où la femme vous paye pour la prendre avec vous—Vous est-il permis de vous séparer de vos femmes? Oui, s'il y a des raisons de coté et d'autre—Est-ce qu'il est vrai qu'avant de reprendre votre première femme, vous devez la confier une nuit entiere aux soins d'un autre homme? La loi l'ordonne afin que nous examinions de plus près les motifs qui nous portent à répudier nos femmes; mais souvent on peut éviter cet inconvenient par le moyen de l'argent—Que croyez-vous de ceux qui courtisent les femmes de leurs amis? Oh cela ne convient pas—Où irez-vous après la mort? Dieu seul le fait; car nous ne sommes pas comme les Chrétiens qui savent tout. Il but le vin tout pur, et gouta de tout, pour ne pas, disoit-il, pécher en faisant autrement.

LETTRE XXX.

De Constantinople, Novembre, 1788.

HIERNous fumes voir S. Sophie. En entrant à Constantinople par la Porte des Poissos, nous vimes au bout de la premiere rue, à la droite, un batiment singulier. Il est petit, fait à dôme; et le jardin qui est à coté a des colonnades. Nous nous imaginions que c'étoit la Maison de Plaisance de quelque Grand: C'est le tombeau des Enfans du Grand Seigneur. Nous apperçumes à travers les grilles et les glaces une belle salle contenant neuf à dix cercueils, couverts d'étoffes élégamment brodées en or et en argent. Ces cercueils étoient placés entre des chandeliers dorés. On distinguoit ceux des garçons par les turbans dont ils étoient ornés. A la vue de ce fallon, un matelot s'écria tout naïvement, que s'il étoit assuré d'être si-bien après sa mort il voudroit quitter la vie à l'instant.

Telle est à présent la corruption des Turcs, me disoit un Derviche qui parle plusieurs langues, qu'ils font tout pour de l'argent. Ces plaintes sont fondées. Ici il est permis à tout Infidelle de voir les Temples des Vrais Croyans, toutes les sept Mosquées Royales, pourvû qu'il paye un petit
quin

quin de trois piastres. L'Imam de S. Sophie ne nous refusa pas l'entrée de la Mosquée, mais il voulut être payé d'avance : ce qui prouve que les Pretres Turcs sont très-polis et qu'ils ne se méfient de personne. Nous entrames par un vestibule, qui nous mèna dans la Galerie du Temple. Chez nous lors qu'on va rendre visite à quelqu'un ou prier le bon Dieu on se découvre la tête, ce qui donne quelquefois des rhumes ; les Turcs pour montrer le même respect quittent à l'entrée de la porte leurs souliers ou leurs pantoufles ; ou bien les portent à la main, comme nous portons notre chapeau. Nous n'otâmes ni nos chapeaux ni nos souliers ; et l'Imam que nos piastres avoient rendu plus traitable ne jugea pas à propos de nous en faire un crime.

Le dôme de S. Sophie n'a rien de surprenant aux yeux de quiconque a vu S. Pierre. Néanmoins on ne doit pas refuser des éloges à l'Architecte Grec qui, dans un tems où sa Nation avoit oublié tous les Arts, inventa ce dôme dont la forme est très-singuliere. Vous croiriez qu'il aille tomber : l'œil en est d'abord effrayé ; et c'est l'effet que l'Architecte a prétendu produire, selon l'opinion de quelques-uns.

La galerie est large, bien pavée de marbre Cyzicène de même que tout le reste de la Mosquée, et embellie d'une colonnade. Il y avoit sur le pavé

pavé des croix en bas-relief que les Turcs, qui n'aiment pas les croix, ont effacées en n'y laissant que les poteaux. Les colonnes sont de verd antique, de porphyre, de marbre afriquain, et de granit : mais quels pitoyables chapiteaux ! Il y en a que les tremblemens de terre ont fait pencher, et qui sont pour cette raison entourées de cercles de fer.

Ce Temple fut bati par Justinien après que le feu et les tremblemens de terre eurent détruit celui que Constantin et ses Successeurs avoient fait éléver ; Et on dit que Justinien en fut si charmé, qu'il s'écria : *J'ai surpassé Salomon.* Au reste cette Eglise fut souvent endommagée par le feu et les tremblemens de terre et fut toujours réparée ; Cependant elle paroît menacer ruine en plusieurs endroits. Elle est batie à forme de croix Grecque, et tournée à l'Orient ; et elle a 42 toises de long sur 38 de large, à ce que disent ceux qui l'ont mesurée. Dans l'endroit où étoit le Maître-Autel il y a maintenant une espèce de niche qui contient un gros Alcoran couvert d'une voile verd, au milieu de deux flambeaux qui ne sont allumés que pendant les fêtes. D'un coté de cet Autel on voit un balcon avec des grilles dorées, où le Grand Seigneur se place lors qu'il va à la prière ; car il est obligé d'y aller tous les Vendredis tantôt dans une Mosquée tantôt dans une autre, pour ne pas faire murmurer ou soulever le peuple : ni le mauvais tems ni la maladie même ne peuvent l'en exempter.

exempter. Le Vendredi est respecté par les Turcs, comme le Samedi par les Juifs et le Dimanche par les Chrétiens; Il y en a cependant beaucoup qui travaillent. Vous savez que c'est le jour que Mahomet s'enfuit de la Méque à Médine; ce qui arriva le Juillet de l'an de J. C. 622, d'où commence l'Ere Mahométane appellée pour cela *Egire*, c'est-à-dire *Fuite*. Pendant ce jour tous les Musulmans sont obligés d'aller prier une fois à la Mosquée.

A gauche de l'Autel dont je viens de parler il y a une chaire d'une forme tout-à-fait bizarre, où le *Mufti* ou Chef de la Religion Mahométane se place pour faire sa prière pendant le Ramazan et le Bayram.

Il n'y a plus de Mosaïque dans le Dôme : l'avarice ou la superstition des Turcs l' a tout détruit. Cependant dans un coin de la Galerie il y a une chambre, dont la voute est encore ornée de quelques figures en mosaïque de mediocre qualité. On voit dans plusieurs endroits de la Mosquée la Profession de Foi, le nom de Dieu et celui de Mahomet, et ceux des quatre Législateurs Halî, Osman, Omer, et Abube-Kier, en gros caractères dorés. Comme c'étoit l'heure de la prière, nous vimes plusieurs Turcs assis par pelotons, qui lissoient ou montraient à lire le Koran à des garçons; mais nous n'apperçumes aucune femme. C'est dans cette Eglise que les François, à ce que j'ai lu quel-

que

que part, dansèrent du tems des Croisades avec des femmes qui suivoient l'armée ; et qu'une d'elles s'étant assise dans la Chaire Patriarchale y psalmodia des chansons peu édifiantes.

En sortant nous allames voir le Séral, qui est tout près de S. Sophie. Ce vaste batiment, avec une porte très-étroite et très-haute et quelques vilaines fenêtres grillées ressemble si peu au Palais d'un puissant Souverain, que nous le primes pour une prison. C'est de cette Porte que la Cour Ottomane a tiré son nom. Nous vimes près du Séral une belle fontaine ornée d'arabesques singulierement peintes et dorées, et d'une coupole terminée par une boule et un croissant aussi dorés. La profession de foi des Turcs est gravée sur une pierre de cette fontaine qui est tournée du coté de la Mecque. On trouve la même inscription à toutes les fontaines, afin que les Musulmans puissent faire leurs prières en même tems que leurs ablutions. Comme il n'y a pas beaucoup d'eau dans le pays, les Riches font souvent des legs destinés à la construction de quelque fontaine publique. Plusieurs Turcs gagnent leur vie en vendant de l'eau dans des outres ; j'ai vu un Derviche même faire ce métier, mais j'ai remarqué qu'il la donnoit gratis aux pauvres.

Nous allames ensuite faire un tour dans la Ville. La *Colonne brûlée* est digne d'être vue. Elle est de porphyre et de plusieurs pièces, dont

les jointures étoient artistement cachées par des cercles de cuivre en forme de couronnes de laurier, lesquels étant la plupart usés découvrent l'artifice. Comme elle a été souvent exposée aux incendies, pour la soutenir on l'a entourée de plusieurs cercles de fer. Elle avoit été élevée en l'honneur de Constantin ; et on y voyoit au-dessus sa statue de bronze. Le tonnerre ayant renversé cette statue et maltraité le fût de la colonne, l'Empereur Emmanuel Comnéne en diminua la hauteur et l'orna d'un chapiteau d'ordre dorique et d'une inscription qu'on ne peut plus lire.

L'Hippodrome, que les Turcs appellent *Atmeidan*, merite aussi l'attention du Voyageur. C'étoit un Cirque commencé, à ce que l'on dit, par l'Empereur Sevère et achevé par Constantin. Quoique il ait plus de 400 pas de long sur 100 de large, selon Tournefort qui l'a mesuré, il est sûr qu'il étoit beaucoup plus vaste ; car la superbe Mosquée du Sultan Acmet III. en occupe une très-grande partie. Cette Mosquée a été bâtie à l'imitation de S. Sophie, comme le sont aussi les autres cinq Mosquées Royales, la Solimanie, la Validé, les Sultan Bajazet, Sultan Selim et Sultan Mahomet ; à cela près que S. Sophiè n'a que quatre Minérets lourds (dont l'un est plus lourd encore, car c'est l'ancien clocher) avec une galerie ; et que la Mosquée Acmet en a six légers, sveltes, hardis, avec trois galeries. Toutes ces Mosquées sont superbes.

On

On les a baties des plus belles pierres et des meilleurs marbres qui ornoint les temples de Cryfopolis, de Chalcedoine, et de Byzance. Elles sont isolées, et ont des cours spacieuses qui renferment de grands arbres, et des fontaines pour les ablutions. Elles ont des revenus considérables, et jouissent de grands priviléges.

On voit dans ce Cirque un Obélisque Egyptien de granit rouge à gros grain, de cinquante pieds de hauteur et d'une seule pièce. Les hieroglyphes sont bien conservés. Les inscriptions Grecque et Latine gravées sur le piedestal, qui est de marbre, apprennent que Théodore le fit relever. Les machines employées à cet effet y sont en bas-relief, aussi-bien que l'Hippodrome et les courses qu'on y fesoit. Un peu plus avant on apperçoit une colonne de bronze enfoncée dans le terrain, qui n'est que l'assémlage de trois serpens sans têtes qui s'élèvent spiralement. Elle a plus de seize pieds de haut. Ne pourroit-ce pas etre le pilier de bronze qui soutenoit le fameux trépied d'or de Delphes, et qui, selon Hérodote, avoit la figure d'un serpent à trois têtes ? Il y a de fortes conjectures en faveur de cette opinion ; et moi, j'aime à le croire. Le bas-peuple dit que le Grand Seigneur y renferme la peste ; C'est pourquoi pour ne pas la laisser sortir ils en ont bouché les ouvertures avec des pierres. Dans le fond du Cirque on voit un autre Obélisque, qui étoit revetu autrefois de bas-reliefs en bronze ;

A présent

À présent il n'en reste que la carcasse en pierres quarrées. Les Turcs se servent de ce Cirque pour y exercer leurs chevaux.

À quelque petite distance de l'Hippodrome on trouve un lieu souterrain appellé par les Turcs *Bin-Bin Dirck* où l'on voit plus de mille colonnes soutenir une grande voûte. On dit que c'est une citerne faite par les Empereurs Grecs, pour ne pas manquer d'eau en tems de guerre.

Dans le coin d'une rue on voit un monument de porphyre, qu'on appelle le Tombeau de Constantin.

Les Besesteins sont beaucoup plus riches que ceux de Smyrne. Ce qui regarde sur-tout les armes, les harnois des chevaux, et les pierreries, est digne d'être vu même par les moins curieux.

LETTRE XXXI.

De Constantinople, Decembre, 1788.

LE Vrais Croyans ont célébré depuis peu le jour de la naissance de leur Prophète ; et il y a eu pendant la nuit de grandes illuminations dans tous les Minerets. Comme le Grand Seigneur devoit se rendre en procession à une Mosquée, nous allames prendre des places de bonne-heure pour le voir passer. Vous ne sauriez vous imaginer quelle affluence de peuple on voyoit dans les rues et aux fenetres. Parmi les spectateurs étoient mêlés des pauvres qui apparemment n'avoient pas mauvaise opinion de nous, car ils venoient en foule nous demander l'aumône. Alors il se rassembla beaucoup de monde autour de nous. Quelques-uns nous regardoient de haut en bas, examinoient notre habillement, et se mettoient à rire : D'autres poussèrent la curiosité jusqu'à nous toucher, et à prendre nos batons ; et alors il fallut avoir recours au Janiffaire pour les renvoyer. Le Grand Seigneur se fit long-tems attendre, et on l'attendit sans perdre patience. Enfin les Janissaires parurent. Venoient ensuite les Ciocadars suivis de tous les Gens de Robe et des Principaux de la Cour, du Mufti, du Kaimakan, du *Kiſſar-Aga* ou Chef des Eunuques

Eunuques noirs, et de deux Nains. Ils étoient tous à cheval, deux à deux, au nombre de quatre cent. Au milieu de cette cavalcade on apercevoit le Grand Seigneur magnifiquement habillé, avec un turban enrichi d'une superbe aigrette de diamans. Il a à petit-près soixante ans ; Sa figure est majestueuse, et inspire le respect sans exciter la crainte. Lors qu'il passa, tous les spectateurs gardèrent un profond silence, et se courbèrent profondément. Il étoit suivi de deux de ses enfans dont l'un, qui avoit un parasol de soye, se tourna plusieurs fois vers nous, nous fixant d'un air qui marquoit la surprise. Après eux venoit un homme qui jettoit de l'argent, et le Chef des Eunuques Noirs qui saluoit tout le monde en portant la main au cœur et baissant de tems en tems la tête : manière de saluer ordinaire aux Turcs. On remarquoit aussi des hommes qui portoient le sabre du Grand Seigneur et deux de ses turbans ornés de pierres précieuses. Le gout, la varieté, la richesse des habillemens, des turbans, des armes, et des fourrures, et la beauté des chevaux Arabes dont les housses étoient brodées en or et en argent et chargées de pierreries, offroient un spectacle dont on ne peut jouir qu'à Constantinople.

La procession finie, je vis des voitures singulières, des espèces de Bannettes dorées, avec des grilles ; dont se servent les Turques de condition lorsqu' elles sortent pour amusement. Il y a dans ces voitures

voitures un matelat sur lequel quatre femmes peuvent s'asseoir assez commodément. On y attelle communément des bœufs : on destine les chevaux à un meilleur usage, et l'on a raison.

Parmi ce grand concours de gens, qu'avoit attirés la procession, on en distinguoit par l'habillement une grande partie qui n'étoient pas du pays. Cette circonstance nous inspira la curiosité de demander quelle étoit la population de la Ville. On nous a appris que quelques calculateurs la portent à 900,000 ames, et d'autres à un million. Quant à ces gens habillés autrement que les habitans du pays, on nous a dit que c'étoient des Perses, des Georgiens, des Tartares, des Scites, des Indiens, des Arabes, des Bulgares, des Moldaves, des Bosniens, des Albanois, &c. qui venoient vivre à la Capitale de l'Empire Ottoman.

Les bossus, les boiteux, les rachitiques, les nains sont si rares à Constantinople, que dans cette foule innombrable nous n'en apperçumes aucun.

Malgré les ravages de la peste, cette Ville, comme vous voyez, est toujours très-peuplée. Parmi les causes de sa population il faut compter principalement la misère, l'avarice, et l'ambition. Dans les Provinces de cet Empire les extorsions sont grandes, et on y mène une vie misérable qui force la plupart à s'expatrier. D'ailleurs ici le commerce des Esclaves est très-lucratif ; et comme il n'y a pas

pas de Noblesse, tout homme à force d'argent, de faveur, ou de mérite peut devenir quelque chose. Le Grand Vizir actuel n'étoit qu'un esclave. L'Aga d'Athènes avoit été domestique du Capitaine Pacha. Il est rentré au service de son Maître. Nous l'avons revu : il nous a accueillis comme à Athènes ; son élévation ne l'avoit pas enorgueilli, son abaissement ne l'a pas humilié. Un Drogue-man de l'Ambassadeur d'Angleterre reçut il y a quelques jours une visite de l'Aga de Galata. Celui-ci lui demanda, s'il ne le connoissoit pas ? Et sur la réponse négative que lui fit l'autre ; Comment reprit-il, vous avez déjà oublié le batelier qui vous apportoit de l'eau il y a quatre ans ?

La populace, qui est insolente par-tout, ne pouvant pas nous faire des insultes à cause du Janiffaire, nous honora plusieurs fois du titre de *Gbiaours, Nasi, Nasich Indim, &c.* Il est vrai qu'elle respecte un peu les Francs ; mais elle est toujours prête à manquer à ce respect presque forcé qu'elle a pour eux. Une Dame du Pays rentrant un soir chez-elle, passa avec beaucoup de monde au milieu du quelques Turcs. L'un d'eux dit, et le Drogman de la Dame l'entendit très-clairement : Que je serois charmé de tirer un coup de pistolet sur ces Ghiaours ! Il leur est plus aisé de le dire que de le faire avec de certains gens, et plus aisé de le faire que de le dire avec d'autres. On m'a conté qu'un Turc rencontrant, il n'y a pas long-tems,

tems, un pauvre Grec, l'arrêta et lui dit ; Aujourd^hui j'ai promis à Dieu et à Mahomet la tête d'un Ghiaour : et il le tua sur le champ d'un coup de pistolet. Ces vœux sont très-anciens, et n'en sont pas moins barbares. Il s'absenta pendant quelques jours, obtint son pardon des parens du défunt par le moyen d'une somme que la pauvreté, la crainte, la misére, et l'impuissance de se rendre justice ne refusent jamais ; après quoi il reparut avec plus d'arrogance qu'auparavant.

Tantum Religio potuit suadere malorum !

Lors que nous étions aux Dardenèles, un de mes amis se promenant seul sur le rivage rencontra sept à huit Turcs, l'un des quels passant près de lui le renversa par terre d'un coup de poing : et cela pour le seul plaisir de faire du mal à un Chrétien. Tel est le caractère général des Turcs, sur-tout des Turcs ignorans (et ils le sont presque tous), et en conséquence celui de la populace qui porte toujours à l'excès le zèle pour la Religion. C'est à cette grosse ignorance qu'il faut attribuer l'intolérance et l'orgueil brutal qui caractérisent cette Nation. Il n' y a qu' un intérêt puissant, une extrême sensibilité, ou un relachement dans les principes religieux qui puisse pousser les Turcs à des actes de bienfaisance et d' humanité.

Les Grecs des Iles et des Provinces éloignées ne pouvant faire parvenir leurs plaintes jusqu' au

U

Trône,

Trône, sont très maltraités par les Turcs qui les regardent comme leurs esclaves, parce qu'ils sont leurs tributaires.

Lorsque le Capitaine Pacha fait sa tournée dans l'Archipel pour lever les impôts, il se comporte très-humainement envers les Grecs, et les Turcs le taxent d'Apostasie. Il aime les Grecs, il les favorise : c'est-à-dire, il ne permet pas qu'on les maltraite impunément ; Il est donc de leur Religion. Tel est le sophisme dont la Superstition s'est servie pour attaquer l'humanité de ce Personnage, qui peut-être n'ose pas se montrer aussi juste qu'il le désire.

Il ne faut pas s'imaginer que les Turcs aient plus de partialité pour une Nation que pour une autre. Comment pourroient-ils aimer des Infidèles ? Cependant un Turc disoit un jour à un Anglois : *L'Anglîs star bono Christiano*, c'est-à-dire, l'Anglois est le meilleur des Chrétiens ; Mais il le disoit à un Anglois. J'ai remarqué que c'est là la manière dont ils répondent à tous les Francs, quoiqu'ils les regardent tous comme d'une seule Nation, d'une Nation de Chiens. Ces flatteries sont des complimens, de la fausse monnoie que par-tout est commune plus que la vraie, que les Turcs ont appris des Francs à force de converser avec eux. Je n'oublierai pas cette réponse rapportée dans Rycart. Un jour l'Ambassadeur de France fit savoir

au Grand Visir que son Roi avoit pris Arras aux Espagnols, et remporté d'autres victoires en Flandre ; croyant que le Turc lui en auroit témoigné des marques de plaisir. Celui-ci lui répondit, *Que m'importe que le chien ait déchiré le cochon, ou le cochon le chien, pourvu que la tête de mon Maître soit sauve ?* Les Janissaires même attachés au service des Ambassadeurs ont si peu de respect pour leurs Maîtres, qu'ils ne se levent jamais lors qu'ils passent.

LETTRE XXXII.

De Constantinople.

NOUS avons fait en bateau le tour du Sérail. Ce vaste Edifice est situé sur la pointe de la Presqu' Ile de Thrace au commencement du Bosphore, à l'entrée du Port. Les murs sont construits en pierres de taille et en briques ; et une grande partie n'est qu'un mélange de maçonnerie, de colonnes et de chapiteaux : On y voit des créneaux et des tours de distance en distance. Il y a sur ces murs des inscriptions grecques, qu'il est dangereux de copier en présence des Turcs qui vous croyant forcier ou mal-intentionné pourroient vous assommer. D'ailleurs cette entreprise n'est pas aisée pour ceux qui ignorent absolument le Grec.

Le Sérail est défendu par 100 canons à fleur d'eau, placés sous des appentis. On n'en fait usage que pendant le Bayram, ou à l'occasion de l'accouchement de la Sultane. Il y en a de tout calibre ; et j'en ai vu deux plus gros que ceux des Dardanelles qui ont été fondus, selon disent les Turcs, par ordre de Mahomet II. dans son camp devant Babylone,

Croiriez-

Croiriez-vous que nous avons osé débarquer près du Jardin des Cyprès ? Les *Bostangi* qui sont tout-à-la fois les Jardiniers et les Gardes du Séral nous firent sortir, lorsque nous avions déjà vu tout ce qu'il y avoit à voir. Ils nous montrèrent quelques fenêtres fort élevées en nous faisant signe que si quelqu'un nous eût aperçus nous risquions, de même qu'eux, d'avoir la tête tranchée.

Le Kiosh du *Hofangi-Bafci* c'est-à-dire du Sûrintendant des Jardins est près de la Pointe du Séral, soutenu par douze colonnes de verd antique. Vient ensuite sur les bords de la mer celui du Grand Seigneur, d'où il s'embarque, et où il reçoit les compliments du Capitaine Pacha à son départ et à son retour,

La Ville de Constantinople ressemble assez à un triangle. Deux de ses cotés sont baignés par la mer ; celui du port qui est un peu courbe, et l'autre qui s'étend depuis la pointe du Séral jusqu'aux Sept Tours. Les Sept Tours, la Pointe du Séral, et la Mosquée d' Ejouf vers les Eaux-Douces occupent les trois angles que forme cette Capitale. On fait monter à 33 milles le circuit de Constantinople, y compris les faux-bourgs, même ceux qui sont au delà du port, tels que Galata, Pera, Tophanâ, &c. Cette superbe Ville située sur une langue de terre entre deux mers, étoit réellement faite pour être la Capitale de l'Univers : Et

Si l'Empereur qu'on a nommé Grand je ne fais pourquoi, a démembré l'Empire Romain en en transférant le Siege à Byzance, on peut dire qu'il a choisi la situation la plus délicieuse et la plus favorable au Commerce.

C'est le Bostangi Bachi qui a la surintendance du Port et de tout le Canal. Son bateau a 24 rames, et ses matelots sont tous Bostangis : Je fais cette remarque, à cause qu'il n'est pas permis ici d'avoir autant de rames que l'on veut ; les Ambassadeurs même ne pouvant avoir que des bateaux à 14 rames.

Il y a toujours de l'agrément à faire le tour du port en bateau. Outre les grands coups d'œil dont on y jouit, et qui ne perdent rien lors même qu'on s'y est familiarisé, il semble que tous les objets ayent quelque chose de frappant. Vous voyez plusieurs de ces bateaux, dont je vous ai parlé dans une autre lettre, aller rapidement, se heurter, et se briser. Il est vrai que les bateliers avertissent en criant : mais l'entetement, la méchanceté, et la maladresse produisent souvent de funestes effets. Ces bateaux sont legers, ont la quille plate, et se renversent aisément. Il n'y a en dedans qu'un tapis, sur lequel on s'assied les jambes croisées. Ceux des Grands sont garnis d'un coussin, à coté duquel on voit toujours une pipe. Les barques de transport dont l'air antique rappelle le premier age de la

la Navigation, les Vaisseaux de toutes les Nations, cette quantité infinie de mouettes qui voltigent tout au tour et ne cessent de croasser, ces pigeons qui s'arrêtent sur les barques chargées de bled qu'ils avalent à leur aise sans que le Maître ose faire le moindre mouvement pour empêcher ce vol ; les cris des matelots Turcs à la plus petite manœuvre qui forment une espèce de chant lugubre ; l'air sérieux de leurs bateliers, l'impertinence et la fourberie des rameurs Grecs ou Juifs, la curiosité des femmes Turques qui ne font que regarder les Francs et les plaindre de n'être pas Musulmans : Tout cela produit différens tableaux fort-amusants.

Le Canal fournit de l'éturjeon, de l'espadon, d'excellents mullets, des aiguilles, et des pelamides (dont il y a eu toujours une grande quantité, car on trouve la figure de ce poisson dans les médailles de Byzance) &c. De sorte que la Halle de Galata est tous les jours pourvue des meilleurs poisssons du monde, qu' on y vend à bon marché. Les Turcs sont de mauvais pêcheurs ; et ce sont les Grecs qui leur fournissent du poisson. Ce Peuple avoit autrefois la domination de ces Mers, et il l'a conservée en partie ; car il est le maître de la pêche et fait tout le commerce maritime du Pays.

Ces pigeons dont je vous ai parlé sont en grande quantité ; et les Turcs portent la charité jusqu'à faire des legs pour les nourrir. Ils en font de même à l'égard

à l'égard des chats et des chiens, dont le nombre est presque infini. Ces chiens n'en sont pourtant pas plus gras, car il y en a beaucoup à qui l'on peut compter les os. On les voit par pelotons dans les rues, qui sont pour eux autant de districts et qu'ils se font une loi de ne jamais déserte. De sorte que s'il arrive à quelque malheureux novice de transgresser cette loi, ceux du district sur lequel il empiète fondent sur lui pour le mettre à la raison. Comme les Turcs se retirent au coucher du soleil, il regneroit pendant la nuit un profond silence, sans le vacarme des chiens qui ne font qu'aboyer tous les Francs qu'ils rencontrent. A Tophanà ils poussent plus loin leur animosité, car ils se jettent tous ensemble sur ceux qui vont se rendre à bord. Le seul moyen de se défendre de leur attaque est de s'armer d'un gros baton, dont un seul coup les fait tous disparaître dans un moment.

LETTRE XXXIII.

De Constantinople.

UN Etranger, qui a trouvé de l'intolérance à Londres et à Paris, doit être tout étonné de voir ici une Eglise entre une Mosquée et une Synagogue, et un Derviche à coté d'un Capucin. Je ne fais pas comment ce Gouvernement a pu recevoir dans son sein des Religions si contraires à la sienne. Il faut bien que le Mahométisme commence à se corrompre, puisqu' il admet cette heureuse contradiction. Ce qui étonne encore davantage c'est de trouver que cette tolérance a gagné tous les esprits ; car vous voyez le Turc, le Juif, le Catholique, l'Arménien, le Grec, et le Protestant parler aussi paisiblement de leurs affaires et de leurs plaisirs que s'ils n'avoient qu' une même Patrie et une même Religion.

Mais si l'on veut chercher la cause de cette tolérance il me paroît qu' on ne peut la trouver que dans le Commerce et le Gouvernement ; car on fait bien que la Religion Mahométane inspire pour toutes les autres Religions des sentimens de haine et d'animosité. Au reste elle a d'excellentes choses. Elle préche l'unité de Dieu ; elle prescrit l'amour

Y du

du prochain, l'aumône, les œuvres de charité, la reconciliation avec les ennemis, et même ordonne des prières pour la conversion des Idolâtres, des Juifs, des Chrétiens, et des Incrédules, &c. L'éternité des récompenses et des peines de l'autre vie est un des points fondamentaux de cette Religion. Les Commentateurs ne laissent pas de s'étendre, à leur ordinaire, sur un passage du Koran par lequel il semble que les peines de l'Enfer pourroient bien ne pas être éternelles. Il y a des Sectes parmi les Mahométans qui n'y croient pas. Par exemple, les Giahamites disent que cette éternité est métaphorique, comme quand on souhaite que le règne d'un Prince dure éternellement; et les Giahedites croient que les damnés seront changés par succession de tems en feu, comme les autres matières consumées par cet élément. Parmi les Sectateurs d'Ali il y a une Secte qui prend son nom d'un Docteur appellé Alkhathab, lequel a enseigné que les délices du Paradis et les peines de l'Enfer ne sont autre chose que les plaisirs et les afflictions de la vie. C'est pourquoi on regarde, avec raison, ces gens comme des impies. Il est étonnant que l'Incrédulité trouve des proselytes par-tout où il y a des hommes qui se piquent d'esprit et de bon-sens. C'est peut-être ce qui a porté un Poëte Mahométan, qui n'étoit pas bon Mahométan, à s'exprimer de la sorte: " Les Chrétiens errent ça et là dans leur voie; et les Mahométans

" tans

“ tans sont tout-a-fait hors du chemin. Les Juifs
 “ ne sont plus que des Momies, et les Mages de
 “ Perse des reveurs. Le partage du monde est
 “ donc réduit à deux sortes de gens, dont les uns
 “ ont de l'esprit et n'ont point de Religion ; les
 “ autres ont de la Religion et peu d'esprit.”

Il ne faut pas croire que la béatitude promise par Mahomet se borne aux seuls plaisirs des sens ; car si le Prophète dit que les Croyans trouveront dans son Paradis des jardins sur les bords des rivières, où ils vivront éternellement avec les femmes qui seront pures et rajeunies ; il ajoute, qu' outre ces délices ils jouiront de la vue de Dieu qui les rendra contens. Son Enfer contient aussi des fruits tout-à-fait nouveaux, car ce sont des têtes de diables : ce qui est doit être très-effroyable, surtout parce qu'on fait comme le diable est fait. Un Ange préside de la part de Dieu à l'Enfer, apparemment pour y tenir le bon ordre ; Et cet Enfer, selon le Koran, a sept portes. Le plus grand pourtant de tous les maux des Damnés est, selon eux, leur séparation de Dieu : ce qui s'accorde avec la saine Théologie. Quelques Interpretes entendent par ces sept portes sept différent étages, où l'on punira sept différentes classes de pécheurs. Les Musulmans n'y seront pas compris, si l'on en veut croire un de leurs Docteurs qui dit, qu' ils n'y doivent faire qu'une demeure passagere et non pas éternelle comme les autres. C'est pourquoi il y place par ordre

ordre et avec une libéralité étonnante les Matérialistes, les Manichéens, les Bracmanes, qui rejettent les Prophètes et les Livres Sacrés, et ne croient ni au Vieux ni au Nouveau Testament; les Juifs parce qu'ils ne recoivent que le Vieux Testament; et les Chrétiens, parce qu'ils les recoivent tous les deux; les Guebres, et les Hypocrites. Un jour peut-être il se trouvera quelqu'un qui découvrira une huitième porte, pour y envoyer tous ceux qui croient à tout ce qu'on vient de dire. Un autre Interprete dit que ces sept portes sont les sept péchés capitaux qui menent à l'Enfer de l'éloignement et de la privation de Dieu. D'autres disent d'aussi belles choses, que vous pouvez voir dans la Bibliothèque Orientale d'Herbelot à l'article *Geben-nem.*

La prédestination est un des dogmes effrayans du Mahométisme, qui ne laisse pas cependant d'être utile sous quelques aspects. C'est à ce dogme que la Porte doit la facilité de lever de nombreuses armées. De l'autre côté, il calme l'inutile affliction d'un pere à la mort de ses enfans, ou d'un homme qui vient de perdre tout son bien par quelque revers de fortune ou son honneur par l'injustice de ses semblables &c. J'ai vu plusieurs Turcs supporter avec courage ces coups terribles, et ne dire pour tout autre soulagement que, *La volonté du Grand Dieu soit faite.* Cependant je ne puis pas entierement attribuer à ce dogme le sang froid qu'

qu' ils montrent à la mort de leurs enfans, de leurs femmes, ou de leurs amis. La superstition suçée avec le lait peut se changer en sentiment; mais ce sentiment, comme la raison, n'agit que lorsque les passions sont foibles, et il cede toujours aux fortes. La multitude des femmes, les bains, la grande variété des plaisirs sensuels distraient trop le Turc pour le rendre susceptible d'une forte affection pour personne. Au contraire ils le rendent égoïste; de sorte que s'il montre de la résignation à la mort de quelqu'un des siens, en disant que l'on devoit s'y attendre parce que l'homme en naissant porte la mort écrite sur son front, et qu'il continue à fumer tranquillement sa pipe; c'est que cela ne lui coute rien, c'est qu'il n'a pas aimé. En effet, on a vu des gens se desespérer lors que la mort leur a enlevé un ami ou une femme qu'ils aimoient passionnement. La Populace, qui abuse de tout, abuse de la predestination au point de s'abrutir. En tems de peste, par exemple, un misérable achete les habits d'un autre misérable qui vient de mourir de cette maladie, les endosse, et s'endort; en disant qu'il ne mourra que de la mort qui lui est destinée.

Au reste ce dogme de la Fatalité est très-ancien dans l'Orient. Vous voyez dans Homère, que tout se fait par une fatalité à laquelle Jupiter lui-même est sujet aussi-bien que le dernier des hommes. Crésus ayant perdu son royaume, pour s'être

s'etre trop fié à l'Oracle de Delphes, envoya des Lydiens demander au Dieu s'il n'avoit pas honte d'avoir contribué à sa ruine, et si les Dieux Grecs, envers lesquels il avoit été si libéral, n'étoient pas accoutumés à être ingrats. L'Oracle répondit : *Le Dieu même ne peut pas éviter les arrêts du Destin.* Ce n'est pas néanmoins la seule opinion théologique que les Turcs tiennent des plus anciens peuples de l'Asie. Il me paroît qu' ils en ont conservé une autre par tradition, qui ne tend rien moins qu'à ternir l'idée de la Divinité, qu' ils peignent d'ailleurs des couleurs les plus éclatantes. La voici : *Lors qu' il vous arrive un grand bonheur, tenez-vous sur vos gardes ; car c'est une marque que Dieu vous prépare de grands malheurs.* Mais pourquoi ? En voici la raison : " Je crois, disoit Solon à Cresus, " que les Dieux envient et troublent le genre humain ; car dans le cour d'une longue vie les hommes sont forcés de voir et de souffrir une infinité de choses, qui leur sont désagréables." Hérodote remarque qu' après le départ de Solon, la colere des Dieux tomba sur Crésus, *apparemment parce qu' il s'étoit cru le plus heureux des hommes.* " L'excès de la prospérité me trouble, écrivoit Amasis Roi d'Egypte à son ami Policrate, car je fais combien les Dieux sont envieux." Cette maniere de resoudre la question sur l'origine du mal, qui pouvoit être une conséquence de la Théologie du Polythéisme, laquelle enseignoit que les Dieux aussi-bien que les hommes étoient nés

nés de la terre, est absurde et contradictoire dans un Déiste. Mais le peuple n'a jamais d'idées nettes de ce qui est au-dessus des sens; et les Turcs ne sont à cet égard que peuple.

La résurrection des morts est aussi un des articles de la croyance des Turcs. Un des signes qui doivent la précéder c'est, disent-ils, que les animaux mourront, que les montagnes voleront en l'air comme des oiseaux, et que les cieux se fondront et couleront en terre. Et la terre où ira-t-elle? C'est à quoi ils n'ont pas pensé.

Quant aux ablutions et à la circoncision je remarquerai seulement, que ces deux pratiques sont très-anciennes dans l'Orient, qu' elles doivent leur origine moins au caprice qu'à la nécessité, et qu' elles ont toujours eu la sanction de la Religion afin d'être mieux observées. Il feroit ridicule de ne pas attribuer à la nécessité la circoncision, surtout lorsqu' on nous apprend qu' il y a plusieurs peuples dans l'Asie qui sans cela seroient inutiles à la Société. Les Turcs portent l'usage de l'ablution au point où le portoient les Assiriens qui, selon Strabon, alloient se purifier toutes les fois qu' ils accomplissoient les fonctions du mariage. Mahomet, en ordonnant ces pratiques, n'a fait que se conformer aux usages reçus. Quante à la viande de cochon il l'a défendue, ou parce que cela étoit malfaisant dans les pays où il introduisit d'abord sa Religion:

Religion : ou pour faire sa cour aux Juifs qui étoient répandus par-tout où il prechoit sa nouvelle doctrine, ou bien dans l'espoir de la leur faire embrasser, car un Inspiré pense que rien ne peut lui résister.

Les Mahométans croient au Nouveau et au Vieux Testament. Ils citent souvent l'Evangile, et en citent ce qui s'y trouve et quelquefois ce qui ne s'y trouve pas. Ils soutiennent que les Chrétiens l'ont altéré et corrompu, parce qu' ils en ont, disent-ils, retranché tout ce qui regardoit Mahomet : Et ils avancent que les Juifs en ont fait autant du Vieux Testament. Ils conviennent que c'est Dieu qui a envoyé l'Evangile à Jesus fils de Marie, qu' ils respectent ; Et ils trouvent ridicule que nous l'appellions fils de Dieu ; étant une sottise, disent-ils, de donner des enfans à Dieu qui, selon le Koran, est un Etre infini qui n'a point été engendré et qui n'a engendré personne. Dans une dispute que j'eus là-dessus avec un Dervis, j'ai eu occasion de remarquer la manière adroite dont il se servoit pour défendre sa Religion. Cet homme est trop savant pour un Turc, et sur-tout pour un Derviche. Il est éloquent ; et je présume qu' il ressemble à nos Orateurs qui tachent souvent de persuader aux autres ce qu' ils ne croient pas eux-mêmes. Voici à peu-près le discours qu' il me tint. " Une preuve directe et certaine de la divinité de la Mission de Mahomet c'est que ce
" Législateur

Législateur a prêché une Doctrine qui s'est ré-
 pandue dans toutes les parties du monde; et
 que Dieu a puni la dureté des Juifs et des
 Chrétiens, dont le nombre est très-petit en
 comparaison de celui des Mahométans, par la
 perte de leurs biens et en les rendant leurs tri-
 butaires et leurs esclaves. De plus, le Prophète
 a enseigné une morale qui se grave tellement
 dans le cœur, que nous la mettons toujours en
 pratique sans nous en écarter jamais. On perd
 un fils, un ami, une charge, tous ses biens, et
 on ne se désespere pas; car telle est la volonté
 du Grand Dieu. Au contraire la morale des
 autres Prophètes est si peu divine qu' elle né
 corrigé personne. L'homme ne peut pas être
 parfait: une connaissance même superficielle de
 la nature humaine le prouve: il peut se défaire
 d'une passion, mais non pas de toutes; sur ce
 pied-là la Morale de votre Religion est plutôt
 un plan philosophique que praticable; Et pour
 le prouver j'en appellerai à la conscience de
 tout Chrétien. On peut dans un accès de fanatisme étouffer la nature: mais les accès sont de
 courte durée. Ajoutez à cela que notre Religion a toujours la même influence sur nous, et
 qu' elle ne dégénère point. Je puis aussi m' attacher aux miracles pour augmenter le poids de
 toutes ces raisons. Mahomet fit sortir de l'eau
 de ses doigts: De plus, il marqua la lune de son
 doigt, et la fendit. Les pierres, les arbres, les

“ bêtes même le reconnaissent pour le véritable
“ Prophète et le saluent en disant, *Vous êtes le*
“ *Véritable Envoyé de Dieu.* Tout le monde sait
“ qu’ une nuit il alla de la Mecque à Jérusalem,
“ d’où il monta au ciel où il vit le Paradis et
“ l’Enfer, parla à Dieu, et se trouva à la Mecque
“ avant qu’ il fût jour. Mais je ne veux insister
“ sur cet article, car il n’y a aucune Religion qui
“ n’ait ses miracles.” Voilà de la logique comme
vous voyez, et de la logique Turque qui ne res-
semble gueres à la nôtre.

LETTRE XXXIV.

De Constantinople.

GALATA est un des faux-bourgs de Constantinople situé vis-à-vis du Sérail. Il est entouré de murailles flanquées de vieilles tours. On en ferme les portes au coucher du soleil ; mais ceux qui se rendent à bord trouvent jusqu'à une certaine heure les gardes qui ont la complaisance de les leur ouvrir pour quelques parâs. Pera n'est qu'un fauxbourg de Galata, où logent les Ambassadeurs et tous les autres Francs ; C'est une jolie petite Ville Chrétienne au milieu du Mahoméïisme. Les Juifs, les Grecs, les Arméniens, et les Catholiques ont beaucoup de Synagogues, d'Eglises, et de Couvens à Galata aussi-bien qu'à Pera. Il y a des Rabins, des Caloyers, des Capucins, des Cordeliers, &c. Les Catholiques y ont un Archevêque ; et les Grecs un Patriarche, qui avec une humilité vraiment Chrétienne se fait appeler *Le très-Saint Archevêque de Constantinople, Patriarche Universel*, &c. Les titres des autres Patriarches Grecs, tels que ceux d'Antioche, de Jerusalem, et d'Alexandrie, ne sont pas moins pompeux ; surtout celui du dernier qui se nomme : *Le Bienheureux Pape et Patriarche de la grande Ville d'Alexandrie, de la Lybie*,

Lybie, de Pentapolis, de l'Ethiopie et de toute la terre
 d'Egypte, Pere des Peres, Pasteur des Pasteurs,
 Prélat des Prélats, le 13^e Apôtre, et le Juge Universel.
 Le Patriarche de Constantinople exerce sa juridi-
 ction sur les Grecs de la Turquie Européenne,
 des Iles de l'Archipel, et de celles de la Mer
 Ionique. Il est choisi par douze Metropolitains et
 confirmé par le Grand Seigneur. On dit qu'après
 l'élection il se rend à cheval chez le Grand Vizir,
 accompagné par les Métropolitains; lequel lui
 tient à peu près ce discours: " Comme votre Na-
 " tion vous trouve digne de la diriger dans sa
 " Religion, mon Maître approuve le choix de ses
 " rajas, et vous confirme dans cette dignité à con-
 " dition que leur vous inspirerez de l'obéissance
 " envers lui et ses Successeurs." L'élection du Pa-
 triarche ne se passe jamais sans bruit et sans cabales;
 et le Patriarcat est toujours mis à l'enchère. Il
 arrive quelquefois que le parti d'opposition est
 assez puissant pour faire déposer l'ancien Patriarche
 et en créer un nouveau. Le Patriarche paye à la
 Porte un tribut annuel de huit à dix bourses,
 (chaque bourse vaut 500 piastres) pour avoir la
 liberté d'exercer sa Religion et le droit de con-
 noître des différends qui s'élèvent entre les Eccle-
 siastiques et les autres particuliers. Pour payer
 cette somme il est obligé de mettre à contribution
 les Archevêques et les Evêques, qui usent de la
 même rigueur envers les *Antipapas* ou Archiprêtres
 et les Papas; Ceux-ci à leur tour remettent tous
 les

les péchés pour de l'argent, font des miracles pour de l'argent, et avec tant de ressources ils sont si pauvres, qu' ils sont obligés souvent de labourer la terre pour ne pas mourir de faim.

Les Grecs ont quatre carêmes pendant lesquels ils se refusent viande, lait, fromage, et poisson. En général ils font maigre le Mercredi et le Vendredi ; car ce fut le Mercredi que Jesus Christ fut vendu par Judas et le Vendredi qu' il fut crucifié : ce qui doit nous faire croire que les Juifs ne jeunent pas pendant ces jours. Ils savent très-mal les principes de leur Religion ; et ils sont foncièrement superstitieux. Cependant il y en a qui croient que les peines de l'Enfer ne seront pas éternelles : ce qui prouve qu' il y a des libertins par-tout. Il y a ici un Papas qui vient de traduire en Grec *l'Esprit et le Système de la Nature* pour rendre service, dit-il, à ses Compatriotes. Mais comme ceux-ci n'aiment ni l'Esprit ni le Système, ils l'ont persécuté ; C'est pourquoi ce Grec est tout fier de ce que ses traductions lui ont valu les honneurs de la persécution. Les Grecs croient que le Saint Esprit ne procède pas du Fils ; Ils ne reconnoissent pas la primatie du Pape, fondés sur l'ancienneté de leurs Conciles Universels ; et ils detestent les Latins et sont tout surpris que les Lettrés d'entre ceux-ci n'embrassent pas leur Religion : car par les livres ils verroient, disent-ils, que c'est nous qui avons raison. Cette haine contre ceux de la Communion

Romaine

Romaine a été bien fatale autrefois à un Empereur Grec, qui ayant introduit le culte de l'Eglise Latine fut persécuté par un parti et enfin étranglé par un de ses propres parens.

Les Arméniens, étant de la Communion d'Ethie, ne reconnoissent qu'une nature en Jésus-Christ. Ils ont aussi leurs superstitions. Il y a parmi eux des Patriarches, des Archevêques, des Evêques, des Docteurs, des Prêtres Seculiers et des Moines. Ils ont trois Patriarches, dont l'un réside dans l'Arménie Mineure et a le droit de nommer et de consacrer les deux autres qui résident à Jérusalem et à Constantinople. Ces Patriarches ne sont pas aussi misérables que ceux des Grecs ; mais en revanche ils n'ont pas d'aussi beaux titres. Le baptême s'administre chez eux comme chez les Grecs, par immersion. Toutefois les Arméniens et les Grecs ont une telle animosité les uns contre les autres, que si un Arménien entre dans une Eglise Grecque on la croit aussitôt profanée et on la bénit de nouveau. Ils s'entr'excom- muniennent sans-cesse, ce qui nedoit pas nous paroître étrange.

Pour les Juifs, ils attendent encore le Messie ; et observent tellement le Sabbat que pendant ce jour, dussent-ils déranger leurs affaires, ils ne se mêlent de rien, regardant comme un grand crime la moindre occupation. Mahomet, apparemment pour plaisanter, dit, dans un endroit de l'Alcoran,

que

que plusieurs Juifs furent changés en singes pour avoir violé le Sabbat, et qu'ils moururent au bout de trois jours. Et ailleurs il dit que ce qui est resté de la famille de Moïse et d'Aaron sera porté par les Anges dans le Ciel. Car les Mahométans placent en Enfer les Juifs dans un étage au dessous de celui des Chrétiens ; Et un Juif Apostate, dit Herbelot, prouve qu'ils ont été ainsi condamnés pour avoir corrompu le texte de plusieurs endroits de l'Ecriture Sainte. Entre autres superstitions de ce Peuple, toujours renommé pour ses superstitions, il y en a une qui pour sa singularité mérite d'être rapportée. Lorsque les Juives sont grosses et que les douleurs de l'accouchement commencent à se faire sentir, elles appellent à leur secours Marie avec la plus grande dévotion. Mais dès qu'elles ont accouché, la servante balaye tous les coins de la chambre pour l'en chasser, en s'criant à plusieurs reprises, *Marie, hors d'ici.*

On est frappé de l'influence qu'ont le Gouvernement et la Religion sur le caractère de ces différens Peuples vivant sous un même climat. Le Turc est sérieux, grave, courageux, et a le regard assuré : il est attaché à sa prédestination, parle peu, et ne rit pas beaucoup : il est humain quand il n'est pas rigoriste, honnête dans le Commerce, mais toujours soupçonneux. Le Grec craint le Turc, le déteste et le flatte : il est adroit, insinuant, rusé, dissimulé, et a conservé dans le commerce cette *græca fides* qui avoit passé en proverbe. Il est sophiste, ba-
billard

billard, sociable, hospitalier, remuant, porté pour les fêtes et le bal, &c.

Les Juifs sont plus rampans et plus laches que les Grecs envers les Turcs, car ils en sont plus maltraités. Ils ont de l'esprit et de l'éloquence : mais c'est cet esprit d'usure et d'avarice que leurs Ancêtres leur ont transmis, et cette éloquence qui naît du désir de le mettre à profit. A force de s'entendre nommer par leur nom, c'est-à-dire fripons, ils n'en rougissent plus. Ils sont les Courtiers des Francs et des Turcs. Ils sont actifs, s'entraident, et s'estiment les uns les autres autant qu'on les méprise. Ils se plaignent amèrement de ce mépris ; et disent que la Religion Chrétienne et la Mahométane sont des filles ingrates qui déchirent à l'envi le sein d'où elles sont sorties. Ils forment une partie considérable de la population des Pays Mahométans ; et en s'étonne de l'indifférence avec laquelle les Turcs les voyent se multiplier et s'enrichir sans penser aux vexations qu'ils pourroient un jour essayer de la part de ce Peuple devenu plus pluissant. Il paroît que les Juifs modernes n'ont pas dégénéré de leurs Ancêtres : car Tacite en parlant de ce Peuple s'exprime ainsi : *Apud ipsos fides obstinata, misericordia in promptu, sed adversus omnes alios hostile odium.*

Les Arméniens sont actifs, sobres, frugals, et laborieux. En général ils sont de très-honnêtes gens ; et sont plus riches que les Grecs, car ce sont eux qui font le commerce intérieur du Levant,

LETTRE XXXV.

De Constantinople.

IL n'y a rien au monde d'aussi beau que le Canal de Constantinople. Il sépare l'Europe de l'Asie; et n'a pas plus de deux milles dans sa plus grande largeur. Ces deux Continents présentent de tems en tems des coups d'œil tout-à-fait pittoresques. A trois milles de Constantinople près de *Besci Tastis*, Village où le Grand Seigneur a une Maison de plaisir, le point de vue est charmant: Constantinople, Pera, et Scutari offrent aux yeux un vaste amphithéâtre qui semble renfermer le Bosphore. A mesure qu'on s'éloigne de Constantinople, les perspectives varient et deviennent par là plus agréables et plus intéressantes. Tantôt ce sont des Villages, et tantôt des vallées revetues de sombres forets, et des collines plantées de tilleuls, de frênes, de peupliers, et de platanes qui cachent leurs cimes dans les nues et semblent inviter le voyageur fatigué à se reposer sous leur ombre éternelle. Ailleurs la Nature semble s'etre oubliée au point de produire des horreurs, que la seule Nature a l'art de rendre agréables. Ici vous croyez voir les montagnes se rapprocher et s'unir pour vous fermer le passage: là vous les voyez se désunir pour

A à

vous

vous faire passer ; et cette illusion continue jusqu' au moment où paroît le Pont Euxin : alors le charme cesse, et tout reste à sa place. Les principaux Villages du Continent d'Europe qui embellissent les bords du Canal sont *Bujukderé*, *Tarapia*, et *Belgrado*.

Nous jouimes de ce spectacle varié pendant notre passage, car il fesoit très-beau. Outre cela, nous nous rappellions avec plaisir que ces lieux étoient jadis ornés d'une infinité de Temples et d'Autels, dédiés à Jupiter distributeur des Vents, à Mercure, à des Héros, et à des Dieux Marins. Pour ne pas savoir précisément où étoit *Phinopolis*, la Cour du Roi Phinée, nous croyions l'apercevoir par-tout. La vue de Thrapia nous fit souvenir de Médée, qui avoit mouillé dans cette baie, et du funeste sort qu'elle éprouva.

Malgré que la longueur du Canal soit de cinq lieues, et que dans plusieurs endroits il soit extrêmement rapide, nous vinmes à bout de le traverser en quatre heures, à l'aide d'un vent favorable. Ayant passé au milieu des Iles Cyanées (que Phinée persuada à Jason de passer par le beau tems, car autrement la Navire Argos, disoit-il, s'y seroit brisée quand même elle eût été de fer) nous débarquames au Fanal d'Europe à un Village Grec situé sur les bords de la Mer Noire : de cette Mer dont les Anciens avoient une idée si terrible. Celle des Iles

Iles Cyanées, qui est située du coté d'Europe, n'est qu'un écueil séparé du Continent par un très-petit bras de mer. Elle contient les restes d'une colonne de marbre blanc appellée de Pompée, qui a aussi peu de rapport avec Pompée que la Tour du Cap de Scutari dite la Tour de Léandre en a avec Léandre. On y voit des caractères Romains, dont les seuls lisibles sont CLA :: RONTO. Le Fanal n'est autre chose qu'une haute tour, dont le sommet fait à l'instar d'une campanille est rempli de fanaux. Ce Fanal, aussi-bien que l'autre qui lui est opposé, est allumé tous les soirs pour la commodité des Batimens, que les tempêtes fréquentes de la Mer Noire brisent contre les rochers. Si l'on en veut croire un Ancien cette Mer n'étoit qu'un lac, et l'Asie et l'Europe formoient ici un seul Continent, qui dans la suite des tems fut divisé par le débordement de ce lac.

Enfin nous quittâmes le Village pour rentrer dans le Bosphore, où bientôt après nous fumes surpris par la pluie. Le vent devint contraire, la mer s'enfla prodigieusement, et les courans rouloient comme des torrens autour du bateau et sembloient vouloir l'engloutir. Nous tachions de gagner chemin en virant souvent, mais en vain. Un furieux coup de vent faillit nous tirer d'embarras pour toujours: le bateau se pencha considérablement: la mer entra etacheva de nous mouiller; les matelots étant ivres, on me confia une des écoutes;

Écoutes ; Cependant un second coup de vent fut vint, on me crie de lâcher l'écoute, je la tins fort je ne sais pourquoi, et je pensai par-là faire renverser le bateau. Enfin il fallut céder à la force, et mettre bas les mats dont l'un étoit déjà brisé. Les courans nous jetterent contre une Batterie placée sur les bords du Canal, où nous débarquames avec beaucoup de difficulté dans un endroit plein de rochers escarpés. Des Janissaires nous invitèrent à prendre du repos à une petite cahute ; et nous acceptames leur offre d'autant plus volontiers que nous étions tous mouillés. Nous y trouvames un bon feu et du café. Ces gens nous firent tout le bon accueil possible et nous tinrent compagnie. Cependant ils ne durent pas rester trop satisfaits de notre entretien, car leur pantomime étoit pour nous aussi inintelligible que leur langue. La pluie ayant cessé nous nous rembarquames, non obstant que le vent fût toujours contraire et que nos matelots fusstent dans le même état qu'auparavant. Enfin il étoit déjà onze heures du soir, et nous errions encore au gré du vent et des vagues. L'ennui, l'humidité, la fatigue, le froid nous obligèrent à relâcher à un Village, dans le même golfe où mouillerent les Argonautes il y a plus de trois mille ans.

En mettant pied à terre notre premier soin fut de ramasser à l'envi du bois ; mais nous ne pumes nous procurer que des ronces et des épines très-mouillées. Tandis qu'on est à faire du feu, on s'aperçoit

aperçoit qu'il manque deux de nos Compagnons. On crie, on les appelle tout haut, ce qui éveilla tous les chiens du Village, on envoie des matelots par-tout, et on ne peut pas en savoir aucune nouvelle. Cela nous jeta dans une inquiétude d'où nous ne sortimes que lors que nous les vimes repa-roître. Ils s'étoient amusés à parcourir le Village, et ayant vu de la lumière quelque part ils avoient frappé. C'étoit un Café Turc : par le moyen d'un Juif qui parloit un peu l'Italien ils avoient fait entendre au Cafetier qu'ils vouloient y passer la nuit avec leurs amis, ce qu'il ne refusa pas. Ces nou-velles nous firent plaisir, et nous nous y rendimes tout tant que nous étions. Le Cafetier, dont la phisyonomie annoncoit la bonté de son ame, en nous voyant mouillés et tremblans de froid se hata de nous faire un grand feu ; il nous servit ensuite du café et nous regala d'une corbeille de raisin. Comme la chambre ne contenoit que deux estrades, il nous céda la sienne de bonne grace, et nous donna tous les oreillers qu'il avoit : ce qui nous mit plus à notre aise que nous ne l'espérions. Il est vrai que nous n'eumes pour tout matelat que des planches ; mais nous étions si fatigués et si charmés d'ailleurs de n'être pas obligés de passer toute la nuit dans le bateau, que nous dormimes le mieux du monde.

J'eus occasion par-là de voir faire le café. Dans une petite cheminée faite en forme de niche on voit

voit toujours bouillir un chaudron rempli d'eau. Lors qu'on demande du café, on verse de cette eau dans un petit pot où l'on met du café ; ou l'y fait bouillir deux ou trois fois en battant en même tems ce pot des deux cotés avec de petites baguettes ; et au lieu de le faire déposer on le transvase plusieurs fois, et on vous le porte sans sucre dans de très-petites tasses de porcelaine de la Chine sans anse dont les soucoupes sont ordinairement de laiton doré. Puisque nous sommes sur l'article du café, pour ne pas l'oublier je vous dirai qu' on en fait ici un très-grand usage, et qu'il y a dans Constantinople un endroit où 300 hommes sont continuellement occupés à bruler et à piler tout le café qui se consomme dans les maisons publiques de cette Ville. L'Abbé Sestini me dit qu'on en apprête 1000 *Oques* par jour, chaque oque étant composée de 42 onces. Si jamais vous étiez tenté de croire que tout le café qu'on débite ici soit du Mocha, cette observation pourra, je pense, vous tirer d'erreur. Le vrai Mocha n'est connu que des Grands, des Riches, et des Ambassadeurs, qui le font venir par le moyen des Caravanes de Perse. On peut cependant en trouver, mais avec beaucoup de difficulté, et alors il est très-cher. Un de mes amis eut peine à en trouver quelques oques, qu'il paya sept piastres et demie l'oque.

Le lendemain le vent étant encore contraire et violent, je pris le parti de m'en retourner par terre à Constan-

à Constantinople : ce qui m'attira des plaisanteries de la part de mes Compagnons. Je passai par Bujuk-deré et plusieurs autres Villages sans y effuser aucune insulte, car les habitans sont accoutumés à voir des Francs.

Bujukderé est un charmant Village situé sur les bords du Canal ; Les Ambassadeurs et d'autres Particuliers y ont leurs Maisons de Plaisance. Dans le fond du golfe il y a une belle prairie et un grand vallon, où l'on voit quelques hauts platanes plantés en cercle et un groupe superbe de ces mêmes arbres : Ces lieux inspirent une douce reverie dont on ne sort qu'à regret. Les rives du Canal sont très-fertiles et très-bien cultivées. Mais hélas, à deux milles de la mer le changement est bien frappant : On n'y trouve que de la fougère et des orties !

En chemin je saluai de loin le fameux Aqueduc de Burgas ; et il ne m'arriva rien d'extraordinaire si ce n'est que le Juif, à qui appartenloit mon vilain cheval, qui n'avoit pour tout harnois qu'un bât et un licol, me fit descendre deux fois ; d'abord dans un village, lorsque je fus près d'une Mosquée ; et ensuite quand je passai près de la Maison de Campagne du Capitaine Pacha. Je ne pus en deviner la raison, cet homme ne s'exprimant que par des signes que je ne comprenois pas.

Avant d'entrer dans Pera un triste spectacle fixe l'attention du Voyageur : Ce sont les Cimetières.

tières. Attendri à l'aspect des tombeaux et des cyprès qui les entourent, et étonné en même tems de l'immense étendue que les morts occupent paisiblement à coté des vivans, il ne peut se défendre de cette profonde mais courte mélancolie qui fait souvent un des doux moments de la vie. Hélas, on n'est donc né que pour mourir ! Qu' Homère avoit raison de comparer les hommes aux feuilles des arbres ! Il n'y a que les cimetières des Turcs qui puissent être ornés de cyprès. Ceux des Juifs des Arméniens et les Grecs sont simplement entourés de peupliers et de muriers. Leurs tombes sont de marbre: ainsi les plus beaux marbres de l'Antiquité annoncent aujourd'hui les restes d'un homme obscur. Je vis des femmes s'y promener d'un air triste et devot. On m'a dit que les Arméniens et les Grecs pendant leurs fêtes vont s'y amuser, après y avoir pleuré le jour auparavant. Au reste la coutume qu'ont les Turcs de planter des arbres stériles autour des tombeaux est très-ancienne; car on lit dans Homère que le tombeau d'Aétion avoit été orné d'ormes.

J'ai vu en passant un convoi funèbre. Quatre personnes portoient le mort sur leurs épaules; et les parens ou les amis du défunt le suivraient en compagnie de l'Imam. Ils marchoient fort-vite, apparemment pour ne pas imiter notre lenteur dans cette cérémonie:

LETTRE XXXVI.

De Constantinople, Decembre, 1788.

NOUS avons eu de la neige pendant plus de quinze jours: il y a eu aussi des gelées, et le froid a été excessif. Les gens du pays disent qu'ils n'ont pas eu depuis dix ans un hiver aussi rigoureux. La neige n'empeche pas les Turcs de sortir. Ils se promènent à leur ordinaire, et dans les descentes ils s'asseyent sur une espèce de petit traineau à quatre roues et s'y laissent aller en se tenant fermes: de sorte qu'ils se trouvent au bas avant d'avoir eu le tems d'y penser.

Pendant ces mauvais tems le feu prit dans plusieurs endroits de la ville. J'ai été temoin de deux incendies assez considérables l'un arrivé à Galata dont on arrêta les progrès en peu de tems: l'autre à Constantinople, qui dura dix-huit heures. Les flammes détruisirent une grande quantité de maisons, entre autres une partie de celle du Kaïmakan, et peu s'en fallut qu'elles ne se portassent jusqu'au Sérail. Le Grand Seigneur aussi-bien que le Capitaine Pacha et les Premiers Officiers de la Porte y accourent, étant tous obligés de paroître dans de pareilles occasions: ce qui ne doit pas

être trop agréable pour le soi-disant *Monarque de l'Univers, Ombre de Dieu, Frère du Soleil et de la Lune &c.* La tour de la Porte de Galata, ouvrage des Génois, et l'autre qu' on voit dans la maison du Janissaire-Aga à Constantinople servent pour donner l'alarme en cas d'incendie; et il y a tous les foirs des gardes destinées à cet usage. Il y a pourtant d'autres tours: elles sont curieusement bâties: elles sont plus larges à mesure qu' elles s'élèvent. Toutefois ces incendies purifient l'air, et detruisent en partie ces germes de peste qui sont cachés dans de vieux magasins et qui perpetuent cette funeste contagion. La vitesse avec laquelle on rebatit les maisons est vraiment surprenante; vous croiriez qu' elle surpassé souvent celle que le feu a employée à les consumer.

Lorsque les Turcs ne sont pas contens du Gouvernement c'est par le moyen du feu qu' ils font parvenir leurs plaintes au Trone; et il se peut que les incendies dont je vous ai parlé soient un signe de leur mécontentement, car je viens d'apprendre que le Grand Seigneur a ordonné que tout le monde apportât sa vaisselle à l'Hotel de la Monnoie où l'on la paye un tiers au dessous du prix coutant: et cela pour frapper une nouvelle pièce de deux piastres et se procurer 25 millions (projet proposé à la Porte par un Marchand Franc, car les Turcs ne se connoissent pas en calcul) pour continuer une guerre, que les Turcs n'aiment pas du tout,

ni

ni nos Ambassadeurs non plus. L'existence de cet Empire a quelque chose de surprenant: tout conspire à le miner: le vice est dans sa constitution, et il ne perd rien de son équilibre.

A propos de la guerre, il arrive continuellement des soldats avec des Esclaves Allemands. J'ai vu chez l'Ambassadeur de France trois paysannes Allemandes et deux officiers que cet Ambassadeur a rachetés. L'un d'eux, qui est Hongrois et parle Latin m'a appris que les Turcs n'avoient pas respecté la pudeur de ces femmes; et elles rougirent lors qu'il leur dit qu'il venoit de m'en faire le récit. Au reste les Turcs traitent fort mal leurs esclaves: ils les font travailler comme des bêtes, et font souvent jouer le baton. Du moins c'est ce qu'en disent les esclaves, qui, comme tous les malheureux, exagerent peut-être les maux de leur condition.

Le froid continue à être excessif. On voit ici peu de cheminées, mais il y a quelque chose de plus agréable, le *Tendour*. C'est un brasier placé sous une table couverte d'un lodier, que ceux qui veulent se chauffer mettent sur leurs genoux: il s'exhale de-là une douce chaleur qui se communique à toute la personne. Dans les maisons où les Grecs étaient le plus de luxe, on y ajoute une petite couverture de satin ou de soye brodée en or et en argent; Ces broderies sont l'ouvrage des Dames.

J'entrai

J'entrai, il y a quelques jours, tout seul dans un Café Turc, et je m'en repentis d'abord à cause des respectables personnages que j'y trouvai : Ce n'étoit que de la canaille, des soldats et des matelots. Cependant je pris tranquillement mon café, et tous ces gens fumoyent leur pipe sans faire aucun de ces mouvements de moquerie ou de ridicule qu'un habillement Européen doit exciter parmi la populace. Un d'eux, qui avoit l'air d'un Renegat, m'adressa la parole en Italien, et me fit plusieurs demandes dont la plupart rouloient sur le mécontentement des Turcs au sujet de la guerre. Notre entretien fut interrompu par l'arrivée d'une espèce de gueux qui après avoir babillé et fait babiller beaucoup continua à parler seul d'un ton plus haut. Tout le monde fit silence, et se mit à l'écouter attentivement. Il conta des historiettes, des nouvelles à rire, et pourtant je ne vis aucun des auditeurs rire beaucoup.

À cette espèce d'amusement dont les Turcs jouissent dans les Cafés, on peut ajouter celui des échecs dont une partie quelquefois a passé de pere en fils. Ils y employent des jours entiers ; mais ils ne peuvent pas jouer d'argent, car la Religion le leur défend expressément. Au reste leurs divertissements ne se bornent pas à cela. Il y a parmi eux des joueurs de gobelets et de marionnettes. Les Farses sont du gout de la Nation ; et on y voit de ces saletés qu'on ne toléroit autrefois qu'aux fêtes de Priape.

Priape. Dans les Lettres de l'Abbé Sestini sur la Presqu' Ile de Cyzique vous trouverez, à ce sujet, des détails dans lesquels je n'ai pas cru devoir entrer.

Quant aux historiettes, les Musulmans les aiment si fort qu'ils en ont tiré plusieurs des Chrétiens et les ont embellies, car tout s'embellit dans l'Orient. Celle des Sept Dormans, par exemple, finit assez bien chez eux; Car, pour montrer la force du bon exemple, ils disent que le chien par le long séjour qu'il fit avec les hommes dans la grotte devint rai-sonnable. Ils lui donnent même, selon Herbelot, une place dans le Ciel avec l'âne de Balaam et avec celui du Messie.

Il y a beaucoup de Renegats ici : les causes en sont en si grand nombre ! Lors qu'on surprend, par exemple, un Chrétien avec une Turque il faut qu'il abjure sa Religion et qu'il épouse cette femme, ou qu'on lui tranche la tête : Et l'on fait bien qu'on aime mieux porter un turban sur la tête que de la perdre. La semaine passée deux matelots Francs promirent dans un moment d'ivresse de se faire Turcs, et ils tinrent leur parole malgré les efforts que fit le Drogue man de leur Ambassadeur pour les en détourner.

LETTRE XXXVII.

De Constantinople, le 17 Janvier, 1789.

LE nouvel an a ramené le beau tems et les plaisirs. Les Ambassadeurs et quelques-uns d'entre les Grecs et les Francs donnent souvent des bals et des soupers magnifiques où l'on trouve tous les agréments de la société. On a même formé des masquerades pour rendre complets les divertissemens du Carnaval. On voit communément dans ces bals de jeunes Droguemans, dont l'air grotesque et le bonnet presbyteral eussent fait rire même Héraclite. Quant à la Musique, elle n'est pas assez bonne pour en dire du mal. Les Musiciens voyant que l'on danse avec beaucoup de plaisir croient qu'ils jouent extrêmement bien. C'est pourquoi ils en tirent une telle vanité, que chez un Ambassadeur ils ne vouloient plus jouer, parce que on ne les avoit pas servis les premiers de rafraîchissemens.

Les Grecs, comme on a remarqué, ont dansé plus qu'aucun Peuple de l'Univers. Chez eux la danse fesoit partie de la gymnastique : elle étoit ordonnée comme un remede contre quelques maladies, et on s'en servoit même dans les exercices militaires. Aujourd' hui leur passion pour ce divertissement

vertissement adoucit en quelque sorte les maux qui accompagnent la servitude. Il y a ici des troupes de garçons de douze à treize ans entretenus par des chefs, qui payent une certaine somme aux Turcs pour avoir la liberté de les faire danser pendant toute l'année. Lorsque les Tavernes sont ouvertes, ces jeunes gens y dansent et y jouent des pantomimes. Il y a aussi des danseuses ambulantes, lascives dans l'habillement aussi-bien que dans le geste, qu'on appelle par-tout où l'on respecte moins la vertu que le plaisir ; Que si au charme des graces elles joignent celui de la figure, c'en est fait de l'austérité de ceux qu'elles approchent.

Puisque nous sommes sur l'article de la danse, il faut que je vous parle de certains Derviches qui résident à Pera, qui l'aiment à la folie. En général les Turcs ne dansent pas ; ils pensent à cet égard comme les Romains, et c'est peut-être la seule chose qu'ils aient de commun avec ce Peuple célèbre. Ces Derviches dansent dans leur Mosquée deux fois par semaine à midi, le Mardi et le Vendredi. Ils y laissent entrer tout le monde, car, comme un d'eux prêche, il se pourroit, disent-ils, que quelque Infidelle se convertît par là à la Vraie Foi. Ils dansent en cercle et avec une grande vitesse jusque à ce que la tête leur tourne, ce qui n'arrive pas aisément : car à force d'être accoutumés à la faire tourner elle ne leur tourne plus. Leur mouvement vertigineux ne finit que lorsque la flute cesse.

cessé. Alors donc ils s'arretent d'un air fermé comme si rien ne les eût occupés. Sur la porte du Couvent ils ont pour devise un grand bonnet blanc qui est celui de l'Ordre. Ils marchent nu-jambes, et ont la poitrine découverte : ils ont coutume de baisser les yeux, mais ils les levent volontiers lors qu'ils rencontrent des femmes ; leur robe est courte, et de laine brune. Quelques-uns d'entr' eux sont mariés, et les fils en embrassant la profession de leurs peres deviennent par-là les héritiers de leur sainteté. On respecte si fort ces gens que si un criminel ou étranger assailli par la canaille se refugie dans leur Couvent, il y trouve un abri plus sûr que dans le Sérail même. Je suis surpris que vivant à leur aise et n'ayant rien à craindre de la part du Grand Seigneur, ils n'ayent pas multiplié leurs Couvens. Il faut croire que le Gouvernement Turc, malgré son ignorance, connoisse trop bien ses intérêts pour donner pleine liberté à ces sangsues.

A Tophanà il y a un autre Couvent de Derviches : et les Musulmans ont aussi leurs Ignace, leurs Bruno, leurs François, leurs Antoine. On en voit un à Scutari dont les Derviches font des cérémonies assez singulieres. Ils dansent une fois par semaine, et par un excès de piété ils se font des marques sur le visage ou sur d'autres parties du corps avec un fer rouge. L'Antiquité nous offre un genre semblable de superstition. Les Prêtres

de

de la Déesse de Syrie, qui étoient Eunuques, se donnoient le fouet pendant certains jours les uns aux autres, après avoir tiré du sang de leurs coudes. Lucien qui rapporte ce fait ajoute que les Devots se brûloient tous, les uns au poignet, les autres au cou ; c'est pourquoi, dit-il, tous les Assyriens ont des marques de brûlure. Il faut que les hommes aient eu bien peur des Dieux pour déraisonner à ce point là.

Tous ces Derviches devroient selon leurs Règles avoir une morale austere ; mais comme par-tout ailleurs ils ne font qu'en imposer au vulgaire qui est destiné à être la dupe en tout. Sous le manteau de l'Hypocrisie ils cachent tous les vices. Ils s'enivrent avec du vin, de l'opium, des liqueurs fortes, &c.

Il y a cependant parmi les Turcs des *Kalenders*, des Santons dont la manière de penser est bien différente de celle des Derviches dont nous venons de parler ; Et ce qui est rare et non pas difficile, c'est que leur vie y est conforme. La maxime de ces gens est, selon Rycaut : *Ce jour est à nous ; celui de demain est à celui qui vivra pour en jouir.* C'est pourquoi chassant toute pensée mélancolique ils ne songent qu'à jouir du présent, et passent leur vie à manger, à boire, à chanter, et à s'amuser. Ils tiennent que la Taverne est aussi sainte que la Mosquée ; et par une tolérance

C c d'autant

d'autant plus grande qu' elle est théologique ils croient que ce culte est aussi agréable à Dieu que celui de ceux qui le servent avec austérité et soumission. Il n'y a pas de ces Santons ici.

Les Musulmans aussi-bien que tous les Chrétiens de l'Orient pour rendre plus sacré le Monachisme, en font remonter l'origine jusqu' au commencement du monde ; et disent que parmi les enfans de Dieu la postérité de Seth a mené sur la sainte Montagne une vie cénobitique et religieuse.

LETTRE XXXVIII.

De Constantinople, Janvier 1789.

JE vous ai parlé des Derviches de Pera. Dans leur cimetière on voit le tombeau du fameux Comte de Bonneval. L'inscription porte que *C'étoit un Personnage très-estimé parmi les Francs, qui au bonheur d'embrasser la Vraie Religion avoit joint celui de mourir le jour de la naissance du Prophète*: preuve évidente que les Beaux-Esprits Turcs pourroient justement briguer l'honneur de fonder une Académie d'Inscriptions.

Bonneval n'ecrivit jamais la vie qui porte son nom ; il avouoit pourtant que l'Auteur avoit bien tracé son caractère. Mr. de L—— a gardé long-tems tous les Ecrits de Bonneval, et les a enfin envoyés en France au Comte de Bonneval par le moyen de Mr. de St. P—— Ambassadeur alors à la Porte. Ce Mr. de St. P—— tira assez de lumières des mémoires et des lettres de Bonneval pour en ecrire la vie. Mr. de L—— la garde chez-lui ; il devroit la donner au Public, car elle est bien ecrise et contient des reflexions courtes et judicieuses qui la rendent intéressante.

On

On fait par quelle chaîne de malheurs le Comte de Bonneval fut obligé d'embrasser la Religion Mahométane. Cependant pour éviter la circoncision il a eu recours à la supercherie. Il n'alloit jamais à la prière, pas même le Vendredi; mais il avoit tous les jours avec lui un Imam qu'il appelloit plaisamment son Aumonier. Il dinoit souvent chez les Ambassadeurs où il mangeoit et buvoit de tout; au-lieu que chez lui il ne mangeoit pas de porc, ne buvoit pas de vin, et observoit religieusement le Ramazan. Il avoit un Cuisinier François; et tout Franc de sa connoissance qui vouloit dîner avec lui n'avoit qu'à dire *Pilau*, et alors on mettoit un couvert de plus. Pour voir de quelle trempe étoit l'esprit de cet homme, qui fit alors tant de bruit, je vais vous rapporter des détails qui semblent puériles mais qui peuvent donner une idée de son caractère. Je les tiens de Mr. de L— dont Bonneval étoit fort ami, et dont il fut assisté au lit de la mort. Dans sa salle à manger il y avoit une grande quantité d'oiseaux, et entre autres plusieurs perroquets. Dès que les Convives commençoient à parler, les oiseaux gazouilloient sur le champ, les perroquets les accompagoient avec un bruit qui assourdissoit tout le monde, et cette musique armonieuse fesoit les charmes du Comte. Ensuite avant que l'on servît il fesoit apporter une machine remplie de plusieurs restes de mets. Les chats du voisinage, au nombre de plus de 300, à un signe qu'il donnoit se rassembloient tous; il leur jettoit

jettoit alors de ces mets, et les chats pour se les disputer se battoient à la mort. Ce spectacle l'amusoit beaucoup. Parmi ces chats il y en avoit un petit, tout blanc, qui contre l'ordinaire des chats étoit très-sale et très-dégoûtant ; le Comte l'appelloit *Fils de Roi*.

Cet homme extraordinaire n'avoit pas de femmes chez-lui ; et il avoit toujours à la bouche cette chanson : *Jouissons du présent, L'avenir est des sots, &c.* L'ambition étoit sa passion dominante, et lui fit faire des fautes qu'il ne put jamais corriger. Un soir que l'on chantoit chez un Ambassadeur, on le vit pleurer. Comme les premières idées aussi-bien que les premières habitudes se reveillent et se font sentir plus fortement à mesure que le vieil age s'approche et que le présent cesse de nous occuper, il commença à un certain age à s'ennuier de son état et à regretter son Pays et sa Religion. Il écrivit donc à ses parens de solliciter sa grace. On avoit concerté les moyens pour le faire évader ; et le Pape étoit déjà tout disposé à recevoir ce fils prodigue à qui la nécessité avoit fait abjurer la Religion. Les destins, qui toujours s'opposent aux sages désirs des malheureux mortels, ne lui permirent pas de jouir d'un tel bonheur : car la goutte lui remonta à la poitrine, et le tua. On avoit envoyé un Prêtre déguisé afin de l'assister ; mais quelques Turcs s'en étant aperçus le chassèrent de la chambre. Il mourut dans une espèce

espèce de transport, en prononçant ces mots : *Quand les cochons sont sortis de l'étable, il faut en fermer la porte* : Ce qui montre qu'il étoit plongé dans des pensées Chrétiennes, car on sait que les Turcs n'aiment cet animal, ni ne s'en occupent jamais. Il étoit Pacha à deux Queues ; et il avoit 12000 piaftrés par an.

LETTRE XXXIX.

De Constantinople, Janvier 1789.

LE Baron N—— donna il y a quelques jours un grand diner. Deux Turques étant allées faire une visite à sa femme demeurerent interdites à la vue de la nombreuse compagnie qu' elles rencon- trerent, et vouloient de toute force se retirer ; mais elles cederent enfin aux instances de la Baronne, et s'assirent dans un coin de la chambre où elles reste- rent pendant tout le diner. Le bruit que l'on fit en sortant de table les effraya tellement qu' elles coururent à la porte ; la Baronne les rassura ; voy- ant néanmoins que le peu de Dames qu' il y avoit étoit passé dans une autre chambre avec tous les Messieurs, elles dirent à leur amie qu' elles vou- loient s'en aller ; car les femmes, disoient elles, étant en plus petit nombre que les hommes on n'auroit pas manqué de s'en dédommager sur el- les : ce qui fit eclater de rire la Baronne. Comme les Turcs ne regardent les femmes que sous un seul aspect, ces deux bonnes Turques ne pouvoient s'imaginer que les Francs les envisageaient autre- ment.

J'ajouterai encore une anecdote, pour vous mon- trer que l'esprit, les talens, les gentillesses, et ces petits

petits agrémens qui rendent les femmes plus aimables chez nous, et qui nous donnent mille conquêtes au lieu d'une, sont des choses tout-à-fait inconnues à ce Peuple. Un Seigneur Turc ayant diné il n'y a pas long-tems chez un Ambassadeur avec plusieurs Dames, il lui demanda ce qu'il pensoit de Mad. une telle. Elle chante bien, répondit l'Ambassadeur, parle avec beaucoup d'esprit et de grace . . . J'entens, j'entens, reprit le Turc avec toute la grossiereté de ses mœurs, vous ne voulez pas dire qu'elle est laide; quant à moi, je n'en donnerois pas six parâs. Et que dites vous de l'autre? Elle est jeune, a une belle taille, et se met très-bien. Oh qu'est ce que vous dites-là? Je n'en donnerois pas une piastre. Je suis faché qu'il ne me soit pas permis de vous montrer mon *Harem*: C'est là que vous trouveriez la fleur de la jeunesse et les charmes de la beauté.

Les Turcs ne peuvent introduire personne dans leur *Harem*; On accorde pourtant aux Dames la liberté d'y entrer. Une Dame Angloise y trouva tout ce que le Turc avoit tant loué, de jeunes filles aussi séduisantes par leurs graces que par leur beauté. Ce qui la surprit ce fut d'y voir un enfant de sept ans qu'on n'avoit pas encore sevré. Les filles qui ornent ces *Harems* sont l'élite des beautés de la Géorgie, de la Circassie, de la Grèce, de la Hongrie, &c. Il y a ici un Marché où on les

les exposé en vente tous les jours ; et ce marché est inaccessible aux Francs.

On fait que la Polygamie est ancienne dans l'Orient. Homère nous apprend que Priam avoit plusieurs femmes, et qu' Hécube ne témoignoit aucune jalouſie à cet égard. Si l'on reflechit que dans l'Orient on a levé de tout tems des armées considérables en dépit des ravages fréquents de la peste, on sera tenté de croire que la Polygamie est favorable à la population. Mahomet n'a fait en cela que se conformer aux usages reçus ; et il a eu assez de bon-sens pour s'apercevoir que les innovations là-dessus ne seroient jamais adoptées.

LETTRE XL.

De Constantinople, Janvier, 1789.

S'IL est surprenant de voir une Tribu de Tartares chasser les Grecs de l'Asie, venir les attaquer en Europe, vaincre leur Empereur, s'établir dans Constantinople, porter la terreur par tout l'Univers, et étendre leur domination sur les Iles de l'Archipel, sur une grande partie de l'Europe, et sur l'Afrique : On s'étonne également que pendant l'espace de sept siecles ils n'ayent rien inventé ni rien perfectionné. Mahomet, à la vérité, à l'exemple d'autres Législateurs défendit l'étude des Sciences, par la raison qu'elles enorgueillissent trop l'homme. Il precha aussi l'abnégation de soi-même et la pauvreté comme deux points essentiels au salut. Selon une tradition, il dit un jour à son Esclave Belal : " Faites de telle maniere que vous arriviez pauvre et non riche auprès de Dieu ; car les pauvres tiennent les premières places dans sa maison." Et dans le Koran : " Ceux qui retournent à Dieu en le servant, c'est-à-dire qui connaissent la vanité des biens du monde, de l'orgueil, et de la gloire y renoncent, auront le Paradis. Je n'ai pas besoin de dire que de tous ces preceptes

Il n'en est aucun qui soit plus strictement observé que celui qui regarde les Sciences.

Les Turcs ne feront jamais de progrès dans les Beaux-Arts, tant qu'ils se laisseront gouverner par je ne sais quel principe religieux qui leur défend de sculpter et de peindre des figures. Cependant ils réussissent bien à peindre les fleurs et à faire des arabesques. Quant aux Arts Mécaniques, ils ne les ont pas tout-à-fait négligés. Dans Constantinople il y a des boutiques où l'on travaille des corailines et toute sorte de marbre. Ils savent très-bien préparer et colorer les cuirs. Ils brodent en or et en argent sur maroquin avec autant de goût que d'élégance ; Il y a à Galata plusieurs boutiques où l'on fait des Porte-feuilles fort recherchés des étrangers. Ils ont porté à quelque degré de perfection leurs manufactures de soie et de coton. Ils polissent si bien la corne noire qu'elle ressemble à l'écailler ; ils en font principalement des cuillers pour le pilaü. Leurs sabres sont estimés même parmi nous, &c.

La Médecine est en honneur chez les Turcs, cependant ils ne la cultivent pas. Il est étrange qu'ils ne fassent aucune difficulté de mettre leur vie entre les mains d'un Franc, d'un Infidèle. Un Seigneur Turc ayant été attaqué d'une forte convulsion envoya sur le champ chercher un Franc, soi-disant Médecin ; Celui-ci lui tira du sang, le malade

malade guérit et lui fit cadeau de 60 sequins. Gobbis, Italien, est Médecin du Grand Seigneur, et il dispose à présent de 500 bourses.

La Littérature des Turcs (car enfin ils en ont une aussi) ne consiste ordinairement que dans la connoissance de l'Alcoran,* livre unique dans son genre, étant à la fois le Code de leurs Loix Ecclesiastiques et Civiles. Plusieurs Turcs pourtant s'amusent à lire leurs Annales et à traduire quelques histoires du Persan, et même à faire des vers dans le goût Asiatique. Mr. de L—— qui connoit fort-bien la Littérature Persane m'affirme que quoique les Turcs soient portés à imiter les Poëtes Persans, ils ne laissent pas d'avoir des beautés originales. Il y a dans Constantinople une Imprimerie, et une Bibliothèque publique qui fut fondée par un Vîsir passionné pour la Littérature. Les livres sont la plupart imprimés. Un Abbé T—— a publié dernierement un Traité sur la Littérature des Turcs. Il a fait l'extrait de la plupart des livres qu'on trouve dans la Bibliothèque dont je viens de parler ; et, ce qui est admirable, sans savoir un mot de Turc. Voici comment il s'y est pris. Un Drogman du Bailo de Venise lisoit les titres et quelques morceaux de l'ouvrage en Italien, et l'Abbé fesoit ses notes. Mais ne pouvant avoir toujours avec lui ce Drogman qui avoit réellement une connoissance profonde de la Langue

* Aiahs, un de leurs Docteurs, l'avoit lu 24,000 fois.

gue Turque, il étoit souvent obligé d'avoir recours à des gens qui n' en avoient qu' une connoissance imparfaite. Cette méthode ne me paroit pas des meilleures ; cependant on dit que l'ouvrage a du mérite,

Il y a ici des Ecoles ou Colleges pour l'éducation et l'instruction des *Icoglans* ou jeunes gens destinés au service du Grand Seigneur, et qui parviennent ensuite aux premières places de l'Empire,

LETTRE XLI.

De Constantinople, le 29 Janvier, 1789.

COMME ce sera la dernière lettre que je vous écrirai d'ici, je vais vous communiquer quelques observations détachées dans l'ordre qu'elles se présenteront à mon esprit.

L'habillement des Turcs est assez dispendieux. La plupart portent de belles fourrures de martre et de zibeline; et des turbans de mouffeline très-fine. La ceinture avec laquelle ils lient leurs robes est de soie des Indes, et coute souvent plus de cent piastres. Lorsqu'il fait mauvais, ou qu'ils n'aiment pas se montrer, ils passent par dessus le turban une espèce de voile fait de laine très-fine lequel couvre le visage, et qu'ils appellent *Scial*. Ce qui il y a de curieux c'est que le Grand Seigneur, lors qu'il va à la Mosquée, ne peut pas se servir d'un tel voile, quand même il pleuveroit à verse. Ainsi le Despote devient dans cette occasion l'esclave de ses esclaves et de sa dignité.

Le luxe de ce Peuple à quelques égards est souvent porté à l'excès. Selim Effendi Pacha de Bosnie a un poignard garni de diamants qu'on estime

me plus de 10,000 louis. On m'affure qu'on ne trouve rien de plus magnifique que ses meubles ; Toutes ses tasses à café sont en or massif et ornées de pierreries.

Les Turcs ont d' excellens parfums, et de très-bonnes confitures. Un Ambassadeur qui se connoit en tout ce qu'ils savent faire de mieux, dit qu'on apprête des mets exquis au Séral, et que la crème à la cannelle est très-supérieure à la nôtre. On trouve dans les boutiques toutes sortes de confitures, et les Turcs en sont fort-gourmands. En tre autres choses très-communes et que les enfans achetent souvent, il y a une espèce de blanc-manger fait avec de la fleur en forme de petites pieces quarrées, que l'on mange avec du miel et de l'eau de rose. Le Scerbet, qui est ici la boisson ordinaire, est faite communément avec de l'eau et du miel, du citron, et de l'eau de rose ; ou seulement avec du sucre et du citron. Ces mets, ces liqueurs, ces boissons annoncent la gourmandise.

On est porté à attribuer la brutalité des Turcs à la vie sensuelle qu' ils menent. Pour moi, je pense, comme je vous ai dit ailleurs, qu' il faut en chercher la cause dans la Religion et le Gouvernement ; car je ne vois pas comment le scerbet, le café, les bains, la pipe, et le sofa peuvent rendre l'homme farouche : puisqu' au contraire ces choses tendent à amollir le corps et l'esprit. A propos de pipes, elles sont d'une argille rouge très-legere, d'une belle

belle forme, et très-bien dorées. Les cannes de cérisier sont celles, dont on fait le plus d'usage ; mais celles de jasmin sont les plus estimées. Elles se vendent depuis trente jusqu'à quarante piastres, quand elles sont longues et droites. C'est pourquoi les Arméniens et les Grecs prennent tous les soins et toutes les peines possibles pour les empêcher de se courber. Le bœuf d'ambre couleur de perle est préféré à celui d'ambre jaune, et coute davantage.

Ici les moutons ont une longue et belle toison, et le gras de leurs queues pese souvent jusqu'à trente livres. J'ai remarqué que les Turcs aiment la viande de cet animal plus que celle de tous les autres.

Le Capitaine Pacha craignant que ses richesses ne lui attirassent le cordon fatal a institué héritier le Grand Seigneur. C'est une excellente précaution dans un pays où les biens sont le vrai moyen de perdre la vie. Qui croiroit que cette manière de dépecher les hommes puisse flatter la vanité des Turcs ? J'en ai entendu plusieurs se vanter que tels de leurs Aïeux s'étoient rendus dignes de la jaloufie du Grand Seigneur, et en avoient reçu le cordon.

Les Turcs sont Stoïciens à l'égard de la douleur, et Epicuriens à l'égard du plaisir : mélange très-rare

rare qu' ils doivent à leur Religion et à leurs Mœurs, et que la faine philosophie semble seule pouvoir produire.

Il y a ici des Grecques si aimables et si intéressantes que les Etrangers ont peine à quitter Constantinople, lors qu' ils les ont une fois connues. Cependant il ne faut pas croire que ces femmes poussent leur attachement pour les étrangers jusqu' à s'oublier elles mêmes ; car dans les Sociétés que que j'ai fréquentées j'ai eu lieu d'observer que l'amour *Saphique* est encore de leur goût.

LETTRE XLII.

De Mycone, le 7 Fevrier, 1789.

NOUS quittames Constantinople le 30 du mois passé. A peine fumes nous dans la Mer Egée que le vent cessa de nous être favorable et nous retint pendant quelques jours au milieu des Cyclades. Nous regardions tantôt une Ile, tantôt une autre, avec cette émotion qu' excite la vue d'une terre que des Dieux, des Héros, et des Héroïnes de l'antiquité la plus reculée ont rendue à jamais célèbre. En voyant Sciros le tombeau de Thésée se presenta à notre esprit. Nous nous rappellames aussi l'histoire d'Achille déguisé parmi les femmes du Prince Lycomede. Nous passames près d'Eubée, le Pays des Abantes, que l'Euripe sépare de la Béotie et qu'on appelle aujourd'hui Negrepont. On fait qu' Aristote mourut à Chalcis ville autrefois celebre de cette Ile, où il s'étoit retiré pour se soustraire à la persécution des Prêtres. Vis-à-vis de Chalcis, sur le Continent, nous vimes ou pour mieux dire nous crumes voir Aulide fameuse par le sacrifice d'Iphigenie, &c. Enfin après avoir cotoyé Andros, Tenos, et Delos nous parvinmes à mouiller avec un peu de difficulté dans le port de cette Ile.

Elle

Elle a 36 milles de tour ; et quoique le sol n'annonce que de l'aridité, il produit du vin, de l'huile, de l'orge, et des figues. Je ne sais pourquoi Virgile s'avisa de l'appeler *Celsa*, car elle est très-peu élevée.

On compte dans cet endroit 4000 habitans, dont la plupart sont adonnés au Commerce ; ils ont de gros caïques et un grand nombre de bateaux, et passent pour de bons matelots. Ils ne sont pas mal faits ; mais ils sont un peu basanés comme tous les autres Grecs des Iles. Le joug des Turcs pèse moins sur les Grecs de cette Ile : Aussi leur voit-on d'abord un air de franchise, de sincérité et de contentement qu' on ne trouve que rarement parmi les Grecs du Continent. Il y a ici des Consuls de France, d'Angleterre, et d'Hollande ; et je ne crois pas qu' il y vienne des batimens de ces Nations, à moins qu' ils n'y soient jettés par le mauvais tems. Les maisons n'ont qu' un étage ; mais elles sont commodes et très-propres. Les Eglises et les Chapelles sont du moins en aussi grand nombre que les maisons : il y en a plus de 300, et entre autres une Eglise Latine. Dans toute l'Ile on ne trouye d'autre eau que celle que l'on puise dans un puits du Village. Il y a ici plusieurs morceaux de marbre, que les Myconiens ont apportés de Delos dans le dessein d'orner leur pays.

L'habillement

L'habillement des femmes est tout-à-fait pittoresque ; il ressemble beaucoup à celui des femmes d'Argentiere, mais il n'est pas aussi lourd. Si j'étois Poète, je me plairois à vous decrire la beauté des Myconiennes. Un teint de rose, de beaux yeux noirs, une vivacité touchante, un air libre et dégagé, une taille fine et délicate, un pied mignon, et tant d'autres charmes qu'on peut mieux sentir qu'exprimer, forment le partage du plus grand nombre. La curiosité les attiroit en foule autour de nous ; et elles témoignoient du plaisir à nous entretenir même avec familiarité, ce qui fit croire à un de nos Compagnons que leur vertu n'étoit pas à toute épreuve. Aussi dit-il à la plus jolie d'entr'elles : Voulez-vous voyager avec moi ? Non, répondit-elle ; car mon mari est plus beau que vous. Cette réponse plut infiniment à notre Pilote, aux yeux duquel les femmes de sa Nation ne soient que des Penélèles. Comme nous voulions acheter de la volaille, et des bas de coton dont il y a grand débit ici, ces femmes s'empessoient de nous offrir leurs marchandises, et nous suivoient par tout le Village.

Nous passâmes près d'une grande maison, où l'on fesoit du vacarme, et où l'on jettoit des assiettes par les fenêtres. Nous demandâmes si c'étoient les Petites-Maisons ; et on nous répondit que c'étoit le palais d'un *Arconte*, c'est-à-dire d'un Prince, (car c'est de la sorte que se font appeller les plus riches

riches et les plus nobles d'entre les Grecs) ; qu'on y fesoit du bruit parce qu'on y étoit gai, et que dans les festins ces Arcontes ont coutume de casser des assiettes en signe de magnificence. L'Interprete vouloit nous faire monter, disant que ces gens charmés de voir des étrangers nous accableroient de politesses ; c'est de quoi nous ne doutions pas du tout, car l'amour pour les étrangers et l'hospitalité forment encore, comme autrefois, le caractère des Grecs.

Strabon avoit remarqué que les habitans de cette Ile étoient sujets à devenir chauves, de sorte qu'on donnoit le nom de *Myconiens* à tous ceux qui perdioient leurs cheveux ; et j'ai appris que ce climat produit encore cet effet.

L'Ile de Delos, que les Grecs modernes appellent *Sdiles*, est à trois milles de Mycone. Elle est située au milieu des Cyclades, ainsi appellées parce qu'elles forment un cercle autour de cette Ile. C'est-là que Latone accoucha de Diane et d'Apollon, lequel au moment de sa naissance donna des signes de sa Divinité en tuant avec une flèche le serpent Pyton. Le mont Cynthus a du bien changer ; puisque, si l'on doit s'en rapporter aux descriptions des Poëtes il couvrait le pays de son ombre, et qu'à présent il est presque de niveau avec l'Ile.

A la vue des debris qui nous restent de cette fameuse Ville de Delos on ne peut s'empêcher de gémir sur l'inconstance et la vanité des choses humaines, et de s'crier avec Pausanias : " La fortune se joue sans cesse des choses d'ici-bas, rien ne lui résiste. Que reste-t-il de Mycenes, qui du tems de la guerre de Troye commandoit à toute la Grèce; de Thebès en Béotie, qui se fût fait craindre et respecter de tous les Grecs? Thebes en Egypte, Orchomene dans le pays des Myniens, Delos qui s'est vue si florissante par son commerce, que sont elles devenues ?"

LETTRE XLIII.

De Gibraltar, le 11 Mars, 1789.

APRÈS un long et ennuyeux passage nous sommes venus faire la quarantaine ici, dans cette baie où la Discorde fit tant de fois ruisseler le sang de plusieurs braves Citoyens. Hélas ! quand les Peuples cesseront-ils de se vendre à l'avidité d'un Ministre ? A quoi bon être éclairé, si l'on ne parvient à connoître qu'il n'est de l'intérêt d'aucune Nation de faire la guerre ; que ce fléau ruine toujours ét le vaincu et le vainqueur ; et qu'enfin c'est le comble de l'extravagance que de remplir de trouble et d'amertume une vie dont les momens sont si fugitifs ! Pardonnez ces reflexions : elles sont d'autant plus tristes, qu'il y a à craindre qu'on ne verra jamais se réaliser les vœux qu'elles font naître.

Ce fameux Calpis, un des Piliers d'Hercule, a quelque chose de majestueux. Il est haut de 1200 pieds : et son sommet est toujours caché dans les nues. C'est au pied de ce Mont qu'est située la ville de Gibraltar. En parcourant cette Presqu'Île, qui n'a qu'un mille de large sur deux de long, on s'aperçoit que si du côté de l'Est la Nature l'a rendue

tendue imprenable, l'Art en a fait autant de tous les cotés en plantant des batteries dans le rocher. On est étonné, vu l'aridité du sol, de rencontrer par-tout des jardins et des vergers. Les Anglois y ont forcé la nature à produire ce qu'ils veulent ; de sorte que le terrain produit maintenant des oranges et des pommes de terre, des figues et de la laitue, &c. Le Colonel Green a tiré des terres de Portugal pour faire un jardin qui lui coute des sommes immenses, et qui est sans contredit le plus beau de l'endroit.

Les maisons sont petites, mais commodément bâties ; et les boutiques sont garnies à la manière Angloise. La ville est gaie, car il n'y a que des soldats ; et on fait que les soldats ne sont jamais de mauvaise humeur. On y compte neuf Régiments, qui composent un Corps de 5000 hommes. Ils sont très-propres ; on leur fait faire l'exercice tous les jours ; et la discipline y est très-rigoureuse. Malgré la difficulté de l'évasion, deux sentinelles il y a peu de tems ont déserté par la Pointe d'Europe.

Les Officiers ne restent jamais dans l'oisiveté. Les exercices militaires, la table, et le jeu font leurs occupations journalières. De tems en tems ils s'amusent aussi à la peche, ou à faire des courses sur les Terres Neutrales.

Il y a ici environ 2000 Génois, Espagnols, Portugais, et Anglois de tout métier, attirés par l'appas du gain. Il y a aussi 2000 Juifs, qui sont presque tous de la Barbarie; et quelques-uns conservent l'habillement de leur pays: ils y font bien leur affaires, et n'y sont pas méprisés; c'est presque leur terre de promission.

On ne voit ici que de l'argent d'Espagne. Les vivres y sont chers: Il n'y a que les vins de Porto et de Cherry qui soient à bon marché.

Je vis ces jours passés un mariage Juif. La veille du mariage la fiancée parut en public dans une salle qu'on avoit louée express; elle étoit voilée et accompagnée par un vieux Rabbin; à son arrivée la canaille fit de tels cris de joie, qu'on fut obligé d'en renvoyer la moitié. Après avoir resté assise pendant quelques momens sur le *trône* (c'est ainsi qu'on appelloit un siège couvert de damas au pied duquel étoit un coussin de la même étoffe) une vieille femme lui ota son voile; et un instant après on servit des confitures et du café. Le lendemain les Epoux se rendirent à la même heure dans le même lieu. La fiancée reprit sa place, et l'époux et le Rabbin se tinrent debout *vis-à-vis* d'elle. L'époux portoit sur son front un petit rouleau de parchemin, où étoient écrits les Dix Commandemens; et il avoit les épaules et la poitrine couvertes d'une large bande de soie blanche. Il versa

du vin blanc dans un verre que lui présenta le Rabbin; et celui-ci ayant entonné un Hymne Hebraïque que les Spectateurs répeterent, but un peu de cette liqueur et en offrit ensuite à l'époux; qui après en avoir gouté laissa tomber le verre dans un bassin d'argent, pour se précautionner ainsi contre toute sorte de magie, et prenant la main droite de l'épouse il lui mit la bague nuptiale à l'index. Le Rabbin lut le Contrat, qui contenoit plusieurs articles, entre autres ces deux-ci : savoir *Que le mari ne pourroit mener son épouse dans des pays étrangers, sans son consentement; et Que quand une des parties voudroit se separer de l'autre, la partie proposante feroit obligée de payer à l'autre 800 piastres;* ce qui a lieu apparemment pour rendre le divorce plus difficile. Après la lecture du Contrat l'épouse se dévoila, le Rabbin et l'époux burent encore, et tout le monde se retira. On avoit suspendu au plancher précisément au-dessus de la tête de l'épouse, un mouchoir plié dans lequel, à ce qu'on m'a dit, étoient renfermées des pièces d'argent pour servir de bon augure.

L'épouse avoit des cheveux postiches, selon la coutume des Juifs du pays, laquelle défend aux femmes mariées de porter leurs propres cheveux. Ce qui n'est pas moins singulier c'est que le mari après avoir cueilli les premiers fruits du mariage s'éloigne du lit nuptial pour huit jours, ou pour seize si c'est la seconde femme qu'il épouse.

LETTRE XLIV.

De Gibraltar, Avril, 1789.

EN creusant au milieu du rocher on a découvert du côté du Nord une espéce de citerne très-curieuse à voir pour ses stalactites ; et ailleurs un puits de 60 pieds de profondeur au fond duquel on trouve des os petrifiés dans du tuf calcaire rougeatre. On en a tiré des morceaux qui appartennoient évidemment à des corps humains. Les Pedans, qui savent tout, assurent que pour fixer l'époque de la petrification de ces os il ne faut remonter qu' au huitième siècle, c'est-à-dire au tems où les Maures passerent dans ce Continent ; mais les Philosophes n'osent rien décider là-dessus.

La Caverne de St. Michel mérite bien d'être vue : Elle est extrêmement vaste, et beaucoup plus profonde que celle d'Antiparos, selon Mr. F—— qui a vu l'une et l'autre : elle a plus de mille pieds de profondeur. L'entrée de cette grotte est près du sommet du rocher : autrefois ces lieux étoient très-escarpés ; mais aujourd'hui on y monte par de petits sentiers très-bien frayés. Nous y descendimes à l'aide d'une corde afin de ne pas glisser, car la pente est très-rapide ; et nous passâmes

mes entre deux piliers dans un fallon haut de 80 pieds et dont le fond présente un spectacle magnifique. C'est une espèce de Théâtre dans le goût gothique avec des colonnes et des rideaux, autour desquels pendent des festons. Nous fimes allumer des torches pour le mieux observer : et nous ne nous lassions pas d'admirer les ouvrages de cet Architecte invisible, qui est toujours actif et presque toujours inconnu. A coté de ce théâtre est un passage, un trou obscur où l'on ne peut descendre qu'avec des flambeaux. C'est un précipice qui mene jusqu' au niveau de la mer, et qui est tellement glissant que nonobstant les cordes auxquelles on se tient pendant le passage on risque toujours de se casser le cou.

Quant aux Stalagmites, les Soldats en travaillent quelques-unes, les polissent, et en font de petits meubles assez jolis.

On voit au Nord un Chateau Moresque bati probablement dans les tems que les Maures passèrent en Espagne, ce qui arriva vers le commencement du huitième siecle. Ils entrerent par Alguezire, qu' on appelloit l'ancien Gibraltar, que les Espagnols reprirent, au milieu du quatorzième siecle, après un long siege qui fut le premier où l'on fit usage du canon.

On trouve dans quelques endroits du rocher des diamans

diamans, qui ont un très-beau lustre lors même qu'ils sont bruts.

Il regne dans cette Ville une très-bonne Police. Un Général en est le Gouverneur; et on dit qu'après la Jamaïque et l'Irlande c'est le meilleur Gouvernement d'Angleterre. Le Palais du Gouverneur étoit autrefois un Couvent. Il y a ici 80 gardes et 200 sentinelles par jour. Il est agréable d'entendre le soir après le second coup de canon retentir tout le rocher du système de Leibnitz: *All is well*, Tout est bien; que les sentinelles répètent à chaque quart d'heure, lorsque tout vraiment est bien. Depuis la dernière guerre il y a toujours ici des munitions et des vivres pour trois ans.

La Barbarie fournit à ce pays des bœufs, des légumes, des fruits, des citrons, et d'excellens oranges; Le Portugal du vin; Marseille des confitures et des parfums; et Genes des sucreries.

La baie est vaste, et très-abondante en poissôns. Il y a 14 Vaisseaux de guerre, deux desquels font tous les ans le voyage au Levant pour la sûreté du Commerce. Cette baie est aussi le rendez-vous des Vaisseaux de guerre d'autres Nations, lesquels en entrant font toujours le salut à l'Amiral Anglois et à la Garnison.

On

On jouit ici d'une grande tolérance. Les Catholiques ont une Eglise, à l'entrée de laquelle est constamment une sentinelle qui les met à l'abri de toute insulte ; Et les Juifs y sont mieux traités qu'ailleurs. Quant aux Soldats, on les exempte de prier Dieu entre quatre murs : à l'exemple d'un Peuple ancien ils le prient en plein air tous les Dimanches à la parade.

Adieu. Nous allons partir pour l'Afrique.

LETTRE XLV.

De Tunis, le 5 Juillet, 1789.

EN quittant Gibraltar nous fumes saluer de près Abila, l'autre pilier d'Hercule situé près de la ville de Ceute, qui appartient aux Espagnols et dont la position est charmante. Comme nous naviguions par un vent toujours contraire, nous visitions tantôt les côtes de Barbarie tantôt celles d'Espagne. Enfin après quelques jours de calme le vent devint favorable, et nous nous rendimes à Cagliari, Capitale de la Sardaigne, où nous ne restâmes que peu de jours.

Cette Ville est située sur une colline : les rues en sont assez larges et les maisons assez bien bâties. On y compte 9000 ames : et il y a, comme dans toute l'Italie, une grande quantité de Prêtres, de Moines, et de Religieuses qui vivent fort à leur aise. On y trouve des Imprimeries, et des Libraires qui débitent beaucoup de livres de dévotion, sans qu'ils en soient plus riches ni le peuple plus devot. En passant par un jardin je vis des Moines, des Soldats, des perruquiers, et de jeunes filles jouer ensemble d'une manière très-familière : ce qui m'auroit surpris ailleurs qu'à Cagliari.

On

On respire dans les environs de Cagliari un air si malsain que les Nobles sont obligés d'attendre l'automne pour se livrer aux plaisirs de la campagne. On m'a assuré que le Roi de Sardaigne dépense pour l'entretien de la troupe et les appontemens du Viceroy tous les revenus qu' il retire de cette Ile. Il y a là toujours des galères et des galéottines qui ne sont pas trop dangereuses pour les Barbaresques, car ils sont souvent sur les cotes de l'Ile et ne les rencontrent jamais. En sortant de Cagliari nous vimes douze petites felouques Napolitaines de conserve, armées de pierriers pour se défendre contre les Pirates. De-là nous sommes venus mouiller dans la baie de Tunis.

Tunis est situé sur les bords d'un lac, à six milles de la mer. On donnoit autrefois à cette ville l'épithète de *blanche*, à cause de la couleur du terrain sur lequel elle est bâtie. La Forteresse en impose par la solidité de ses murailles et la multitude des canons qui la défendent. Le lac communique avec la mer par le moyen d'un canal très-étroit, appellé *Goletta*, où il y a un pont-levis qu'on lève toujours pour les barques de transport et les chaloupes. Ce lac abonde en rougets : et on y voit une grande quantité d'oiseaux de différentes espèces. Il n'est pas permis de tirer sur ces oiseaux, ce qui fait qu'ils se multiplient à l'infini.

Tunis avant la dernière peste contenoit plus de 200000 habitans ; mais aujourd'hui on n'en compte que

que 100000. Les maisons sont baties en pierre et en briques ; elles n'ont ordinairement qu' un étage, et leurs couvertures sont des plateformes où les habitans dorment pendant les grandes chaleurs. Les rues sont etroites ; et dans la plupart on voit des voutes de briques soutenues par des piliers, de sorte que les habitans se trouvent en quelque sorte à l'abri du soleil. Il y a sur-tout deux rues remarquables par la richesse et l'élégance des boutiques dont elles sont embellies ; l'une dite des *Bonnetiers*, qui fournissent les bonnets rouges à la Barbarie et à tout le Levant : et l'autre des *Orfevres*, où l'on trouve des perles et toute sorte de pierres précieuses en grande abondance. Comme il n'est permis à aucun étranger de voir les Mosquées, je ne vous en dirai rien si ce n'est qu' elles sont assez bien baties. Quant aux Minerets, ils ne different de ceux des Turcs qu' en ce qu' ils sont octogones et couverts de faïance. Il n'y a ici que de l'eau de pluie, que l'on ménage avec grand soin.

La Ville est entourée d'une bonne muraille ; et on en ferme les portes tous les soirs au coucher du soleil. Les Chrétiens y ont des Eglises, et les Juifs des Synagogues : liberté accordée par-tout où regne la Religion Mahométane. Il y a ici des Consuls de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Hollande, de Danemarc, et de Suede ; qui arboorent tous les jours le pavillon au haut de leurs maisons. Nous sommes logés chez le Consul Anglois, qui nous accable d'honnétetés.

Les tombeaux sont hors de la ville; ils sont faits en forme de voute, et on les blanchit souvent: coutume très-ancienne, car l'Ecriture-Sainte parle de ces *Sepulcra dealbata*.

Les environs du pays sont très-fertiles et très bien cultivés. Les fruits y sont en abondance; on y trouve des amandes, des poires, des prunes, des pommes, des figues, des abricots, du raisin, des melons, &c. Le commerce consiste en chevaux, laine, oeufs et plumes d'autruches, savon noir, bled, olives, huile, dattes, &c.

LETTRE XLVI.

De Tunis, le 6 Juillet, 1789.

LES Tunisiens ont le teint basané, et particulièrement le bas-peuple; mais ceux qui par leur état ne sont point obligés de s'exposer constamment aux ardeurs du soleil ont le teint beaucoup plus clair.

Les Tunisiennes ne sont pas laides; mais on ne les tient pour belles que quand elles ont beaucoup d'embonpoint: de sorte que celles à qui la nature a refusé cette qualité savent fort-bien y suppléer en se surchargeant de robes; ce qui prouve que l'idée du beau est moins l'effet de la réalité, que du caprice et de l'habitude. Lors qu'elles doivent se marier elles se font des raies noires sur le front, se peignent les joues d'une couleur rougeâtre avec les feuilles d'une plante qu'on appelle *Hannâ*, et se noircissent le bout des doigts. Quand elles sortent, pour se mettre à l'abri du soleil elles se couvrent le visage avec des bandes noires qu'elles lient sous le menton.

Tous les matins le *Bazar* est rempli de Negresses dont on fait ici un assez grand commerce. Ces esclaves

esclaves sont revetues d'une espece de robe de laine blanche qui leur sert de voile et leur couvre tout le corps à l'exception des bras, qui n'ont pour tout ornement que des brasselets de plomb. Elles sont assises sur des bancs dans une cour : le maître en prend une ou deux à la fois, qu' il promene lentement, et en dit le prix à haute voix. L'acheteur s'avance, aborde celle qu' il a intention d'acheter, lui ouvre la bouche, lui touche les bras, la gorge, et les cuisses, et la fait ensuite marcher. L'air doux et serein de ces pauvres malheureuses sembloit indiquer qu' elles étoient insensibles à la dureté de leur condition : quelques-unes même ne pouvoient s'empêcher de sourire tandis qu' on les soumettoit à de si étranges épreuves.

Comme je vis parmi ces Negresses une jeune fille dont les traits étoient assez réguliers et la taille assez fine, je la montrai à un Tunisien de ma connoissance qui venoit d'en acheter une extrêmement puissante, en lui disant : Pourquoi n'avez-vous pas choisi celle là ? C'est, me répondit-il, parce que j'aurois eu peine à m'en défaire. Vous ne l'avez donc pas, repris-je, achetée dans l'intention de la garder-Point du tout ; Ce n'est que pour y gagner, car hier j'en revendis une 200 piastrès, laquelle ne m'en avoit couté que 150.

Les Francs n'ont pas le droit d'acheter de ces Negresses ; il leur est même difficile de s'introduire dans

dans les lieux où l'on en trafique. En effet ayant voulu m'approcher pour observer la maniere dont se font ces sortes de marchés, un Tunisien me prit par le bras et me pria de m'éloigner.

Nous avons été visiter le Bey. Comme il demeure à deux milles dela ville, nous nous y sommes rendus dans une espèce de voiture à deux roues, garnie de matelats et de couffins, et dont la couverture est en forme de demi-cercle; ce sont-là les seules voitures dont on fasse usage dans le pays. En voyant le palais du Bey, on le prendroit pour une petite ville; il est entouré de murailles et flanqué de tours munies de canons. Après avoir traversé des rues qui fourmilloient de marchands, nous nous trouvames dans une vaste cour où une grande multitude de gens étoit assemblée pour obtenir justice du Bey, qui la rend régulierement tous les matins. Au fond de cette cour est un superbe portique de marbre où l'on monte par un grand escalier; et au dessous de ce portique nous vimes le Bey assis gravement sur un siege fort élevé et garni de couffins couverts d'une étoffe de satin bleu brodé en argent. Il étoit entouré de ses principaux Officiers et d'autres personnes qui se tenoient debout. Quoiqu'il fût armé de pistolets et de poignards, il avoit un air assez engageant; il nous reçut avec affabilité, et nous fit asseoir sur des bancs qu'on avoit apportés exprès. Nous nous présentames avec des souliers, malgré l'étiquette qui

qui prescrit de les oter, ou de ne paroître qu' avec des pantoufles. Il nous fit servir du café par des Esclaves Chrétiens, dont l'air annoncoit le contentement. Ces esclaves sont en grand nombre, et la plupart sont Maltois, Napolitains, Romains. Le Bey les traite si bien, que loin de se plaindre de leur condition ils bénissent leur esclavage. Chez nous on n'en agit pas de même envers les esclaves Mahométans : mais en revanche on y parle très-souvent de charité fraternelle et de Morale Evangelique.

Le Bey nous permit de voir son Palais. Un Génois, qui le sert en qualité de Medecin, fut notre guide. A l'exception de la grande salle du Divan, dont la voute est soutenue par des colonnes, il n'y a rien de remarquable que deux chambres dont le pavé et les murs sont de marbre de différentes couleurs. Dans une de ces chambres on voyoit une infinité de glaces placées à une telle hauteur, qu' elles devenoient entierement inutiles. Si cet usage n'a pas sa source dans l'ignorance et le mauvais gout, il est sans doute fondé sur quelque préjugé que je n'ai pu deviner.

Dans le Jardin nous ne vimes rien d'intéressant qu'un bananier, la plante *Hanná*, des orangers chargés de fruits, une grande quantité de jasmins doubles, et un Belveder où il n'y a pour tout ornement

ment qu'un magnifique sopha près d'une fontaine jaillissante dont le bassin est rempli de poissons colorés, et dont les eaux rafraîchissant l'air rompent en même tems par leur murmure le silence qui y regne. Le Belveder reçoit le jour par des grilles de bois peint, le long desquelles croissent des jasmins qui répandent au loin une odeur suave, et empêchent le soleil de pénétrer.

Nous passâmes ensuite aux Ecuries, où nous vimes plus de deux cens chevaux barbans. Quelques-uns avoient la queue et trois pieds peints avec de la *bannâ*; d'autres étoient entièrement colorés. On nous mena enfin à la Menagerie, qui ne renferme que des lions et des tigres enchainés dans de vilaines cages de bois.

Le Bey, dont le pouvoir est héréditaire et absolu, est pourtant obligé de payer annuellement au Grand Seigneur un tribut assez considérable. Outre ses propres domaines, il a d'autres revenus tirés des taxes, et des prises que font les Corsaires; et il est en état d'entretenir 10,000 hommes de cavalerie. Il fait se faire respecter de ses Sujets; et quoiqu'il soit soumis jusqu'à un certain point au Grand Seigneur, on prétend qu'il ne le craint pas.

En voyant, à mon arrivée ici, des gens vetus d'une longue robe de laine très-sale, assis au milieu des

des rues les bras appuyés sur les genoux, je les pris d'abord pour des gueux, des vagabonds, des affamés. Mais je m'aperçus bientôt après que cette maniere de s'habiller est commune à tous les habitans. Qui croiroit que ces sortes de gueux sont les Alliés des plus grands Potentats de l'Univers ?

LETTRE XLVII.

De Carthage, le 8 Juillet, 1789.

Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere Coloni,
Carthago, Italiam contra, Tiberinaque longe
Ostia: dives opum, studiisque asperrima belli.

VIRG.

ENÉE dans Virgile paroit tout étonné de voir une ville magnifique dans un endroit où il n'y avoit peu de tems auparavant que des cabanes :

Miratur molem Aeneas, magalia quondam.

L'étrange révolution ! Le tems, qui detruit tout, a anéanti Carthage ; et les cabanes ont reparu !

Carthage étoit situé à dix milles de Tunis sur trois collines d'une Presqu' Ile qui a à peu-près 40 milles de circuit. Cette superbe ville avoit 23 milles de tour et contenoit 700,000 habitans. On n'y voit aujourd'hui que des restes de quelques réservoirs, dont l'un est extrêmement vaste et assez bien conservé. Il existe aussi des murs très-épais d'une Forteresse qu'on croit être celle de *Byrsa*. Mais ce qui mérite réellement d'être vu c'est un Aqueduc, bati en pierre de taille, qui a résisté en partie aux efforts du tems. Il avoit soixante et dix

H h

pieds

pieds de hauteur, et cinquante milles de longueur. A l'endroit où il commence sont des ruines d'un temple magnifique, que Mr. B—t a dessinées. On trouve au fond de la mer des restes d'égouts et des débris de plusieurs batimens: ce qui annonce que les ravages de cet élément n'ont pas peu contribué à l'entière destruction de Carthage.

Le territoire produit du bled, des légumes, et des fruits; et il est parfumé de morceaux de porphyre, de verd antique &c. On y découvre aussi des pavés en mosaïque; il y en a un sur-toit qui est bien conservé et qui paroît avoir appartenu à un temple.

Vous n'ignorez pas qu'en jettant les fondemens de cette ville on trouva une tête de cheval, et que cette circonstance fit croire aux Carthaginois que la Nation devoit être guerrière et victorieuse. C'est pourquoi leurs médailles avoient pour empreinte la tête de cet animal. On déterre tous les jours un grand nombre de ces médailles en cuivre, et nous en avons acheté quelques-unes.

En débarquant ici du coté des *Salines*, les *Bédouins* ou *Arabes* furent le premier objet qui nous frappa. Ces Arabes sont tels que Virgile a décrit les Patres de la Numidie :

Quid tibi pastores Lybyæ, quid pascua versu
Prosequar; & raris habitata mapalia teclis?

Sæpe

Sæpe diem, noctemque & totum ex ordine mensim
 Pascitur, itque pecus longa in deserta sine ullis
 Hospitiis: tantum campi jacet. Omnia secum
 Armentarius Afer agit, testumque, Laremque,
 Armaque, Amyclæumque canem, Cressamque pharetram.

On fait que Virgile par la Lybie entend en général l'Afrique; et par *Armentarius Afer* les Bergers de la Numidie.

Un de ces Arabes vint à notre rencontre, et nous aida à trouver du gibier; Nous tuames un lievre, des pigeons et des perdrix qui sont ici en grande quantité. Je ne saurois vous rendre le plaisir que nous goutions à parcourir cette terre qui jadis fit trembler la Capitale de l'Univers. Cet endroit avoit pour nous des charmes, que sembloit accroître la douleur de le quitter avant de l'avoir bien vu. Aussi ramassions-nous à l'envi des morceaux de porphyre, et de marbre; et l'Arabe, pour nous faire sa cour, en ramassoit et nous les présentoit. Nous les emportames, comme si nous eussions cru ces témoignages nécessaires à nous rappeller notre séjour à Carthage.

Comme la chaleur augmentoit et que nous étions fort-altérés, nous nous rendimes près d'un village, où nous vimes des femmes mêlées avec des hommes qui étoient occupés à tirer de l'eau d'un puits pour arroser un jardin. Nous leur demandames du lait par des signes, et nous fumes assez heureux

heureux pour nous faire comprendre. Il se rasserra alors autour de nous une foule de gens. Quelques-uns nous apporterent des pigeons, qu'ils vouloient nous vendre à un prix exorbitant; d'autres nous demanderent de la poudre; il y en avait qui regardoient avec surprise notre habillement et nos fusils. On nous apporta enfin le lait; et quoiqu'il fût aigre, nous le trouvâmes excellent. Nous donnâmes à changer une piastre à l'homme qui nous l'avoit vendu; Il la regarda et l'empocha immédiatement, nous faisant entendre que c'étoit précisément son compte.

L'Arabe nous conduisit ensuite à sa tente, où nous trouvâmes un vieillard couché sur une natte, la pipe à la bouche, et s'amusant avec un petit chien. Il parut fort-aise de nous voir, et nous ceda la moitié de sa natte. Après avoir parlé long-tems par signes sans pouvoir nous entendre, le vieux Arabe levant un rideau qui partageoit la tente, tira d'une grande caisse des œufs, des pigeons, et des figues, et nous pria de les accepter. Nous lui donnâmes en retour toute la poudre et tout le plomb que nous avions; ce qui lui fit beaucoup de plaisir.

Puis nous vimes s'avancer vers nous des Bédouins accompagnés de leurs femmes, conduisant un troupeau de chameaux et de moutons. Cette visite ne nous plaisoit pas beaucoup; car malgré les honnetetés

honnêtetés de nos hôtes nous n'avions pas la meilleure idée du monde de ces Descendans d'Ismach, parce qu' on nous avoit prévenus qu' en général ils sont insolens, et que souvent ils cachent la trahison sous le voile de l'hospitalité. Les femmes à un signal du vieillard s'envelopperent le visage dans leurs robes. Quand ces gens se furent approchés de nous ils commencerent d'abord par nous demander de la poudre et du plomb; et leur ayant dit que nous n'en avions plus, ils n'hésitèrent pas de nous fouiller; ils montroient une telle envie de s'emparer de nos fusils et de tout ce qui étoit sur nous, que nous primes prudemment le parti de nous en aller. Quelques-uns nous suivirent jusqu'au bateau, dont ils vouloient même prendre les écoutes.

Ces Arabes tiennent le même genre de vie que leurs Ancêtres. Ils plantent leurs maisons tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; et transportent leurs troupeaux de paturages en paturages. Lors que l'herbe commence à manquer dans le lieu qu' ils ont choisi, ils délogeant immédiatement pour en aller chercher ailleurs. Ils nous regardent d'un air de mépris nous qui avons, disent-ils, la bassesse de cultiver la terre, et de nous renfermer entre quatre murailles comme dans des prisons. Leurs amusements ne consistent qu'à monter à cheval, à chasser, à fumer, et à dormir; et ils ne vivent que de mou-

ton

ton et de laitage, et ne connoissent ni le pain ni le vin.

Nonobstant que la nourriture de ces Arabes pa-roisse aussi saine qu' elle est simple, ils sont très-maigres; au reste ils sont forts et robustes, assez bien faits, mais un peu brûlés du soleil. Cependant libres du joug de la police et des préjugés ils ne consultent que leurs intérêts et leurs caprices. Chacun est roi dans sa propre famille, et jouit de tous les plaisirs que produit l'aisance et la liberté.

Les chameaux et les troupeaux forment toute la richesse des Arabes: de sorte qu' en parlant d'un homme riche ils disent qu' il possède tant de chameaux, tant de brebis, &c.

L'habitation d'un Arabe n'est autre chose qu' une tente faite de poils de chevre si bien tissus que ni le soleil ni la pluie n'y peuvent pénétrer. La figure en est oblongue, et ressemble assez au fond d'un vaisseau renversé. Les Anciens appelloient ces tentes *Mapalia*. Un passage de Salluste nous fait voir que ces habitations sont telles qu' elles étoient de son tems. *Edificia Numidarum quæ Mapalia illi vocant, oblonga, incurvis lateribus teſta; quasi navium carinæ sunt.* Elles sont de différente grandeur; et quoiqu' elles ne soyent d'ordinaire soutenues que par un pieu, on en voit que le sont par deux ou par trois. Ces pieux ont 9 à 10 pieds

pieds de haut et 4 à 5 pouces d'épaisseur ; il y a tout autour des crochets où l'on suspend les corbeilles, les selles, et les armes. Une toile divise la tente en deux parties : on n'y trouve ni lits, ni matelats, ni oreillers, car ces gens y dorment sur la dure ou sur une natte, enveloppés dans leurs robes. Une partie de la tente est réservée à ceux qui sont mariés : pour les autres, ils couchent pêle-mêle.

Ce sont les femmes qui tissent la laine, font les tentes, sellent les chevaux, nettoient les armes, enfin qui font tout sans oser se plaindre de leur sort. La femme du vieux Arabe dont je vous ai parlé, travailloit à l'ardeur du soleil, tandis que le mari respiroit le frais sous sa tente.

LETTRE XLVIII;

De Tripoli, le 17 Juillet, 1789.

RIEN de remarquable pendant notre route, que l'*Ara Ægimori*, l'*Ara Philenorum*, et le Promontoire de Mercure, *Cap-bon*; et la vue de Tripoli qui semble s'embellir à mesure qu' on en approche. Cette ville est située sur les bords de la mer au pied d'une immense foret de palmiers.

Le Royaume de *Tripoli* a qui autrefois trois grandes villes, *Sabrata*, *Oea*, & *Leptis Magna* firent donner ce nom, n'est ni aussi riche ni aussi peuplé que celui de Tunis. Tripoli qui en est la Capitale est bati à l'endroit où étoit l'ancien *Abrotonum*, et est entouré de bonnes forteresses. Les maisons sont faites de pierre et de briques, et n'ont qu' un étage : elles sont blanchies, ce qui joint à la poussiere et aux décombres dont les rues sont remplies fait que la plupart des habitans ont mal aux yeux : maladie à laquelle sont aussi sujets les Tunisiens pour la même raison. Les portes de ces maisons sont cintrées, et si petites qu' il faut se baïsser pour entrer : usage établi afin de rendre le pillage plus difficile dans les tems de revolte.

En

En entrant dans la ville on voit un Monument Triomphal d'Ordre Composite qui, à ce qu'il paroît par l'inscription, avoit été élevé en l'honneur de l'Empereur M. Aurele et de son Collègue au sujet de la victoire que ce dernier avoit remportée sur les Arméniens. Les fleurs, les pampres, et les trophées sont bien conservés ; mais les statues qui étoient dans des niches n'existent plus, et la rage superstitieuse a aussi mutilé les quatres bustes qu'on voit au-dessus de ces niches, de même que toutes les figures en relief. Cependant, du coté de l'arc où est l'inscription, on voit une figure debout à coté d'une femme assise et entourée de petits enfans, dont la draperie est très-bien conservée. Quelques-unes des pieces de marbre qui composent ce Monument sont d'une grandeur énorme. Je n'ai pu copier tout ce qui reste de l'inscription, car la chaleur étoit insupportable. Des Tripolitains s'étant aperçus que nous regardions si attentivement ce Monument, se mirent à regarder aussi ; et un d'eux poussa enfin la curiosité jusqu'à nous demander dans quel tems les Infidèles a voient fait cet ouvrage.

Les Francs jouissent ici de certains priviléges fort-avantageux dans un pays où la populace est si peu subordonnée. Par exemple, s'il arrive qu'un d'eux soit insulté, il a le droit de faire arrêter le coupable par un Janiffaire du Consul de sa Nation et de le faire traduire devant le Juge. Les François,

çois, les Anglois, les Hollandois, les Danois, les Espagnols, les Venetiens et les Napolitains ont ici des Consuls,

Il n'y a ici ni puits ni fontaines; et malgré toute la précaution que l'on prend pour amasser des eaux de pluie, il arrive souvent qu'on en est privé pendant les grandes sécheresses.

On trouve dans le pays des médailles Afriquaines et Romaines en or, en argent, et en cuivre. Nous en avons acheté quelques-unes de cuivre qui ont un cheval sur une face, et un palmier avec des dattes sur l'autre.

Nous avons été rendre visite au Bey, qui nous a fait l'honneur de nous recevoir en particulier dans une vaste salle. Une grande quantité de gens, parmi lesquels on distinguoit son fils, se tenoient debout autour de lui; et un esclave avec un large éventail de plumes de cigne lui donnoit de l'air et chassoit les mouches. Il étoit armé de pistolets et de poignards. Vous allez peut-être vous imaginer que ce fut le Consul qui fit le premier compliment: point du tout; Ce fut le Janissaire, qui se détachant de la compagnie s'avança vers le Bey, et lui parla un instant après lui avoir bâisé la main. Enfin le Bey nous pria de nous asseoir; et peu de tems après des esclaves vinrent déployer sur nos genoux de larges bandes de mousseline brodées en or, et nous

nous apportèrent du café et différentes espèces de
fcerbet. Ensuite un de ces esclaves versa sur nous
de l'eau de rose, et un autre nous encensa avec de
la myrrhe et de l'aloès en inclinant plusieurs fois la
tête.

Le fils du Bey désirant de voir notre Frégate, on
tint Conseil pour savoir si cette démarche étoit
digne de lui; Mais comme on observa que ni le
pere, ni le grand-pere n'avoient jamais été à bord
d'aucun vaisseau de guerre étranger, on décida
pour la négative.

LETTRE XLIX.

De Porto Farina, le 26 Juillet, 1789.

UN vent contraire nous a contraints de relâcher dans ce port, d'où nous voyons les *Castra Corneliana*, et Utique, ou du moins quelques-unes de ses ruines.

Le village est situé au pied d'une montagne, sur l'embouchure de la rivière *Me-jerda*, anciennement appellée *Bagrada*, vis-à-vis de Carthage. C'est sur les bords de cette rivière qu'un serpent prodigieux de 120 pieds de longueur infesta tellement l'armée de Regulus, que les soldats ne pouvant le percer de leurs armes furent obligés de faire usage des balistes pour le tuer.

Les maisons sont dans le même genre que celles de Tunis, si ce n'est qu'elles sont plus petites. L'arsenal et le mole sont remarquables. On y voit sur le chantier deux corvettes, une de 18, et l'autre de 24, construites par un Italien. Le port est rempli de galères et de galiotes.

Le Gouverneur nous engagea si instamment à aller voir son jardin, qu'enfin nous nous y rendimes escortés par un Renégat Anglois. Nous n'y vimes

vimes qu' une grande quantité d'arbres fruitiers plantés sans ordre dans une vigne. Le jardinier nous mena à une espèce de pavillon situé au milieu d'un parterre, et entouré d'arbres touffus; et nous y regala d'une corbeille d'excellens fruits. A deux pas de nous un chameau tournoit gravement la roue d'un puits qui servoit à arroser le jardin. Le Renégat nous raconta alors quelques événemens de sa vie. Ayant été obligé d'abjurer la Religion, il fut fait ici Capitaine d'un petit vaisseau de guerre. Il tomba dans les mains des Maltois immédiatement après; et pour éviter les cruautés que les trop pieux Freres de S. Jean font effuyer aux esclaves il abjura Mahomet; et à son retour ici il abjura de nouveau Jesus Christ. Il vient d'épouser la fille du Gouverneur: il possède des terres, et il dit que s'il avoit à sa disposition une somme d'argent il seroit peut-être tenté de s'en retourner chez-lui; mais que comme cela ne pourra jamais arriver, il n'y pense plus.

En sortant du jardin nous revîmes au Village, et entrames dans un Café, tant pour nous reposer que pour nous mettre à l'abri de la chaleur qui étoit excessive. Nous y vimes plusieurs personnes qui jouoient aux échecs, espèce de jeu fort en vogue dans toutes ces contrées. Ce Café est d'une figure oblongue; il est garni d'une haute estrade couverte de nattes; et deux rangs de piliers en soutiennent le plancher.

A notre retour chez le Gouverneur nous y trouvâmes

vaines un homme garotté qu' on avoit saisi comme adultere, en le voyant sortir de chez une femme: car ici il n'en faut pas davantage pour etre convaincu. Il fut condamné à un an de galere; et la femme, qui étoit venue elle-même plaider sa cause, en fut quitte pour six mois de prison—Vous voyez bien, me dit un petit homme boissu qui m'expliquoit en Italien ce qui venoit de se passer, que les Barbaresques ne sont plus sur cet article aussi rigides qu' auparavant: ils pensent à présent comme le Marquis Beccaria, ils proportionnent les peines aux crimes—Ce discours dans la bouche d'un Turc m'étonna beaucoup—Vous . . . comment . . . qui—Je fais ce que vous voulez dire. Mais votre surprise cessera, quand vous saurez qui je suis. Apprenez donc, que je suis Napolitain, que j'exerçois chez-moi le métier de *Paglietta*, et que les circonstances m'ont forcé à prendre le turban. On m'appelle Selim, et je suis Secrétaire de l'Arsenal—Mais comment vous trouvez-vous de votre nouveau métier?—Tres-bien. Je commande ici à plus de 300 forçats, et chez-moi j'obéissois à tout le monde. Quelquefois je m'ennuye, mais je m'ennuyois aussi dans ma patrie—Comptez-vous de la revoir?—No, je pourrois m'échapper d'ici, mais je n'en ai pas envie; car qu' irois-ja faire chez moi? Essuyer des reproches de gens qui ne se soucient pas de moi, et qui s'aviseront peut-être de me mepriser?—Mais êtes-vous réellement persuadé de la vérité de la Religion Mahométane?—Au moins autant que je l'étois de celle que j'ai quittée.

LETTRE L.

De Toulon, le 2 Septembre, 1789.

NOUS partimes de Porto-Farina par un tems calme; et nous nous arretames quelques heures à l'Ile inhabitée de *Galita*, l'ancienne *Dracontia*, sur les cotes de Tunis. Il y a dans cette Ile un lieu propre à faire bonne aiguade; et on y trouve beaucoup de chevres sauvages. Les Napolitains et les Maltois y vont pêcher du corail, et du poisson, escortés par les Galeres de Malte.

Enfin nous sommes arrivés dans ce port, où nous avons fait une quarantaine de 25 jours. Il est bon de vous dire qu'on ne nous a donné pratique qu'après nous avoir parfumés quatre fois.

Les environs du pays sont charmans. Une chaine infinie de collines et de coteaux, variés dans leurs formes comme dans leurs productions, présentent partout des positions pittoresques.

Je ne pouz parlerai pas de la grandeur et de la commodite de ce port, car je ne pourrois rien vous dire de nouveau à cet égard.

C'est

C'est Toulon qui montre en partie la puissance de la France. Il y a à présent dans le bassin 18 gros vaisseaux de ligne au-dessus desquels s'élève superbement *le Commerce de Marseille* de 120 canons.

Comme il n'est pas permis aux étrangers de voir l'Arsenal, je serai privé du plaisir de vous entretenir sur cette matière.

Le quai est très-bien pavé ; et on s'y promène très-agréablement sous les tentes que les Marchands ont coutume d'avancer pour mettre leurs boutiques à l'abri du soleil.

Parmi les beaux batimens on peut compter l'Hôpital des Marins, et l'Hotel de Ville dont les deux termes qui soutiennent le balcon sont l'ouvrage du fameux Puget.

Le Pays abonde en toute sorte de légumes et de fruits exquis ; et la Halle est constamment remplie de différentes espèces de poissons.

Il y a ici des Manufactures de bas de soie et de coton, qu'on vend à très-bon marché—La Population de Toulon peut monter à 30000 ames.

LETTRE LI.

De Marseille, le 6 Septembre, 1789.

NOUS sommes venus ici par terre. La route est fort-agréable: on passe par des chemins que la main de l'homme a frayés à travers les montagnes: on y trouve des villages bien batis et qui ressemblent à des villes: et on voit à chaque pas des coteaux plantés d'oliviers, des vignes, des vergers, et des jardins qu'embellissent à l'envi l'art et la nature.

Marseille forme un amphithéâtre autour d'un port que la nature a creusé dans le rocher. Le port est d'une forme ovale; et on y voit ordinairement 300 ou 400 vaisseaux, qui y apportent les productions de toutes les parties du monde. Le quai est vaste et pavé de larges cadettes.

Les vaisseaux qui viennent du Levant font la quarantaine dans une petite île à quelque distance du port. Après y avoir demeuré trente jours, ils déchargent la cargaison dans des Magasins situés hors de la ville, viennent ensuite dans le port où ils restent encore dix jours, et ce n'est qu'après yingt autres jours qu'il est permis d'introduire les

K k marchandises

Marchandises dans la ville. Marseille ne fauroit prendre trop de précaution contre un fléau dont il a été si souvent victime.

On sait que les Phocéens avoient bati cette ville, fameuse autrefois par ses marbres et ses édifices. Aujourd'hui on trouve quelque magnificence dans la *Ville Neuve*, et le *Quartier Neuf*, dont les rues sont larges, regulieres, et bien pavées, et les batimens d'une assez bonne Architecture. Le *Cours* qui est ici la promenade la plus fréquentée, n'est autre chose qu' une longue et large rue ornée de deux rangées d'arbres, et n'a rien de remarquable que la grande quantité de gens dont elle est constamment remplie.

Ce qui mérite principalement d'etre vu ce sont les raffineries de sucre, les manufactures d'étoffes d'or et de soie, celles de savon, &c.

Il y a ici une Academie de Belles-Lettres ; et un Concert périodique où les Etrangers sont admis gratis.

C'est ici le pays des bonnes liqueurs, des parfums, des essences, des sirops, et des confitures.

LETTRE LII.

De Livourne, le 14 Septembre, 1789.

NOUS voici dans un des plus riches ports de la Méditerranée. Il y a plusieurs maisons de commerce Angloises, Grecques, et Arméniennes. Pour les Juifs, ils y sont si respectés que le proverbe dit, *qu'il vaut mieux frapper le Grand Duc qu'un Juif.* Ce port est libre, et c'est sans-doute la raison pour laquelle le commerce y fleurit. Il n'y a pas à douter que les Génois ne se soyent plusieurs fois repentis d'avoir cédé cette ville à Cosme I. pour je ne sais quel chetif village.

Les rues sont larges, et bien pavées ; et la police est si exaëte, que pendant la nuit on pourroit aller l'or à la main sans aucun danger. Il y a de beaux batimens ; et la *Via Grande* est ornée de grandes et riches boutiques.

Le statue de Côme I. qui est à l'Arsenal ne vaut pas grand' chose ; mais il n'en est pas de même des quatre Barbaresques de bronze enchainés à ses pieds. Les positions en sont naturelles ; et on y voit la douleur et le désespoir exprimés avec tant d'art qu'ils paroissent animés. A peu de distance de

de cette Statue il a dans un coin deux superbes bas-fins de granit.

Comme les habitans sont tous adonnés au commerce, les Sciences y sont negligées, et l'on n'y cultive que les Arts qui appartiennent à la Navigation.

Ici tous les Libraires sont Imprimeurs. *Masi* qui a fait une collection choisie des Poëtes Italiens, a une superbe Imprimerie. Il est maintenant occupé à faire une très-belle et très-correcte édition de Boccace; et il se propose ensuite d'imprimer tous les Auteurs qui ont écrit dans le même genre. On trouve chez-lui la traduction de divers Journaux de l'*Assemblée Nationale*. L'avidité avec laquelle on les achete annonce un changement, qui pourroit bien ne pas être favorable aux intérêts du Grand Duc.

La Superstition n'est pas encore bannie de ces heureuses contrées; et je vais vous citer deux exemples qui vous en convaincront. Tous les Libraires chez qui je me suis présenté ont refusé de me vendre à quelque prix que ce fût la traduction de Lucrece par le celebre *Marchetti*, en me disant qu' elle étoit défendue par le Pape. Un habile Artiste nommé *Lapi* ayant gravé une Venus de Titien, s'imagina qu' elle étoit trop scandaleuse et qu'il ne pouvoit obtenir le pardon d'un si gros peché qu'

qu^o en abimant sa planche : ce qu'il n'hésita pas de faire.

Ici, comme dans toute la Toscane, les Dames mettent du blanc; car les couleurs vives ne conviennent selon leur manière de penser qu' aux Villageoises. Il y en a, m' a-t-on dit, qui pour rendre naturelle cette couleur favorite se font saigner de tems en tems : ce qui les fait devenir très-blanches et souvent très-pales; et alors elles en sont plus recherchées.

Le mari n'accompagne jamais sa femme à l'Eglise, au Théâtre, ou à d'autres endroits publics, car il seroit montré au doigt par tout le monde.

Les Paysannes sont assez jolies; et leur petit chapeau de paille qui penche un peu de coté leur donne une grace, et un air de coquetterie qui s'accorde bien avec leur habillement pittoresque.

On est étonné de ne pas voir des Courtisannes dans un pays aussi peuplé et aussi commerçant. J'ignore les motifs qui ont pu porter le Gouvernement à établir une police si nuisible à la tranquillité des meres et des maris.

La population de cette ville peut monter à 50000 ames, y compris 15000 Juifs.

LETTRE LIII.

De Sardaigne, le 7 Octobre 1789.

APRÈS avoir cotoyé *Gorgona*, *l'Elbe*, et *la Corse*, nous sommes venus mouiller au Nord de cette île dans le golfe d'*Alzachena*. Tandis qu'on jettoit en mer les bateaux nous entendimes tirer des coups de fusil. C'étoient des habitans, qui postés par pelotons sur différentes collines tiroient sur notre bâtiment. Nous descendimes à terre afin de connoître la cause de cette démarche, et je servis d'Interprete, quoiqu'à vous dire vrai je me fusse passé volontiers de cet emploi. Sept à huit de ces gens marchant d'un pas précipité, vinrent à notre rencontre les armes à la main. Un d'eux qui étoit à cheval demanda quel étoit notre bâtiment? Je lui répondis que c'étoit un vaisseau Anglois. Alors il regarda d'un air de surprise ses compagnons, qui demanderent à leur tour si les Anglois étoient Chrétiens? Nous leur répondimes qu'oui, et nous les invitâmes en même tems à venir à bord; mais ils n'accepterent notre offre qu'après avoir long-tems délibéré. Nous leur dimes alors: Pourquoi avez-vous tiré sur nous? Pour vous faire venir à terre, afin de savoir quel étoit votre bâtiment—Pourquoi êtes-vous tous armés?—Pour empêcher les étrangers de

de débarquer ici malgré nous, et pour défendre nos femmes, nos enfans, et nos troupeaux.

Nous fumes à terre pour trouver du gibier, et quoiqu' on nous eût dit qu' il y avoit des perdrix, des lievres, des daims, et des sangliers, nous ne trouvames rien. Nous parcourumes quelques misérables villages, dont les habitans étoient aussi effroyables, et aussi-bien armés que ceux qui étoient venus à bord.

L'air qu' on respire ici est malsain ; c'est pourquoi ces gens ont en général le teint blême. Ils laissent croître leur barbe, ils portent un bonnet rouge, et ils sont yetus d'un pourpoint de feutre noir couvert d'une espèce de cuirasse de peau de cerf, qu' ils laccent sur la poitrine, et qui descend jusqu' aux genoux. Leurs hauts-de-chausses et leurs bottines sont de la même étoffe ; et une giberne à laquelle est attaché un long stilet leur entoure tout le corps.

Leur maniere de vivre est assez libre. Ils ne s'adonnent à aucun genre de travail, pas même à l'agriculture ; et ils ne vivent que de laitage et de gibier. Ils s'accordent fort-mal entr' eux ; et leurs querelles ont presque toujours une fin tragique. Les meurtriers en sont quittes pour s'éloigner de leurs bourgades et se réunir avec les *Bandits*, qu'ils suivent jusqu' à ce qu'ils puissent obtenir leur pardon des parens du défunt. Ces gêns reconnoissent si

si peu les droits du Roi que souvent ils font la guerre à ses Officiers, qui en revanche les mafifacent s'ils peuvent, ou bien se faisifent de leurs troupeaux et brulent leurs habitations.

Un vent contraire nous a obligés de cotoyer cette Ile et de mouiller dans plusieurs baies. A la petite île de *Magdelaine* nous avons trouvé plusieurs barques Napolitaines qui pechoient du corail. A *Tolara*, haut rocher qui se perd dans les nues et qu'on appelloit anciennement *Insula Mercurii*, nous tuames des chevres sauvages, et nous y fimes une aiguade. On nous a dit que les Barbaresques y vont souvent pour la même raison,

A l'*Oleastro* l'air est aussi malsain ; mais les habitans y sont moins féroces et moins misérables, car ils cultivent la terre. Quant à l'*Oristan*, les habitans y sont humains, complaisant pour les étrangers, et vivent fort à leur aise. Nous y trouvâmes de la volaille, d'excellens meuniers, et de très-bon pain. On voit sur les bords de la mer les ruines d'une ville ancienne. Un soldat nous fit présent d'une médaille Carthaginoise qu'il avoit trouvée parmi ces ruines.

Vous n'ignorez pas que les marais dont ce pays est rempli en ont de tout tems infecté l'air. Pausanias attribue ce mauvais air aux Salines, et au vent impétueux du midi qui domine dans ces contrées.

Les

Les Anciens ont parlé d'une herbe particulière à cette Ile, qui fesoit mourir en riant; et de-là est venu *le Ris Sardonique*, expression si ancienne qu'on la trouve même dans Homere. Cette herbe croissoit près des sources, sans pourtant en empoisonner l'eau.

Nous allons partir pour l'Angleterre, d'où vous receyrez de mes nouvelles. Adieu.

F I N.

L 1



TABLE DES MATIERES.

LETTRE I.

De Palerme—Idée de cette ville. Description de la Flora. Charnier des Capucins.

LETTRE II.

De Palerme—Théâtre. Bibliothèque publique. Sociétés Littéraires.

LETTRE III.

De Palerme—Hospitalité des Palermitains. Leurs gestes expressifs. Esquisse de leur caractère. Habillement ordinaire des femmes.

LETTRE IV.

D'Agrigentum—Ruines de ce pays.

LETTRE V.

De Malte—Idée de cette ville. Langues de serpents petrifiées par Saint Paul.

LETTRE VI.

De Malte—Règles de l'Ordre. Gouvernement. Observations regardant la nourriture. Récit des entreprises des Turcs contre Malte. Conjecture sur la destinée de l'Ordre.

LET-

LETTRE VII.

D'Argentiere—Description de cette Ile. Hospitalité des habitans. Habillement des femmes. Leur familiarité avec les Etrangers.

LETTRE VIII.

De Salonique—Notre arrivée à Smyrne. Mytilene. Tenedos. Troye. Peste arrivée pendant le siège. Lemnos, fameuse autrefois pour ses vins. Le Mont Athos. Olympe, Ossa, et Pelion.

LETTRE IX.

De Salonique—Ramazan ou Careme des Turcs. Minerets. Manière de prier et de faire les ablutions. Respect des Musulmans pour les Fous: ancien dans l'Orient.

LETTRE X.

De Salonique—Description de cette ville. Population. Juifs, maltraités. Gouvernement; en quelles mains il réside. Cimetieres. Rencontre d'une jeune Turque.

LETTRE XI.

De Salonique—Murmures des Turcs à l'occasion de quelques vaisseaux de guerre étrangers. Antiquités de Salonique. Caloyers, et Derviches. Habillement de quelques Paysannes Grecques. Amusemens des Francs à Salonique.

LET.

LETTRE XII.

De Sciato—Détails sur cette Ile.

LETTRE XIII.

De Zia—Description de cette Ile. Maniere dont on y fait le vin. Ancienne loi remarquable de cette Ile.

LETTRE XIV.

D'Athènes—Porto Rafti. Papas. Olives nommées *Colymbades*.

LETTRE XV.

D'Athènes—Sentimens qu' inspire la vue d'Athènes.

LETTRE XVI.

D'Athènes—Affabilité des Grecques. *Caïmac*. *Bayram* ou Paque des Turcs. Visite à l'Aga. Pipe singuliere appellée *Houkab*. Musique Turque. Sofas. Visite au Despote ou Archeveque Grec. Animosité des habitans contre le Cadi.

LETTRE XVII.

D'Athènes—Superbes ruines d'Athènes. *L'Acropoli*. *Le Parthenon* ou Temple de Minerve. Temples de Neptune Erectée et de Minerve *Poliade*. Le Pandrosée. Théâtre de Bacchus. Le Musée. Temple de Thesée. Pantheon. L'Iliasse. La fontaine *Callirboé*. *Stadium*.

LET-

LETTRE XVIII.

D'Athènes—Lanterne de Demosthene. Debris du Temple de Jupiter Olympien. Les Ports Phalere, Munichia, et Pirée.

LETTRE XIX.

D'Athènes—Arc d'Adrien. Les Monts Parnés et Pentelicus. Mont Hymette. Miel qu' on trouve sur ce Mont. Pourquoi les Anciens batissoient les villes sur les endroits élevés. Population d'Athènes. Luxe reproché aux anciens Athéniens comme la cause de leur ruine et de leur corruption. Que ce reproche est mal fondé. Cas que les Grecs fesoient de la beauté. Comparaison de l'Athénien avec le Spartiate.

LETTRE XX.

D'Athènes—Opinion des Anciens sur l'origine de l'homme. Temple que les Athéniens avoient élevé aux Dieux Inconnus. Religion des Grecs modernes. Leurs cérémonies funebres.

LETTRE XXI.

De Smyrne—Situation de cette ville. Befesteins. Bazars. Nombre des habitans. Gouvernement. Mosquées, Synagogues, Eglises.

LETTRE XXII.

De Smyrne—Recrues. Environs du pays.

LET-

LETTRE XXIII.

De Smyrne—Petit *Bayram*. Chameaux. Brutalité d'un Turc.

LETTRE XXIV.

De Smyrne—Empiriques. Des femmes Grecques. Mariages limités.

LETTRE XXV.

Des Dardanelles—Le Promontoire Sygée. Tombeau d'Achille. Le Scamandre. L'Hellespont. Abidos.

LETTRE XXVI.

Des Dardanelles—Plaine d'Abide, où Xerxes fit défiler son armée. Reflexions d'Artaban sur les maux de la vie. Commandants des deux Chateaux des Dardanelles. Grosseur énorme des Canons de ces Chateaux. Jeu que les Turcs appellent *Gerida*.

LETTRE XXVII.

De Constantinople—Départ des Dardanelles. Proptide. Gallipoli. L'île de Marmara. Vue de Constantinople.

LETTRE XXVIII.

De Constantinople—Port. Ambassadeurs. Visite au *Kaimakan*.

LETTRE XXIX.

De Constantinople—Etat de la Flotte Turque à son retour de la Mer Noire. Réflexions sur la guerre

256 TABLE DES MATIERES.

guerre des Turcs avec les Russes. Tavernes fermées par ordre du Gouvernement. Conversation avec un Turc.

LETTRE XXX.

De Constantinople—Tombeau des Enfans du Grand Seigneur. Idée de S. Sophie. Façade du Serail. Fontaines. La Colonne brûlée. L'Hyppodrome. Nombre des Mosquées Royales. Obélisque Egyptien. Colonne de bronze. Lieu souterrain soutenu par mille colonnes. Befesteins.

LETTRE XXXI.

De Constantinople—Procession du Grand Seigneur. Voitures singulieres. Population de Constantinople; et raisons de cette population. Insolence de la populace. Caractère general des Turcs. Ils n'aiment aucune Nation.

LETTRE XXXII.

De Constantinople—Serail. Canons qui le défendent. Notre débarquement près du Jardin des Cyprès. Constantinople forme un triangle. Circuit de cette ville. Agréments continuels que présente le port. Canal. Quelles sortes de poisssons il fournit. Les Turcs font des legs en faveur des pigeons, des chats, et des chiens.

LETTRE XXXIII.

De Constantinople—Tolérance des Turcs. A quoi on peut l'attribuer. Que l'éternité des récompenses

penses et des peines de l'autre vie est un des points fondamentaux de la Religion Mahométane. Il y a des Sectes qui n'y croient pas. L'Enfer, selon Mahomet, a sept portes. Ce que les Interpretes entendent par ces sept portes. Predestination, très ancienne dans l'Orient. Influence de ce dogme. Opinion où sont les Turcs, qu'il faut se méfier du bonheur. Les Mahométans croient au Vieux et au Nouveau Testament. Entretien avec un Derviche, qui fait l'Apologie de sa Religion.

LETTRE XXXIV.

De Constantinople—Patriarches Grecs. Leurs titres. Tribut que le Patriarche de Constantinople paye à la Porte. Carêmes des Grecs. Idée de leur Religion. Haine des Grecs contre ceux de la Communion Romaine. Arméniens. Juifs. Superstition singulière. Esquisse du caractère des Turcs, des Grecs, des Arméniens, et des Juifs.

LETTRE XXXV.

De Constantinople—Canal de Constantinople. Coups d'œil qu'offre le Bosphore. Illes Cyanées. Mer Noire. Manière, dont les Turcs font le Café. La grande consommation qu'ils en font. Cimetières de Constantinople.

LETTRE XXXVI.

De Constantinople—Fréquents incendies. Leur cause. Tendour. Manière dont les Turcs passent leur temps dans les Cafés. Renégats.

LETTRE XXXVII.

De Constantinople—Passions des Grecs pour la danse. Derviches de Pera, de Tophaná et de Scutari. Morale de certains Santons appellés *Kalender*.

LETTRE XXXVIII.

De Constantinople—Tombeau du Comte de Bonneval. Détails sur ce fameux Renégat.

LETTRE XXXIX.

De Constantinople—Idée que les Turcs ont des femmes. Harems. Difficultés de les voir. De la Polygamie.

LETTRE XL.

De Constantinople—Idée du progrès des Turcs dans les Arts Mécaniques. Medecine, fort-estimée des Turcs. Leur Littérature.

LETTRE XLI.

De Constantinople—Scerbet, Pipes, &c.

LETTRE XLII.

De Mycone—Description de cette Ile. Caractère des Habitans. Beauté des Myconiennes.

LETTRE XLIII.

De Gibraltar—Idée de cette ville.

LETTRE XLIV.

De Gibraltar—Caverne de S. Michel.

LET-

LETTRE XLV.

De Tunis—Situation de Tunis. Population de cette ville.

LETTRE XLVI.

De Tunis—Vente publique de Negresses. Visite au Bey.

LETTRE XLVII.

De Carthage—Ruines de Carthage. Arabes. Leur maniere de vivre. Leurs tentes.

LETTRE XLVIII.

De Tripoli—Details sur cette Ville. Debris d'un Arc Triomphal. Privelege dont jouissent les Francs.

LETTRE XLIX.

De Porto Farina—Adultere severement puni parmi les Barbaresques. Histoire d'un Renegat.

LETTRE L.

De Toulon—Population de cette ville.

LETTRE LI.

De Marseille—Détails sur cette ville.

LETTRE LII.

De Livourne—Statue de Cosme I.

LETTRE LIII.

De Sardaigne—Caractere des Habitans de cette Ile.

ERRATA.

Page 20, ligne 21, Et la Langue d'Angleterre *le Turco-polier*, *lisez*
Et la Langue d'Angleterre *avoit le Turcopolier*.

3 12, où l'on sent réaliser, *lis.* où l'on voit se réaliser.
24, 18, les Pirats, *lis.* les Pirates.
37, 6, Ces fainé ans, *lis.* Ces fainéans.
43, 2, golphe, *lis.* golfe.
51, 1, les Consuls, *lis.* Des Consuls.
51, 4, Ouant à Naples, *lis.* Quant à Naples.
68, 19, le Temptedela Vierge, *lis.* le Temple de la Vierge.
73, 17, Tour des Vento, *lis.* Tour des Vents.
88, 20, Malgré que nous avions, *lis.* Malgré qué nous
eussions.
89 *De Symrne, lis. De Smyrne.*
94, 27, Symrne, *lis.* Smyrne.
100, 23, mérité, *lis.* mérite.
106, 25, Un cousume, *lis.* Une Coutume.
118, 21, l'Île de Cyrique, *lis.* l'Île de Cyzique.
145, 21, grosse ignorance, *lis.* grossiere ignorance.
146, 24, que par-tout, *lis.* qui par-tout.
149, 9, *Hoftangi Basci, lis. Boftangi-Basci.*
174, 3, ou l'y fait, *lis.* on l'y fait.
174, 19, du Mocha, *lis.* du Moka.
176, 11, et les Grecs, *lis.* et des Grecs.
184, 12, ou étranger, *lis.* ou un étranger.



